

**PAGES**

**MANQUANTES**

# Le Samedi

VOL. X. No 48  
MONTREAL. 29 AVRIL 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

## NOS AIEULES



LE LIVRE D'IMAGES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 AVRIL 1899

## PAS DE SON GOUT



Papa.—As-tu vu ton nouveau petit frère, Pitouche ?  
Pitouche (d'air mécontent).—T'a appelés ça mon nouveau petit frère ?  
Papa.—Et, pourquoi pas ?  
Pitouche.—Il a les dents toutes rouges et il est laid à faire peur.

## L'AMOUR

L'amour est fort comme la mort.—SALOMON.

x

L'amour est comme le vent, il n'enlève que les choses légères.

x

L'amour est plutôt le diou des sensations que des sentiments.

NINON DE LENCLOS.

x

L'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur.—BOSSUET.

x

L'amour est un ouragan qui dans son transport et son emportement déracine toutes les fleurs du cœur.

x

L'amour est un grand physicien, et, tant qu'il nous tient sous son prestige, nous restons dans l'enchantement.

x

L'amour est, je crois, un poème entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent.—BALZAC.

x

L'amour est la poésie des sens, il a la destinée de tout ce qui est grand chez l'homme et de tout ce qui procède de sa pensée. Ou il est sublime, ou il n'est pas. Quand il existe, il existe à jamais et va toujours croissant.—BALZAC.

x

L'amour est sans nul doute, une flamme, un désir, un paradis, qu'on peut trouver partout. Mais c'est aussi une culture. Il veut un peu de temps, quelque recueillement pour qu'en puisse se connaître, se comprendre et doucement, jour par jour, entrer d'un degré de plus dans la pénétration de l'âme.—MICHELET.

Pensées recueillies par

CHS. BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

## PAS COUPABLE

Le chef de l'établissement.—David, vous êtes un imbécile !  
David.—Eh bien, monsieur, je n'y puis rien. Quand vous m'avez engagé, vous m'avez dit de vous imiter en tout et j'ai fait du mieux que j'ai pu.

## IMPOSSIBLE

Elle.—J'en suis fâché, monsieur, mais je ne puis accepter votre proposition. Je ne me marierai jamais.

Lui.—Vous ne vous marierez jamais ! Mais, mademoiselle, que comptez vous donc faire de votre immense fortune ?

## L'EXPLICATION

Alfred.—Qu'est ce qu'un phénomène, oncle ?

Oncle.—Un phénomène, c'est un petit garçon à peu près de ta taille qui n'ennuie jamais personne.

## UN JEUNE HOMME DISCRET

Des gens curieux trouvent quelquefois de la satisfaction en questionnant les enfants sur leurs noms et autres sujets. Voici comment une de ces indiscrettes personnes fut dernièrement payée de sa curiosité :

—Eh, petit ! Quel est donc ton nom ?  
—Le même que papa, madame.  
—Et comment se nomme ton père ?  
—Comme moi, madame.  
—Voyons, de quelle façon t'appelle-t-on quand vient le temps du déjeuner ?  
—On ne m'appelle jamais pour le déjeuner, madame.  
—Ah ! Et pourquoi ne t'appelle-t-on pas ?  
—Parceque je suis toujours rendu le premier, madame.

## LA VÉRITÉ

L'ami.—Quel est l'ingrédient le plus coûteux qui entre dans votre sirop ?

L'homme aux médecins brevetées.—Les annonces, monsieur.

## UNE PLAIE

Le vieux monsieur (au détenu).—Quel est le plus grand inconvénient que vous trouvez dans votre vie de prisonnier ?

Le détenu.—Les visiteurs.

## PLUS BON A RIEN

Elle.—Puisque tu sors, Henri, passes donc chez le marchand et envoie moi un autre piège à rats.

Lui.—Mais je t'en ai fait apporter un, hier !

Elle.—Oui, mais il y a un rat dedans.

## UN SECRET IMPORTANT

Un homme condamné à être pendu, était arrivé au lieu de l'exécution, lorsqu'il vit passer le duc de la Feuillade, sous qui il avait servi. Il fait suspendre l'exécution, et conjure l'officier de justice de le laisser parler au duc, assurant qu'il doit lui révéler quelque chose d'important. On conduisit le coupable à son ancien chef ; il lui dit tout bas, sous forme de confidence : " Monseigneur, je vous prie de dire à Sa Majesté qu'à l'heure où je vous parle, un de ses sujets est fort en danger ; si on ne le secourt pas, il est perdu." Le duc rit beaucoup de la présence d'esprit de cet homme, ordonna qu'on le reconduisit en prison, et obtint du roi sa grâce le jour même.

Le grand service rendu par Mme de Maintenon, c'est d'avoir empêché Louis XIV d'être Louis XV.—EDOUARD HERVÉ.

## AU PAYS DES PYRAMIDES



Massa Jumbo (au moment où il disparaissait dans la gueule d'un crocodile).—  
Massa Sambo, dites bien à ma femme que li ne ente pas pou diné !...

ENORME DIFFÉRENCE



Maud.—Vous ne voulez pas dire qu'ils sont fiancés ? Est-ce qu'il y a une grande différence d'âge entre eux ?  
Edith.—Oui ; environ deux cent mille piastres.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DDXXXIII

J'AVAIS MIS MON CŒUR...

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose...  
Un charme fatal est dans la beauté ;  
Je pleure en chantant : l'amour en est cause.  
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :  
Vint un oiseau-mouche : il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche...  
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !  
Noir est le sorcier ; la magie est blanche...  
J'avais mis mon cœur dans une pervenche :  
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...  
L'amour est un rude et malin garçon,  
Un dur moissonneur bronzé par le hâle...

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle :  
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...  
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,  
Le vigneron ivre aux gaités malignes,  
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),  
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...  
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...  
Le garderas-tu ? moi, je te le donne !  
Tiens, j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :  
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

JEAN AICARD.

INSTANTANÉS

LXXIX

VIEUX PORT BRETON

Sur la côte bretonne, parmi tant de vieilles villes d'un pittoresque étrange se distingue, entre toutes, celle du Portel.

La partie la plus vivante de ce bourg perdu c'est le marché au poisson ; vie relative s'il en fut, car une visite à ce marché, surtout aux heures où les pêcheurs sont absents, n'offre que peu de charme au promeneur. Seules, les quelques marchandes y ayant une place attirée somnolent, tricotent ou bavardent, mélancoliquement assises derrière les tables de marbre où s'étale leur malodorante marchandise.

Congres énormes ayant, dans leur immobilité, l'aspect de boas repus ; soles rangées par paires et faisant vaguement songer à des semelles de feutre gris ; poissons bizarres de toute espèce, consommation locale, monstres dont on ne voit d'échantillons que dans les ports de pêche, dédaignés qu'ils sont par la clientèle des grandes villes ; amoncellement multicolore d'où s'élève, dans l'air frais et saturé d'humidité, une acre et pénétrante odeur d'algues et de varech.

A côté, le hall de la criée, vide et silencieux à cette heure, dort, encore ruisselant du nettoyage quotidien. Franchissons la place exigüe où se tient le marché et dirigeons nous vers le port.

Une épaisse et haute jetée de granit le protège contre les lames du sud-

ouest, avec, à la partie la plus haute, des arches trapues, étroits couloirs que l'on traverse dans un courant d'air glacé.

A l'extrémité, un épi la termine et, brusquement, on peut se croire au bout du monde, la muraille faisant écran, cachant à l'œil le port et la ville, tel un cadre de tableau limitant le paysage.

C'est l'immensité !

Le monde commence là, la fin n'est nulle part.

Au pied de l'abrupte falaise, c'est le chaos.

Les quartiers de rocs éboulés s'entassent et s'amoncellent traçant, sur le fond jaunâtre et glaiseux, de bizarres silhouettes

Et la côte s'allonge, immense, jusqu'à la pointe d'Alpeck dominant, de toute sa hauteur, le banc de rochers qui s'avance au large comme un éperon gigantesque, tandis que l'étréite grève descend en pente rapide, semée de blocs énormes réunis par un lit de galets, puis s'enfonce rapidement sous l'eau.

Après cet amas cyclopéen, dantesque, tout de suite, le large !

A peine devine-t-on le phare et le fortin se dressant là, sur un rocher. Un modeste phare, un vieux fort ruiné.

Et que la mer semble profonde !

Que la lame paraît puissante !

C'est le royaume incontesté du grand et du sublime.

Du haut de la jetée qu'entourent à présent les larges ondulations de la marée montante, j'aperçois, car le temps a marché, le soleil dont le disque rouge, peu à peu, disparaît dans l'océan tandis que, peu à peu aussi, la grève, les galets, les roches, la muraille, les marches de l'escalier sont envahis, noyés, couverts, par l'eau montant toujours.

SILVIO.

PRENEZ GARDE S.V.P.

Dans une ménagerie.—Voici le grand boa constrictor qui a l'habitude d'avaler un cochon pour son déjeuner. N'approchez pas si près, monsieur, s'il vous plaît, l'animal est dangereux.

UN EMBARRAS

Le marchand de charbon.—Enfin j'ai trouvé un honnête homme.

Taupin.—Qu'en ferez vous ? Vous ne pouvez toujours pas l'utiliser dans votre genre d'affaires !

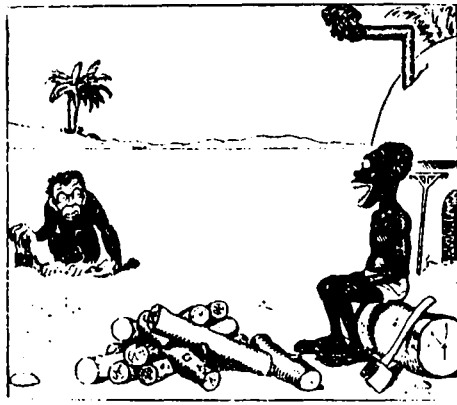
SON CERTIFICAT

Voici la recommandation qu'un fermier donnait à un homme qui avait travaillé pour lui : " Pat Codaly a travaillé pour moi... une journée et j'en suis satisfait."

## LE SINGE VICTIME DE L'HOMME



I  
Sambu (livré à de tristes réflexions). — Et ma femme qui a dit de fende tout ce bois-là pou allumé le feu ! Pauvre nègue !...



II  
... Ah... C'est cet animal d'ouang outang, qui passe la journée là, assis, à rien faire, qui va me emplacé... attends...

## PRINTEMPS ET AMOUR

(Pour le SAMEDI)

La sève qui bout pousse hors des branches,  
En bouquets nombreux, les bourgeons naissants ;  
Dans l'ombre du sol, roses et pervenches,  
Puisent leurs couleurs et font leur encens.

Les enfants ravis, en légions folles,  
Battent les chemins, les champs et les prés.  
Volligez gamins, papillons frivoles !  
La terre est à vous, vos jours sont dorés !

Comme des oiseaux sortis de leur cage,  
Vous baignez vos fronts vierges et bénis,  
Dans le chaud soleil et dans le bocage,  
Encore comme eux vous faites vos nids.

Marchant au progrès, les bourgs et les villes  
S'éveillent soudain d'un repos fatal ;  
Le Travail courbé, — soutient des familles —  
Puisse au coffre ouvert du roi Capital.

Devant les ruisseaux, à l'aspect des roses,  
Devant la splendeur des bois repeuplés,  
Ainsi qu'un essaim de corbeaux moroses,  
On a vu s'enfuir les soucis voilés.

Le ciel est d'azur, la prairie est verte,  
Le jardin des fleurs s'ouvre à deux battants.  
Rions et gardons notre porte ouverte  
Pour laisser entrer le joyeux Printemps !

Avril.

Les pinsons rêveurs ont des chansonnettes  
Qu'ils disent tout bas au coin des buissons,  
Et le cœur ému, les pauvres fauvettes  
Se rendent enfin aux vœux des fripons !

Qu'on verra bientôt, des choses exquises  
Dans tous les halliers, sous les bois épais !  
Amoureux trompeurs, amantes conquises,  
Cupidon peut-il compter vos forfaits ?

Les astres là haut enivrant l'ivresse  
Et la volupté dont nous jouissons,  
Sont comme jaloux de notre allégresse,  
Et l'on voit d'ici qu'ils ont des frissons.

Le réveil du cœur met dans l'œil avide  
Un étrange élat, un vague désir ;  
Tous ont cru sentir que leur âme vide  
A faim de bonheur et soif de plaisir !

L'onde enfin narguant son lien de glace,  
Caresse la rive en de longs baisers ;  
Le lierre fidèle au chêne s'enlace,  
La terre sourit aux cieux embrasés.

On dit que l'hiver fait l'âme déserte ;  
Eh ! bien, du Printemps fêtons le retour,  
Rions et gardons notre porte ouverte  
Pour laisser entrer ce coquin d'Amour.

INGLETERRA.

## COEUR DE PIERRE

(Pour le SAMEDI)

"Moi, je n'ai jamais aimé."

Il le répétait si souvent, avec tant de franchise et de calme, qu'il fallait le croire quand même. On le plaignait tout bas le pauvre garçon au regard austère où brillait parfois des éclairs d'infinie tendresse ; on trouvait triste qu'il eut dépensé les plus belles années de sa folle jeunesse, sans avoir éprouvé une seule fois le charme de la séduction féminine. Pourtant mon ami Jules n'était pas de ceux que le spectacle d'une vertu ou d'une beauté laisse indifférent. Je l'avais rencontré pour la première fois à l'université ; une sympathie instinctive m'entraîna vers lui et nous nous liâmes d'une amitié étroite, d'une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Jules avait alors vingt deux ans ; sans être jolie, sa figure avait quelque chose qui charmait ; joyeux compagnon, toujours prévenant, il avait toutes les délicatesses. On l'aimait bien tous, notre ami Jules, mais une chose nous paraissait mystérieuse en lui, jamais un mot sur son passé, jamais une allusion ; son cœur était un livre ou personne ne pouvait lire ; on eut dit que le souvenir n'existait pas pour lui.

Quand Jules affirmait qu'il n'avait jamais aimé, cela nous étonnait bien, nous, les carabins, rassolants d'aventures galantes ; mais il nous était interdit de contredire : si quelqu'un faisait mine de constater sa parole, il se rembrunissait, se fâchait même ; d'ailleurs sa figure n'était pas de celles qui mentent ; puisqu'il le disait, c'était vrai.

\* \* \*

Ce soir là, un soir d'avril quand les rameaux bourgeonnent et que la brise souille sa tiède haleine, tous les deux, mon ami Jules et moi, nous passions la soirée chez les B...

Cinq personnes dans le salon : deux fillettes rieuses et fraîches, la grand'mère tout-à-fait décrépite, mais l'âme jeune encore, lui, impassible, correct, l'ennui, son fidèle Pylade près de lui ; moi bavard, galant, empressé, qui contait fleurette aux demoiselles.

Ce n'est pas sans répugnance que Jules avait consenti à m'accompagner ; il sortait si peu ! Il préférait, disait-il, dix heures de baigne à une heure dans le plus chic salon. J'avais tant et tant sollicité qu'il finit enfin par se rendre. Les heures passaient rapides, je sentais pour mademoiselle Blanche une inclination plus que naturelle et je lui disais de si jolies choses que de son côté elle comprenait si bien ! Jules parlait peu, échangeait une parole brève avec l'aïule, regardait au plafond et attendait avec une impatience visible que l'heure de la retraite sonnât.

Il se faisait tard, nous allions nous retirer, lorsque la grand'mère prit Jules à partie et lui fit l'honneur d'une conversation intime. Je jubilai ; pour moi c'était prolonger le moment de la séparation cruelle — la séparation est toujours cruelle pour les amoureux — mais pour Jules, ô qu'il aurait voulu être loin !

Rien de pareil comme ces vieilles langues !

— Allons, M. Jules, lui disait-elle, ça reviendra ! quand on a votre âge les blessures faites au cœur sont peu profondes, elles se ferment aisément... Ah !

n'essayez pas de vous défendre ; je suis vieille, c'est-à-dire, j'ai beaucoup observé ; je sais lire sur les physionomies, moi ; puis je connais tant d'histoires diverses !

— Madame, je vous demande mille pardons, mais en fait de blessures je n'ai jamais reçu qu'un vilain coup de bâton quand j'étais gamin en jouant à la balle au camp et depuis longtemps je suis guéri, je vous assure.

— Si... si... ne plaieantez pas ; quand on est jeune on connaît cela ; d'ailleurs votre figure m'annonce...

— Oh ! ma figure vous dit quelque chose ? (au fait pourquoi ne pas le lui avouer tout de suite) Madame, vous savez, moi, je n'ai jamais aimé !

— Vous n'avez jamais aimé, vous ? C'est moi qui vais croire cela, moi qui lis la dernière page de votre roman comme si je la savais par cœur ! Non, M Jules, du courage, ça reviendra.....

La grand'mère frappait, sans pitié, sur la corde sensible de mon ami et Jules tressaillit ; évidemment la tournure de la conversation lui portait sur les nerfs ; cela l'agaçait terriblement, et pour couper court il affirma derechef avec une désinvolture admirable : — Je vous assure, madame que je n'ai jamais aimé ; ce sentiment doux ou frivole qui s'appelle l'amour, je l'ignore tout-à-fait. Peut être qu'un jour... en attendant je puis dire avec le poète :

... Je montre avec orgueil le rocher de mon cœur.

L'effet produit par ce vers, dit d'un air superbe, fut intense. La vieille dame n'osa pas insister. Jules venait de mettre en déroute sa science de physionomiste.

\* \* \*

Il se fit un silence, un profond silence. La grand'mère sommeillait dans sa vaste berceuse ; j'avais dépensé toute ma gaieté, et ma verve commençait à tarir. Depuis longtemps Jules nous avait faussé compagnie ; il regardait vaguement la pendule, et paraissait plongé dans un monde de pensées. Je le vis soupirer fortement, passer une main rapide sur ses yeux, pendant qu'il murmurait, distrait, comme se parlant à lui-même :

... Je montre avec orgueil le rocher de mon cœur :

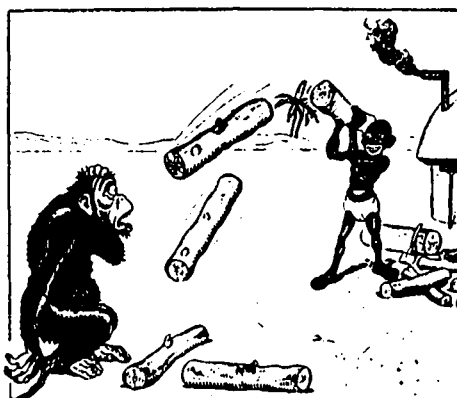
\* \* \*

Il était tard, nous partîmes.

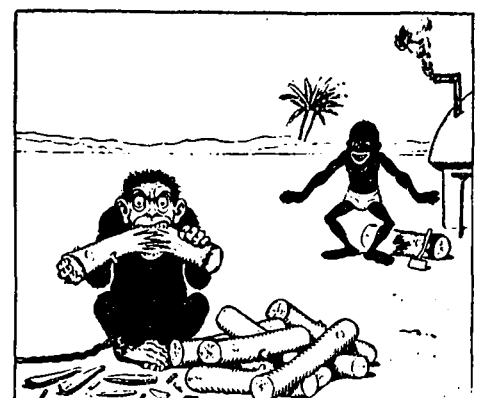
Une fois dehors : — Tu souffres, Jules ? de quoi s'agit-il ? j'ai cru que tu pleurais tout à l'heure.

— Moi pleurer ? suis je une femme ? mais ennuyé, terriblement ennuyé, c'est le mot. Cette grand'mère qui veut à tout prix me mettre en tête que

## LE SINGE VICTIME DE L'HOMME — (Suite)



III  
... En lui jettant tout le bois à la tête, il va fâché il et nègue bien se...



VI  
... Ça y est-il pas ? Il va éduie tout li bois on aiguillettes... là... là...

LE SINGE VICTIME DE L'HOMME — (Suite et fin)



V

... Bavo... bavo... singe de mon cœur ; voilà  
 le dénié mocean de bois en éclats... Ah... hi...  
 ho... ah...



VI

... Et, maintenant, li bois hos de ta potée, vi-  
 lain singe !... Ah... hi...



VII

(fièrement) Tu vois, mon Nécoufa blanc, que li  
 nègues li ont pas peur du travail...  
 Mme Nécoufa blanc. — Oh, Sambo, toi li plus  
 beau nègue d'Afrique.  
 L'orang-outang (furieux). — Tu mo paiera ça,  
 sale moricaud.

je souffre du mal d'amour ! Est-ce assez bête ces vieilles têtes qui prétendent tout connaître ! et ça voudrait qu'on les appelle physionomistes encore... Allons, suis-je malade, moi ? D'ailleurs tu le sais bien, je n'ai jamais aimé.

Puis dans la nuit noire je vis Jules se retourner brusquement, passer une seconde fois la main sur ses yeux et nous partimes, lui sifflant un air d'opéra, moi pensant, qu'une blessure doit être bien horrible pour vouloir la cacher avec tant d'obstination....

P. B.

(Lac Témiscamèque, 1<sup>o</sup> mars 1899)

UN TRUC DE BEDEAU

Laconnais, le bedeau d'une église de campagne, était d'une nature tout à fait ingénieuse.

Un jour, après un mariage accompli, le marié, s'apercevant qu'il n'avait pas d'argent pour payer la cérémonie, avait dit qu'il repasserait le lendemain.

Laconnais s'en fut trouver la mariée, et la prenant à part et avec son plus gracieux sourire, il lui demanda si elle avait déjà vu les fameuses "bibles noires", ajoutant qu'il y en avait une rare collection dans l'une des sacristies.

— Non, répondit la fille d'Eve, curieuse mais n'ayant aucune idée de ce que pouvait bien être une "bible noire."

— Venez avec moi, je vais vous les montrer, dit Laconnais.

Et, la conduisant dans la sacristie la plus éloignée.

— Voici les Bibles, lui dit-il, en lui désignant, sur le plus haut rayon de la bibliothèque, quelques poudreux bouquins. Mais j'ai oublié la clef de la bibliothèque. Attendez un instant je m'en vais la chercher.

Il ferma à clef la porte de la sacristie sur la mariée et revenant au marié. — Mon cher, lui dit-il, tout est correct, mais vous n'aurez pas votre femme avant d'avoir payé la messe !

La monnaie ne fut pas lente à faire son apparition.

PETITE RECTIFICATION

— En relatant le vol, fit le plaignant très ému, vous pourrez dire que les voleurs, dans leur précipitation, n'ont pas vu pour \$740 de bijoux et d'argenterie qui se trouvaient dans un buffet.

— Ne craignez-vous pas, dit le rédacteur, que les voleurs, en lisant cela, n'aient l'idée de vous visiter une seconde fois ?

— Oh ! quand même ils reviendraient, s'écria l'autre, c'est tout simplement parce qu'il est inutile que le public sache que les voleurs n'ont trouvé dans ma maison que pour \$2 d'objets dignes d'être emportés.

LE PAPA N'A PAS ÉTÉ CONTENT

Le père (à son petit garçon qui voyageait avec lui en chemin de fer). — Georges, Georges, prends garde, ton chapeau va s'envoler par la fenêtre. (Prenant vivement le chapeau et le cachant derrière lui.) Là, maintenant, es-tu satisfait ? Voilà ton chapeau qui est parti !

Et Georges se mit à pleurer.

Le père (au bout d'un instant). — Si tu veux être bien tranquille, je vais siffler et ton chapeau va revenir. (Alors ayant sifflé, il replaça le chapeau sur la tête du petit garçon). Il est revenu, vois-tu ?

Quelques instants plus tard, tandis que le père causait avec la maman, ils entendirent une petite voix, celle de Georges, qui disait :

— Papa, papa, j'ai jeté mon chapeau dehors par la fenêtre, siffla encore pour le faire revenir ! veux-tu, hein ?

HISTOIRE DE TRAMWAY

— Allons, madame, le billet de ce garçon, s'il vous plaît ?

— Je ne pense pas, monsieur.

— Il est pourtant trop âgé pour voyager gratis, madame. Il occupe à lui seul un siège et le train est encombré, il y a des gens qui sont debout.

— Je n'y puis rien, monsieur.

— Allons, madame, je n'ai pas le temps de discuter plus longtemps. Vous devrez payer pour ce garçon là !

— Je n'ai jamais payé pour lui et je ne suis pas pour commencer aujourd'hui, monsieur.

— Il faut pourtant que vous commenciez, madame, si vous n'avez pas encore payé pour lui, vous avez eu de la chance ou bien il ne voyage pas souvent.

— Je n'y puis rien, vous dis-je.

— Vous allez pourtant payer pour ce garçon, madame, ou je vais faire arrêter le train et le faire débarquer.

— C'est très bien. Vous pouvez le faire débarquer si vous pensez que c'est un moyen d'obtenir quelque chose de moi.

— Je vois que vous ne connaissez pas les règlements de la compagnie, madame. Quel âge a ce garçon ?

— Je l'ignore complètement, monsieur. Je ne l'ai jamais vu avant aujourd'hui. Si vous voulez un billet pour lui, vous feriez mieux de vous adresser à ce vieux monsieur assis dans le coin. C'est avec lui qu'il voyage.

IL L'AVAIT BIEN GAGNÉE

— Eh bien, Georges, mon enfant, tu as la médaille de bonne conduite, cette semaine ? dit la mère en désignant une petite médaille d'argent qui brillait sur la poitrine de son fils.

— Oui, maman, répondit Georges. Tommie Pollard l'avait méritée, mais j'ai promis que je lui donnerais une gillie s'il ne me la donnait pas.

BÉBÉ FIN DE SIÈCLE



Madame (chantant, d'une voix ultra fausse, la romance suivante qui a pour but d'endormir bébé). — Do... do... l'enfant... do... l'enfant... fait un beau do... do...  
 Le bébé (furieux, sautant en l'air). — Pour l'amour du ciel, cesse de chanter que je puisse dormir...

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL



# CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 60.



61.



62.



No 70.



79.



No 63.



No 65.



No 66.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 68.



No 69.



No 71.



No 72.



No 75.



No 73.



No 74.



No 76.



No 77.



SUIVANT LE CAS



Mme Finemouche —Tiens, la nuit dernière, j'ai rêvé que maman venait passer un mois avec nous !  
 M. Finemouche (épergé) —Ah ! mais tu sais que les rêves doivent toujours être pris à rebours !  
 Mme Finemouche (après un repos). —J'ai aussi rêvé que tu m'avais dit que je n'aurais pas de nouvelle toilette, cette saison.  
 M. Finemouche (avec peine) —C'est étonnant comme il y a certains rêves qui sont vrais !

garçon revint au logis, le soir, sans rapporter aucune aumône. Il avoua qu'il avait oublié de montrer aux passants le miroir merveilleux, et il ajouta que, s'y étant regardé, il s'était vu si beau, qu'il n'avait pu mieux faire que de s'y admirer toute la journée.

—Petit imbécile ! lui dit le père, qu'y as-tu gagné ? Apprends de moi ce qui distingue un homme d'esprit d'un sot : c'est qu'un sot se flatte lui-même, tandis qu'un homme d'esprit flatte les autres.”  
 SHÉREAZADE.

TROP DE DEUX

Il prit sa main dans la sienne et murmura à son oreille les doux mots qui se répètent et se répèteront tant qu'il y aura de la jeunesse sur la terre. Elle souriait, le voyant si confiant.

—Je vous aime, murmurait-il.

—Vous m'aimez ? dit-elle, alors je vais rester ainsi.

—M'aimez-vous, ma chérie ?

—Ne me proposez pas d'énigme, murmura-t-elle.

—Mais je vous aime, cher amour, et je vous ai donné tout mon cœur. Je n'ai plus aucun droit sur lui, il est à vous, rien qu'à vous, tout à vous !

—A moi, pour en faire ce que je voudrai ? interrogea-t-elle candidement.

—Oui, chère amie.

—Alors, je vais le donner à mon amie Marie Martin. Elle en sera bien contente, je le sais, et moi j'en aurais vraiment trop du vôtre et de celui de Georges, car Georges m'a donné le sien hier soir.

PENSÉES COMMUNES

*Bouleau.*—J'ai toujours eu l'idée qu'après qu'un homme et une femme sont mariés depuis quelque temps, leurs pensées deviennent identiques, à peu de chose près. N'est-ce pas, Rouleau ?

*Rouleau (mélancoliquement).*—Certainement. Tenez, maintenant ma femme pense à ce qu'elle me dira parce que je rentrerai tard cette nuit, et moi j'y pense également.

LE VRAI MOYEN

*M. Curieux.*—J'ai vu quelque part qu'un philosophe disait que le meilleur moyen de se guérir de l'amour c'était de fuir. Y croyez-vous ?

*Mme Cynique.*—Certainement, si vous fuyez avec la fille.

FINI DE RIRE



*Lafinette (croyant faire une bonne blague à Isaac qui ne boit jamais).*—Allons, père Isaac, c'est moi qui paie la traite ; que prenez-vous ?  
*Isaac.*—Zing gartes bosdales, z'il fous blait.

SONNETS D'AMOUR

(Extrait de "L'Amie", sous presse.)

MES VERS

C'est pour vous qu'ils sont faits, ces sonnets où mon âme,  
 Comme un oiseau captif palpite entièrement,  
 Ils ont été pensés à côté de vous, femme,  
 Sous le regard aimé qui falsait mon tourment.

Si parfois vous trouvez que trop d'amour m'enflamme,  
 Que mon cœur surchauffé par un rêve qui naît,  
 Béni trop sa souffrance et trop souvent l'acclame,  
 Alors regardez moi d'un regard plus élément.

Car vous ne savez pas qu'elle fut mon épreuve,  
 Tout le sang de mon cœur en a saigné la preuve,  
 Si vous ne m'aimez pas, moi, je sais vous aimer.

Qu'importe un rêve foi, des heures de démente,  
 Je le sais il vaut mieux pour moi garder silence,  
 Mais je vous aime trop pour ne pas le crier.

Lac Témiscamingue, Mars 1899.

MA MUSE

Les lûtes vous parfois ces pauvres vers si doux,  
 Où mon cœur emporté par l'ardeur de son rêve,  
 Disait bien hautement ce qu'il pensait de vous,  
 Le redisait toujours, sans une heure de trêve ?

N'avez-vous pas trop ri de l'esclave à genoux,  
 Qui pour vous rencontrer trouvait l'heure trop brève,  
 Et qui rentré chez lui, rêvait encore à vous,  
 Vous le rêve idéal par qui seul il s'élève ?

O les verbes si doux qui venaient de mon cœur,  
 J'écrivais, j'écrivais, plein d'une sainte ardeur,  
 Bénissant le flambeau, la main consolatrice.

C'est pour ça qu'aujourd'hui je le dis hautement,  
 Par vous sont nés ces vers éclois en mon tourment,  
 Pour ça vous êtes mienne, ô muse inspiratrice.

B. DE FLANDRE.

Ce qu'on s'Amuse en Permission !

*Premier dragon.*—Si tu savais, Billiou, ce que je me suis amusé, la dernière fois que je suis allé en permission ! A se tordre quoi !

*Second dragon.*—Veinard !

*Premier dragon.*—Je suis allé d'abord chez l'oncle Galuchat où nous avons pris deux cognacs. Puis après chez mon beau frère Billotin qui m'a fait prendre un rhum et chez ma tante Phrasie, qui m'a fait avaler trois prunes à l'eau de vie.

*Second dragon (alléché).*—Oh ! les prunes à l'eau de vie... ma passion !

*Premier dragon.*—Et avant de prendre le train je suis allé passer la soirée chez le cousin Antoine et là nous avons bu trois litres...

*Second dragon (de plus en plus alléché).*—Trois litres ?...

*Premier dragon.*—Oui, sans compter qu'avant de monter en chemin de fer, il m'en a donné un autre pour ma route. Puis enfin, je suis arrivé au quartier en retard d'un jour et on m'a donné quinze jours de grosse boîte. C'est-y ça une crâne permission.

*En chœur.*—Ah ! ce qu'on s'amuse en permission !

CALCHAS.

APOLOGUE ORIENTAL

Un mendiant de Schiras trouva un petit miroir qui, à son grand étonnement, embellissait la face la plus hideuse. Il vit tout d'un coup l'usage qu'il en pouvait faire, et cette glace devint entre ses mains un gagne-pain très fructueux. Il la présentait aux passants d'un air dévot et gracieux : "Contemplez, leur disait-il, le visage charmant qu'Allah vous a donné, et faites l'aumône au plus pauvre de ses serviteurs."

Que pouvait-on refuser à un compliment pareil, et au porteur d'un miroir si aimable ?

Tout le monde donnait, les femmes surtout, qui sont plus charitables que les hommes, et ne le prouvaient jamais si bien.

Un jour que ce maître gaeux était malade, il confia le miroir à son fils, et l'instruisit de la manière de s'en servir. Ce fut peine perdue. Le petit

FEUILLETON DU "SAMEDI", 29 AVRIL 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XII — LES CONFIDENCES

(Suite)



Une grosse femme parut.

—Oui, son père !... Son père que le hasard, ou plutôt la volonté de Dieu, jeta sur son chemin juste au moment où, de nouveau cramponnée à la grille, elle venait encore, dans une crise plus terrible et plus affreuse que les autres, de se mettre à appeler son fiancé, son époux, le comte de Guérande !...

“D’abord M. de Belleruche n’avait éprouvé pour cette femme si jeune, si belle et si cruellement frappée, qu’une immense pitié, une immense commisération.

“D’un geste, il avait arrêté les infirmières qui, ne pouvant la calmer par la douceur, allaient se ruer sur elle et l’entraîner de vive force.

“Puis, de plus en plus ému, il avait voulu connaître son histoire.

“Quelle était donc cette pauvre insensée?... Quel était donc l’épouvantable malheur qui avait pu l’atteindre, pour que cette jeune femme, qui semblait née pour que la vie lui sourie, ne fût plus que cette lamentable créature qu’il était impossible de voir sans frissonner ?

“Et ses yeux interrogeaient avidement, presque anxieusement, les infirmières.

“Mais celles-ci ne savaient rien... ou presque rien... pas même le nom de famille d’Yvonne qui demeurait un secret que seul connaissait le docteur Laval.

“Elle ne pouvaient donc répondre aux questions du comte, et cependant il restait là, en face d’Yvonne... il restait là, comme cloué au sol par une force inconnue....

“Et comme son regard demeurait toujours fixé sur ma pauvre sœur... comme, de plus en plus, il était ébloui de son admirable beauté, tout à coup, il tressaillit, très pâle.

“Marguerite ! murmura-t-il, Marguerite !”

—Marguerite ? fit avec étonnement Maxime.

—C’était le nom de ma mère....

—Ah ! je comprends !

—Et c’était son image qui venait soudain de se dresser devant lui, tant Yvonne avait avec elle une ressemblance étrange et saisissante.

“Puis il y avait aussi ce nom d’Yvonne que l’on venait de lui dire... ce nom auquel, sous le coup de son émotion, M. de Belleruche ne s’était pas arrêté tout de suite, mais qui maintenant lui revenait et réveillait en lui les souvenirs d’une enfant adorée... à peine entrevue deux ou trois fois de loin... puis à tout jamais disparue....

“Et ma sœur venait d’être enfin arrachée de la grille... enfin ramenée dans sa chambre par les infirmières, que le comte demeurait encore immobile et tout saisi à la même place.

“Enfin, le pas lent et lourd, et ayant toujours devant les yeux ces deux images qui si profondément le troublaient : l’image de sa mère, l’image d’Yvonne, il rentra chez lui, dans la magnifique villa qu’il possède non loin de la maison de santé et que vous allez bientôt connaître.

“Et il ne vivait plus qu’avec cette pensée-là... qu’avec la pensée de savoir à quoi s’en tenir sur cette étrange rencontre — ce qui était devenu pour lui une véritable obsession — quand un hasard encore plus étrange et que l’on pourrait même appeler miraculeux dissipa pour lui toutes les ténèbres, déchira pour lui tous les voiles.

—Quel hasard ?

—Il s’agit de Maurice... du fils d’Yvonne... Sa mère folle, internée, perdue pour lui peut-être pour toujours, qu’allait devenir ce pauvre enfant s’il restait seul au monde... seul et abandonné sur le pavé de Paris ?

“Oh ! certes, je savais bien qu’il était très sérieux et très raisonnable pour son âge, mais enfin il n’avait que dix ans, et pouvait-on, sans crime, le laisser complètement isolé, complètement livré à lui-même ?

—En effet. Pauvre petit ! Mais alors ?

—Eh bien, oui, alors, que faire ? comment m’y prendre pour ne pas avoir le souci, l’inquiétude de son avenir ?

“Et c’était précisément ce que je me demandais avec une angoisse d’autant plus profonde, d’autant plus terrible que je ne trouvais rien, aucun moyen, aucune idée, quand, tout à coup, indignée et révoltée par tout ce que ma pauvre Yvonne avait souffert, non seulement à cause du comte de Guérande, mais aussi par la faute de mon père, je pris une résolution si hardie et si téméraire qu’aujourd’hui je n’ose plus y penser....

“—Pourquoi me disais-je, cet enfant ne prendrait-il pas à notre foyer la place que sa mère a laissée vide ?

“Pourquoi mon père, qui n’a pas eu pitié d’elle, n’aurait-il pas pitié de lui ?

“Comment, quand il connaîtra l’effroyable malheur d’Yvonne, pourrait-il être assez dur et assez implacable pour repousser cet innocent ?....

“Et cela me paraissait tellement impossible que lorsque je franchis la porte de l’hôtel en tenant le petit par la main, je n’avais plus la moindre émotion, la moindre crainte.

“—Viens, Maurice, viens, mon enfant ! lui disais-je le cœur moins lourd, presque joyeuse. En attendant que ta mère guérisse, nous ne nous séparerons plus !”

“Mais, hélas ! poursuivit Adrienne la voix basse, la voix si sourde qu’elle semblait ne plus parler que pour elle seule, c’était moi maintenant qui à mon tour étais... folle, qui à mon tour étais insensée de me bercer d’un tel espoir !

“Oh ! cette scène... cette scène qui ne dura que quelques minutes, elle fut si navrante et si déchirante que l’impression m’en reste encore, m’en restera toujours !

“Oui, toujours je les verrai en face l’un de l’autre, Maurice et le baron de Chancel... le baron de Chancel devenant de plus en plus pâle, de plus en plus frémissant à mesure qu’avec une émotion qui me faisait trembler la voix, je lui racontais la tragique histoire d’Yvonne et de son fils... et celui-ci, tout grelottant de crainte et d’effroi en face de cet homme qui le regardait avec un œil si dur, se serrait de plus en plus contre moi, comme s’il voulait que je le protège et que je le défende !

“Des larmes inondaient mon visage, car je n’ai pas besoin de vous dire que c’était avec tout mon cœur, avec toute mon âme que je plaçais la cause du pauvre petit abandonné, la cause du pauvre petit orphelin....

“—Mon père, m’écriai-je, vous pouvez d’un mot sauver cet enfant... vous pouvez d’un mot l’arracher à la détresse, à la misère, à toutes les souffrances et à tous les désespoirs qui l’attendent....

“Faites taire votre rancune... oubliez votre ressentiment, et ne voyez plus là devant vous qu’un innocent qui vous implore, qu’un innocent pour qui je vous demande un peu de pitié !”

“Mon père m’avait écoutée debout, les bras croisés, sans que, dans son visage d’une pâleur de marbre, un seul muscle tressaillit.

“Mais, brusquement, il éclata avec une voix si furieuse et un geste si terrible, que je ne pus m’empêcher de reculer, tandis que le

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

petit Maurice, m'étreignant avec plus de force encore, jetait un cri de frayeur.

— Et maintenant, implacable et inflexible, mon père, dont le visage était hideux de colère, marchait sur nous, ou plutôt sur ce pauvre petit être qu'il menaçait d'un geste de plus en plus brutal, de plus en plus terrible.

— Et il eut alors un de ces mots qui ne s'oublient pas... un de ces mots qui ne se pardonnent pas !

— Va-t'en ! Va-t'en, bâtard ! lui cria-t-il, la voix étranglée.

Ce mot m'avait fait l'effet d'un coup de marteau en plein cœur, et le petit Maurice, tout à l'heure si timide et si tremblant, s'était redressé livide, les poings serrés, effrayant de colère à son tour.

— Et c'était la tête haute et le regard chargé de mépris qu'il toisait mon père qui marchait sur lui.

— L'enfant s'enfuit, et à peine la porte s'était-elle refermée sur lui, que j'entendis le bruit déchirant de ses sanglots.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Maxime, continua Adrienne, la voix sourde d'émotion, dans quelles angoisses, dans quelles nouvelles transes je vécus à partir de cette horrible scène.

— Il ne s'écoulait pas une minute sans que je me demande, avec un serrement de cœur atroce, ce que le pauvre enfant faisait, ce que le pauvre enfant devenait... et sans que je maudisse — oui, que je maudisse ! — l'injustice et la cruauté de mon père !

— Pourtant, pendant que je me désolais ainsi, le petit Maurice avait eu une chance...

— Il avait trouvé de braves gens pour le recueillir... de braves gens pour lui donner un toit et du pain...

— C'était là-bas, à Ivry, là-bas, tout près de la Seine, un ménage de blanchisseurs, M. et Mme François, chez qui déjà vivait une fillette qu'ils avaient autrefois recueillie aussi et qui était devenue, pour Mme François surtout, comme leur propre enfant.

— On l'appelait la petite Suzanne.

— Rappelez-vous ce nom-là, car il faudra que j'y revienne tout à l'heure.

— Mais si la blanchisseuse était une brave créature qui avait le cœur sur la main et qui faisait le bien sans arrière-pensée, peut-être n'en était-il pas tout à fait de même de son mari, beaucoup plus intéressé, beaucoup plus égoïste qu'elle.

— Aussi le blanchisseur ne tarda-t-il pas à s'effrayer de ces deux bouches à nourrir, de ces deux enfants dont il allait avoir la charge ; et comme Maurice lui paraissait robuste et fort, comme il avait calculé que plus tard il pouvait lui rendre beaucoup plus de services que la petite Suzanne, malgré les larmes et les supplications de sa femme, il n'hésita pas ; il sacrifia la petite, la congédia brutalement et la jeta à son tour sur le pavé.

— Quelle infamie ! ne put s'empêcher de dire Maxime.

— Le cœur brisé, tout étourdi par cette immense injustice, la petite s'en était allée, s'efforçant de cacher sa douleur.

— Mais elle ne fut pas plutôt seule dehors, pas plutôt seule dans la rue, qu'il lui fut impossible de résister à son désespoir.

— La Seine était là qui coulait ses grosses eaux, ses flots jaunâtres, la Seine où elle pourrait trouver l'oubli de ses chagrins et la fin de ses peines... Et elle n'hésita pas...

— Elle se noya !

— Attendez !

— Une enfant de cet âge !

— Oui, elle voulut se noyer... mourir... Mais heureusement que Maurice était là !

— Maurice !

— Oui, Maurice qui la sauva... oui, Maurice à qui, à cette heure, elle doit la vie !

— Ah ! le brave, l'héroïque enfant ! s'écria Maxime avec un éclair d'enthousiasme dans les yeux.

— Comme vous le pensez bien, cet aventure fit un bruit énorme... tant de bruit que l'écho en arriva jusqu'à M. de Belleruche.

— Comme vous, enthousiasmé par le courage et l'héroïsme de ce sauveteur de dix ans, il voulut le connaître, lui être utile, le récompenser de sa belle action.

— Précisément, il y avait à Fontenay-sous-Bois quelqu'un, le marquis de Prades, qui, disait-on, devait connaître ce jeune garçon.

— M. de Belleruche alla voir le marquis, et c'est alors qu'il apprit que le sauveur de la petite Suzanne s'appelait Maurice de Chancel... qu'il était le fils d'Yvonne de Chancel... une pauvre fille chassée par son père... une pauvre fille qui maintenant était enfermée dans la maison des folles de Fontenay...

— Le comte de Belleruche ne pouvait plus douter : la pauvre insensée qu'il avait vue se débattant entre les mains des infirmières, cette jeune femme d'une beauté si merveilleuse et qui avait avec sa mère une ressemblance si extraordinaire et si étrange, c'était bien sa fille... sa fille répudiée par le baron de Chancel... sa fille dont il n'avait jamais eu la joie de recevoir les baisers, et qu'il allait pouvoir maintenant guérir, maintenant sauver en la réchauffant à son foyer.

— Et ce rêve qu'il faisait d'avoir désormais à lui cette enfant qu'il

adorait, et dont la pensée ne l'avait jamais quitté, lui donnait une joie si profonde que jamais la vie ne lui avait paru aussi belle.

— Mais, hélas ! comme ce rêve allait vite s'évanouir !... comme à cette joie allait vite succéder le plus immense désespoir !...

— Un soir, une voiture s'arrêtait à quelques pas de la maison de santé.

— Le ciel était noir, la pluie tombait, le vent hurlait avec violence, et c'était partout la plus profonde, la plus lugubre solitude...

— Tout à coup, un homme parut, entraînant par le bras une créature chancelante, une femme plus blanche qu'un spectre, qu'il poussa brutalement dans la voiture, tandis que les chevaux filaient avec la rapidité de l'éclair.

— C'était mon père... c'était le baron de Chancel qui enlevait Yvonne avec la complicité de ce misérable que l'on trouve toujours quand il y a quelque mauvaise action ou quelque crime à commettre... avec la complicité du comte de Guérande...

Et comme Maxime la regardait avec étonnement :

— Oui, reprit-elle, la fatalité avait voulu que cet homme fût aussi chez le marquis de Prades quand le comte de Belleruche s'y était présenté.

— Sans doute caché, il avait tout vu, tout entendu, et l'immense émotion que M. de Belleruche n'avait pu contenir quand il avait parlé d'Yvonne, l'immense joie qui s'était peinte sur son visage, tout cela avait si vivement intrigué le lâche de Guérande, qu'il n'avait rien eu de plus pressé que d'aller avertir mon père.

— Je ne sais pas ce que cela signifie, lui avait-il dit, mais voilà ce que j'ai vu : au nom d'Yvonne, ce comte de Belleruche a rayonné... ce comte de Belleruche s'est soudain transfiguré...

— Et il n'avait pas encore achevé que mon père avait déjà deviné le projet du comte de Belleruche... que déjà il s'était juré de séparer à tout jamais de son enfant ce rival abhorré...

— Et, deux jours après, Yvonne était renfermée, séquestrée, ensevelie dans le vieux château de Morgoff, l'un des plus lugubres et des plus sinistres de la Bretagne !... Et, deux jours après, tous ceux qui aimaient ma pauvre sœur restaient le cœur déchiré et le désespoir dans l'âme, ne sachant plus ce qu'elle était devenue, ne sachant plus où retrouver ses traces !

Il venait d'y avoir encore un silence, et Maxime de Rouvière, dont l'émotion n'avait fait que grandir à mesure que la jeune fille parlait, Maxime de Rouvière venait à plusieurs reprises de passer la main sur son front.

Quelle étrange, quelle épouvantable histoire lui racontait Adrienne !

— Était-ce bien vrai que ces drames affreux existaient... que ces choses tragiques pouvaient arriver... que de pareils crimes, comme celui de la séquestration d'Yvonne, pouvaient se commettre et demeurer impunis !

Et le regard qu'il attachait maintenant sur sa fiancée disait si clairement sa pensée, que celle-ci y répondit.

— Oui, tout cela vous étonne, tout cela vous confond et vous révolte au point que vous avez peine à me croire, fit-elle avec un triste sourire.

— Je l'avoue ! répondit-il vivement.

— Oh ! je le vois bien dans vos yeux !... Eh bien, cependant, je n'ai pas encore fini et vous n'êtes pas encore au bout de vos surprises !

— Car, à tous ces crimes-là : la répudiation d'Yvonne par mon père, la trahison dont s'était rendu coupable envers elle l'odieux de Guérande... son enlèvement de la maison du docteur Laval et sa séquestration dans le sombre château de Morgoff, il faut encore en ajouter un autre... un autre tellement invraisemblable, tellement infâme que l'imagination a peine à le concevoir !

Et comme Maxime n'avait pu retenir un mouvement :

— Oui, reprit avec force Adrienne, il y a eu encore un autre crime dont il faut que je vous parle... un autre crime qu'il faut aussi que je vous dénonce, puisque c'est vous, mon Maxime, aimé, qui allez sinon le venger, du moins le réparer...

— Écoutez moi donc encore... Du reste, je serai brève, car le temps passe et j'aurais peur que les domestiques de mon père, qui se conduisent avec moi comme de véritables espions, ne finissent par remarquer mon absence, et qui sait ? par vous surprendre, peut-être !

Elle se retourna vivement, prêta l'oreille en tâchant de voir ce qui pouvait se passer dans le jardin, derrière elle, puis au bout de quelques secondes :

— Je n'entends rien et je ne vois personne, dit-elle à voix basse, mais l'expérience m'a appris à être prudente.

— Je vais donc achever le plus rapidement possible... Écoutez-moi bien...

Puis, après s'être recueillie un court instant :

— Que vous disais-je tout à l'heure en vous parlant du comte de Guérande ?... Je vous disais que c'était un misérable que l'on trouvait toujours quand il y avait quelque mauvaise action ou quelque crime à commettre...

— Eh bien, vous allez voir si j'exagérais, si je le calomniais !...

« La mère de cette petite Suzanno dont je vous ai parlé en vous priant de retenir son nom,

« Sa mère... le comte de Guérande l'avait assassinée...

— Assassinée! s'écria Maxime tout saisi.

— Oui, tuée... assassinée!... Je vous en donnerai la preuve tout à l'heure!... Sa mère que j'ai connue dans les derniers temps de sa vie, et que j'aimais presque autant que j'aime ma chère Yvonne, sa mère s'appelait Clotilde Didier...

« Abandonnée par un lâche qu'elle supposait être son mari tout comme ma pauvre Yvonne, elle tomba dans une misère si noire, si terrible, si affreuse, que cette mère, qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa petite Suzanne, dut se conduire comme une marâtre... c'est-à-dire par s'en défaire... l'abandonner à son tour...

— Cette femme!

— Oh! c'était un crime... un crime atroce... un crime auquel on ne peut songer sans frémir... et cependant ce n'était pas cette malheureuse qui voyait chaque jour son enfant dépérir... chaque jour son enfant s'éteindre parce qu'elle ne pouvait plus la nourrir... non, ce n'était pas elle qui était le plus coupable...

« C'était l'autre!

« C'était l'homme qui lui avait volé son avenir, son amour!

« C'était l'homme qui l'avait trahie et délaissée, par des moyens presque identiques à ceux grâce auxquels le comte de Guérande avait trahi et délaissé Yvonne!

« Je ne vous raconterai pas tout ce que j'ai appris de l'histoire de cette femme, car le cœur me manquera s'il fallait que je vous retrace cette vie dont chaque heure était une torture et un supplice.

« Mais le supplice le plus affreux pour elle... mais la torture la plus horrible, ce n'étaient pas les longs jours sans pain, ce n'était pas de grelotter de froid et de misère dans sa mansarde, mais c'était le souvenir de son enfant perdue... de son enfant qu'elle ne reverrait plus... mais c'était le remords qui la rongait, qui la dévorait quand elle songeait à quel acte impie et monstrueux sa détresse l'avait obligée.

« Mais après tant de chagrins et de douleurs, l'avenir vint enfin lui sourire, et cette femme si pauvre et si misérable, cette femme dont les entrailles avaient si souvent crié la faim, un beau matin se réveilla riche, immensément riche, plusieurs fois millionnaire...

« Et dès lors — je crois inutile de le dire — sa première pensée, ou plutôt son unique pensée fut encore pour la pauvre petite abandonnée, pour sa chère petite Suzanne qu'à tout prix elle voulait retrouver afin de lui faire une vie heureuse.

« Et elle la retrouva... mais elle la retrouva quand, après sa tentative de suicide, on la rapportait chez François le blanchisseur, à demi morte, à demi expirante.

« Oh! ce fut là encore un moment bien terrible, une angoisse bien atroce pour la pauvre femme que la folie du désespoir faisait délirer.

« Elle avait retrouvé sa fille, et elle ne serrait plus dans ses bras qu'un cadavre!

« Elle avait retrouvé celle pour qui elle rêvait tant de joie et de bonheur, en échange de toutes les misères et de toutes les douleurs d'autrefois, et sous les baisers dont elle la couvrait, sous les larmes dont elle l'inondait, elle ne se ranimait pas!

« Mais, pourtant, Dieu eut pitié d'elle, car, soudain, la petite Suzanne, que déjà tous pleuraient, rouvrit les yeux, eut un sourire.

« Et c'est alors qu'à peine remise de cette émotion, Clotilde en éprouva une autre dont son cœur faillit se briser.

« A travers les courses qu'elle faisait pour François dans Ivry et les environs, la petite Suzanne avait souvent rencontré un homme qui lui avait toujours témoigné le plus vif intérêt, la plus profonde sympathie.

« Et cet homme, ayant appris ce que l'on appelait "l'accident" de la petite, venait de se présenter chez les blanchisseurs pour avoir des nouvelles.

« Au bruit de ses pas, Clotilde était sortie de la chambre de sa fille pour le recevoir.

« Mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui, elle n'eut pas pas plutôt distingué ses traits, qu'elle resta toute glacée, toute saisie.

« Car savez-vous quel était cet homme que le hasard amenait en face d'elle en un pareil moment?

« Le père de Suzanne!... le parjure à qui elle devait tous ses désespoirs!

« Frémissante d'indignation, Clotilde lui jeta tout son mépris à la face... l'accabla des plus amers et des plus sanglants reproches...

« Mais de tout ce qu'elle avait pu lui dire... de toutes les paroles vengeresses dont elle avait pu le soufleter, cet homme n'avait retenu qu'un mot... qu'un mot qui l'avait fait tressaillir...

« C'est qu'elle n'était plus la fille pauvre d'autrefois... c'est qu'elle était devenue maintenant un magnifique parti.

« Aussi, loin de se révolter et de bondir sous les reproches sanglants et les paroles pleines de colère de Clotilde, se montra-t-il très doux, très hypocrite, presque repentant.

« Mais, quand il la quitta, il n'avait plus qu'une idée fixe, qu'une

idée qui lui donnait la fièvre: épouser, régulièrement cette fois celle qu'il avait jadis abandonnée... l'épouser pour avoir sa fortune et lui voler ses millions...

« Oh! c'était un beau rêve qu'il faisait là, ajouta ironiquement Adrienne, mais il aurait fallu que Clotilde consentit à le réaliser.

« Mais dès que cet homme se retrouva encore en face d'elle... dès qu'il voulut jouer avec elle la comédie du repentir et de l'amour, dès qu'enfin elle eut compris son odieuse arrière-pensée, elle le reçut de telle sorte qu'il fut bien obligé de s'avouer qu'il s'était fait des illusions et qu'il serait stupide de conserver le moindre espoir...

« Mais cet homme — dont j'ignore encore le nom, d'ailleurs, — avait — hasard étrange! — pour ami et pour confident le comte de Guérande, ce misérable coupable de toutes les infamies et de tous les crimes!

« Ah! Clotilde ne voulait pas se laisser gruger, se laisser voler!...

« Ah! elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage, dont l'idée seule l'indignait, la révoltait, la rendait folle de colère!

« Eh bien! c'était ce qu'on allait voir!

« Et le bandit eut alors une idée infernale... une idée qui donna le frisson...

« Clotilde était mère, mère aimante et dévouée: c'était dans son amour maternel qu'on la frapperait...

« Clotilde n'avait d'autre joie, d'autre bonheur que sa fille, qui lui était enfin rendue... que sa fille qu'elle avait enfin retrouvée: ce serait dans sa fille qu'on l'atteindrait... ce serait en lui prenant et en lui volant son enfant qu'on la forcera à demander grâce et à se rendre!...

« Ah! vous tressaillez, ajouta vivement Clotilde en s'apercevant que Maxime venait d'avoir un mouvement, et vous vous demandez si ce que je vous raconte là est bien vrai et si réellement il peut y avoir des êtres assez scélérats pour être capables d'une chose aussi monstrueuse...

« Eh bien, oui, c'est vrai!... Eh bien, oui, la petite Suzanne fut un jour enlevée, volée à sa mère!... Eh bien, oui, grâce au comte de Guérande, grâce aussi à mon père, qui se fit à son tour son complice, cette pauvre enfant fut jetée, elle aussi, au château de Morgoff!

« Oui, comme Yvonne, elle fut renfermée et séquestrée là, tandis que sa mère, frappée au cœur, mourait subitement, foudroyée de douleur!

— Quel drame! fit tout bas Maxime.

— Pauvre Clotilde... Pauvre mère martyre! reprit lentement Adrienne, dont les yeux étaient devenus humides de larmes.

« Je la vois encore, là-bas, chez M. de Belleruche!

« J'allais précisément pour la prévenir du piège que l'on allait lui tendre... pour tâcher de la sauver et de sauver son enfant.

« Et le premier mot qu'on me dit dès que je parlai d'elle, ce fut ce mot terrible:

« — Mme Clotilde est morte!

« Morte!... Je crus d'abord avoir mal entendu... Morte!... Oh! non, ce n'était pas possible, elle que j'avais vu naguère encore si rayonnante et si heureuse!

« Mais, hélas! ce n'était que trop vrai!...

« Maintenant elle était là devant moi, livide, sans souffle, toute froide!... Elle était là, gardée par Mme François qui pleurait!... Elle était là n'attendant plus que le moment où on l'ensevelirait!...

« Vous ne la retrouverez plus à Fontenay-sous-Bois, mais vous y trouverez peut-être M. de Belleruche, et, dans tous les cas, vous y trouverez le petit Maurice...

Adrienne venait de tirer son corsage l'enveloppe dans laquelle elle avait renfermé, avec la lettre qu'elle écrivait au père d'Yvonne, celle perdue par le baron de Chanceil.

— Prenez ceci, Maxime, dit-elle gravement, et écoutez-moi bien.

« Plus j'y pense, plus j'ai le pressentiment que vous ne rencontrerez pas chez lui M. de Belleruche.

« La convalescence du petit Maurice, qui avait été très malade à la suite de l'enlèvement de sa mère, avait forcément retardé son départ pour Morgoff où il voulait partir sur-le-champ, quand il apprit par moi que c'était bien là, dans ce sombre château, que sa fille et celle de Clotilde étaient retenues prisonnières par mon père et le comte de Guérande...

« Mais, à cette heure, le petit Maurice doit être complètement guéri, complètement rétabli, et il n'a pas dû attendre un jour de plus pour voler au secours d'Yvonne et de la petite Suzanne.

« Mais les deux captives ne sont plus aujourd'hui au château de Morgoff...

— Plus au château de Morgoff! s'écria Maxime.

— Non, elles n'y sont plus. Et alors il est très probable que s'il n'est pas parti depuis très longtemps, le comte est encore là-bas en Bretagne, errant à leur recherche et tâchant de découvrir leurs traces.

« Mais il se peut aussi que, lassé, désespéré et n'ayant rien pu savoir, il soit enfin revenu à Fontenay-sous-Bois.

« Dans ce cas-là, vous lui remettrez cette lettre que je vous confie...

— Bien.



—Et vous lui rendriez aussitôt la joie, le bonheur, l'espérance, car cette lettre en contient une autre... une autre que le hasard a fait tomber entre ses mains... une autre, enfin, que mon père a perdue et grâce à laquelle le comte pourra retrouver Yvonne et Suzanne, les sauver, leur rendre la vie...

—Est-ce tout?... J'ai juré de vous obéir, et je vous obéirai...

—Non, mon ami, non, ce n'est pas tout, répondit vivement Adrienne.

—Parlez!

—Si le comte de Belleruche était toujours absent, c'est au petit Maurice que vous remettriez cette lettre, afin de le rassurer et de le consoler, dans le cas où cet enfant aurait déjà appris la nouvelle disparition de sa mère et de sa petite amie...

—Mais ce n'est pas lui, n'est-ce pas? qui pourrait aller ouvrir à Yvonne et à Suzanne la nouvelle prison où elles se meurent, la nouvelle prison où elles agonisent...

—Ce serait moi?

—Oui, Maxime.

—Et où irais-je?

—A Kernoc'h.

—Je connais ce nom-là...

—Moi, je l'ignorais, mais je sais maintenant que c'est un pays qui n'est pas éloigné de Morgoff, c'est-à-dire un pays du fin fond de la Bretagne.

—Mais, malheureusement, je n'ai pas d'autres renseignements à vous donner, car je ne sais rien de plus.

—C'est à présent à Kernoc'h qu'Yvonne et Suzanne sont séquestrées, c'est tout ce que je puis dire...

—C'est assez fit vivement le jeune homme. Mais ni votre sœur ni sa petite compagne ne me connaissent... Comment pourrai-je leur prouver que je viens de votre part et que je suis leur ami?... Comment pourrai-je leur inspirer assez de confiance pour qu'elles ne redoutent pas encore quelque piège?

—J'avais déjà fait cette réflexion, répondit Adrienne.

—Et vous pouvez me donner le moyen de les rassurer... de les convaincre?

—Oui.

—Lequel?

—Attendez!

Et la jeune fille faisait glisser doucement, lentement, de son doigt une bague d'une richesse merveilleuse.

—Prenez cette bague, dit-elle, cette bague qui porte à l'intérieur mes deux initiales...

Et Adrienne ayant ouvert délicatement le bijou, Maxime de Rouvière put, en effet, y lire les deux premières lettres du nom de sa fiancée.

—Plus d'une fois, reprit la jeune fille, la petite Suzanne s'est amusée à se parer de ce bijou... Elle le reconnaîtra donc certainement, et certainement aussi, elles n'hésiteront pas à vous suivre...

—Soit! dit-il. Dès demain, je serai à Paris... deux jours plus tard à Kernoc'h... et je vous jure bien que bientôt vous ne pleurerez plus sur votre sœur que vous ne pleurerez plus sur votre petite amie!

Très émue, Adrienne venait de lui prendre vivement la main, et elle le regardait avec une profonde reconnaissance, une infinie tendresse.

—Merci!... mille fois merci! dit-elle tout bas et d'une voix qu'une immense émotion faisait trembler.

—Oh! je n'en doute pas, c'est à vous que je devrai de pouvoir embrasser encore ma pauvre Yvonne... de pouvoir serrer encore dans mes bras la petite Suzanne, ces deux chères affections de ma vie!...

—Mais comment pourrai-je jamais vous récompenser de votre dévouement?... Mais comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous de ce que vous allez faire pour moi... de ce que vous allez faire pour elles?

Alors, se laissant tomber doucement à ses pieds:

—En m'aimant! dit-il avec un sourire.

—Oh! toujours!

—En m'aimant comme je vous aime!...

—Oh! je vous le jure!... Mon cœur est à vous... à vous jusqu'à mon dernier souffle... jusqu'à mon dernier soupir!

—Chère âme! s'écria-t-il. Pour ces seuls mots-là... pour ces seuls mots qui m'ouvrent le ciel, je vous donnerais jusqu'à la dernière goutte de son sang!

—Car Adrienne, votre amour c'est ma joie, mon espoir, mon orgueil et ma force!

—Car depuis que vous m'avez fait votre aveu... car depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez comme je vous aime, d'un amour qu'aucun obstacle ne pourrait vaincre, d'un amour que jamais rien ne pourrait vous faire oublier... car depuis que vous m'avez fait le serment que nos deux destinées n'en feraient désormais plus qu'une, j'ai une telle allégresse dans l'âme que je n'aurais jamais cru à un pareil bonheur!

—Ah! si vous avez eu bien des chagrins et des tristesses... si vous avez eu parfois un passé bien douloureux et bien sombre, ne songez plus qu'à l'avenir... qu'à l'avenir dont vous avez pu douter quelquefois, mais qui sera radieux et beau, je vous le jure!

—Et comment pourrait-il en être autrement quand deux êtres loyaux s'aiment comme nous nous aimons? quand deux êtres ne vivent qu'avec la même pensée et le même but?...

—Bien des fois, Adrienne, ajouta vivement Maxime de plus en plus ému, bien des fois vous m'avez parlé de mon nom déjà célèbre, déjà illustre...

—Eh bien! c'est pour vous, oui, pour vous seule que je le veux maintenant encore plus grand, encore plus retentissant!...

—Oui, c'est pour que vous soyez plus fière de moi que je veux désormais mettre autour de mon nom... de mon nom qui sera un jour le vôtre, un plus grand rayon de gloire!

Et tandis qu'il lui parlait ainsi de sa voix si douce et si tendre, tandis que leurs mains restaient toujours étroitement enlacées, Adrienne le regardait et l'écoutait, ravie, charmée, en extase.

Oh! oui, si elle avait eu, elle aussi, des jours bien sombres et des heures bien amères, elle ne voulait plus y penser, elle n'y pensait déjà plus!

Et jamais encore elle ne s'était sentie plus forte, plus vaillante et plus courageuse pour résister à la volonté tyrannique de son père et pour s'affranchir enfin des odieuses poursuites de l'infâme de Guérande...

Oh! non, non! à présent elle ne tremblait plus devant ces deux hommes qui l'avaient assez torturée... Mais elle irait à eux le front haut... mais, à la première occasion qui pourrait se présenter encore, elle leur signifierait si énergiquement sa volonté de s'appartenir, sa volonté de disposer seule et librement de sa destinée, qu'il faudrait bien qu'ils cèdent, qu'il faudrait bien qui se reconnaissent vaincus!

Et tout cela, Adrienne le disait maintenant à Maxime... à Maxime que chaque parole de la jeune fille transportait de joie, enivrait de bonheur!

Et dans un élan de tout leur être, ils venaient de se jeter dans les bras l'un de l'autre, leurs lèvres s'étaient unies dans un long baiser qui les avait rendus tout tremblants, tout pâles, quand, tout à coup, Adrienne se leva d'un bond avec un cri d'effroi.

—Écoutez, dit-elle, écoutez!

—Un bruit de pas!

—C'est mon père, sans doute... mon père que je n'attendais pas encore!... Oh! fuyez!... fuyez vite!

—Oui, à bientôt! répondit Maxime. Mais, après-demain, trouvez-vous à la grille à l'heure où nous avons l'habitude de nous voir.

—Mon vieux domestique, un homme sûr, vous remettra une lettre que je lui aurai adressée pour vous.

—Bientôt!... à bientôt, Adrienne!

Et le jeune homme disparut.

Il était temps!

En effet, Adrienne n'avait pas encore fait vingt pas pour remonter dans le jardin, quand elle se trouva brusquement en face du baron de Chancel.

—Ah! c'est vous, mon père! s'écria-t-elle en s'efforçant de surmonter le trouble qui l'agitait.

Mais le baron ne répondit pas tout de suite.

L'air étrange, il regardait si fixement la jeune fille que celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

—Est-ce qu'il saurait? pensa-t-elle toute tremblante. Est-ce qu'il aurait aperçu Maxime?

Mais elle n'avait pas encore achevé sa pensée qu'elle tressaillit de nouveau.

—Prenez mon bras, venait de dire M. de Chancel, la voix très sourde et avec un accent dans lequel elle avait cru voir une menace.

Elle avait passé son bras sous le sien et ils firent lentement quelques pas sans parler.

—Vous tremblez!... Qu'avez-vous donc? dit vivement le baron.

—Non, mon père...

—Si, vous tremblez, et vous êtes toute pâle, toute émue... C'est sans doute la surprise de me voir sitôt, quand, en effet, je pensais ne pouvoir rentrer beaucoup plus tard.

Et comme la pauvre Adrienne tremblait de plus en plus, sentant s'approcher un nouvel orage:

—Mais si vous ne pensiez pas à moi, reprit-il en marchant toujours très lentement, en revanche, moi je pensais à vous.

—Car j'ai une nouvelle à vous apprendre...

—Une nouvelle?

—Oui, une nouvelle... Nous allons avoir un hôte, un ami qui viendra bientôt passer quelques jours à la bastide... et cet ami, je ne crois pas avoir besoin de vous le nommer: c'est M. le comte de Guérande.

A ces mots, la fiancée de Maxime venait d'avoir un si brusque frisson que le baron la regarda.

—Si M. le comte de Guérande n'est pas venu ici plus tôt, reprit-il

la voix toujours très sourde, ce n'est pas, croyez-le bien, qu'il vous avait oubliée. . . .

— Mais, comme vous aviez besoin du repos le plus complet et le plus absolu, je ne voulais pas que personne, pas même lui, pût venir vous troubler.

— Aussi, comme vous voilà maintenant plus forte, maintenant hors de tout danger, n'ai-je plus hésité à écrire au comte pour l'inviter à nous venir voir. . . .

— Mais vous tremblez encore ! ajouta-t-il plus vivement. Voyons, asseyons-nous, et tâchez de m'entendre. . . car j'ai encore quelque chose à vous dire. . . .

Ils s'assirent sur un banc qu'un arbre séculaire noyait d'ombre.

— Et ce que j'ai à vous dire, le voici, reprit lentement le bourreau d'Yvonne. C'est que j'entends que vous en finissiez avec vos scrupules. . . c'est que j'entends qu'une bonne fois pour toutes vous vous montriez docile à ma volonté. . . c'est que j'entends enfin que lorsque M. de Guérande nous quittera pour rentrer à Paris, la date de votre mariage soit définitivement, fixée, définitivement arrêtée. . . .

— Oui, voilà ce que j'oubliais de vous dire, et j'ajouterai encore ceci : c'est que, cette fois, quoi qu'il arrive, je suis bien résolu à ne pas vous accorder un plus long délai. . . bien résolu, quoi qu'il arrive, à briser votre résistance. . . .

Et son regard, redevenu subitement aussi dur qu'aux plus mauvais jours, venait de nouveau se fixer sur Adrienne.

— Vous m'avez entendu ? fit-il.

— Oui, dit-elle.

— Et que me répondez-vous ?

— Rien.

Mais, pleine de révolte et de colère, elle pensait :

— Et moi aussi, je veux en finir ! . . Et moi aussi, j'en ai assez de cette longue torture et de ce long martyre ! . . .

— Ah ! tu veux disposer de ma vie et m'imposer cet homme que je hais, cet homme que j'abhorre ! . . Ah ! tu me menaces encore ! . . .

— Et bien, soit ! . . Le comte de Guérande peut venir ! . . Tu apprendras à connaître ta fille ! . .

Mais rien de ces énergiques pensées, rien de cette énergique résolution qu'elle venait de prendre ne se trahissait sur son visage.

Aussi le baron pensait-il :

— Cette fois, elle se soumettra !

Mais, comme venait de le dire Adrienne, il allait apprendre à connaître sa fille !

### XIII. — MAXIME ET ADRIENNE

Le surlendemain du jour où Maxime de Rouvière avait quitté sa fiancée, Adrienne de Chancel, pour se rendre à Fontenay-sous-Bois, chez le comte de Belleruche, et peut-être de là à Kernoët où il devait retrouver les traces d'Yvonne et de la petite Suzanne, ce jour-là, ainsi qu'il avait été convenu, la jeune fille était venue à l'heure habituelle de leurs rendez-vous se poster devant la grille de la bastide qui faisait face à la mer.

Le dernier entretien qu'elle avait eu avec son père, qui non seulement lui avait annoncé l'arrivée prochaine du comte de Guérande, mais qui encore lui avait déclaré avec une sombre énergie que, quoi qu'il arrivât, il était bien décidé et bien résolu à triompher cette fois de sa résistance ; cet entretien plein de menace, et qui présageait une scène encore plus orageuse et plus terrible que toutes les autres, avait dû certainement faire une profonde impression sur la jeune fille, car elle avait le teint pâle et les yeux rouges et battus de quelqu'un qui a passé de longues heures d'insomnie.

Oh ! certes, elle ne faillirait pas, et son père, qui se flattait de dompter enfin sa volonté, s'apercevait qu'il s'était étrangement trompé !

Comme par le passé, elle n'aurait pour le comte de Guérande, pour ce misérable dont on voulait la faire l'esclave, que le plus souverain mépris, que les refus les plus énergiques et les plus outrageants. . . .

Et elle ne se contenterait plus seulement de dire : " Je ne veux pas épouser cet homme qui me fait horreur ! " mais elle ne cacherait pas le secret de son cœur. . . mais elle aurait le courage de son amour. . . mais au baron de Chancel, comme au comte de Guérande, elle crierait avec fierté et avec orgueil : " J'en aime une autre ! . . J'aime Maxime de Rouvière. . . Celui-là a ma foi et mon serment. . . celui-là seul sera mon époux parce que c'est un honnête homme que j'estime et qu'il est digne de moi. "

Mais si sûre qu'elle fût d'elle. . . si certaine qu'elle pût être qu'elle ne commettrait aucune lâcheté, la jeune fille n'en appréhendait pas moins ce terrible moment, cette terrible explication. . . .

Et c'était là ce qui la rendait si pâle et si fébrile. . . c'était là ce qui par instants couvrait son charmant visage d'un voile si sombre. . .

Mais elle voulait chasser ces noires pensées. . . ne plus songer qu'à l'être aimé, qu'à l'être adoré dont rien au monde ne pourrait la séparer. . . qu'à l'homme de cœur qui, à cette heure, se dévouait si généreusement et si chevaleresquement pour elle. . . .

Et le nom si doux à prononcer, si doux à murmurer, jaillit malgré elle de ses lèvres :

— Maxime ! . . Maxime ! . . Cher Maxime ! fit-elle tout bas, tandis que son visage s'illuminait pendant quelques secondes d'un radieux sourire.

Et maintenant son regard restait constamment fixé sur la maison de Maxime, guettant, avec une impatience qui croissait de seconde en seconde, l'arrivée de son vieux domestique.

Et, tout à coup, elle le vit venir de loin, très vite. . . .

C'était, avec ses cheveux blancs et tout ras, son visage maigre et anguleux et un regard très vif sous d'épais sourcils, le type plein d'énergie et de franchise d'un vieux soldat.

Arrivé près de la grille, il jeta instinctivement un rapide coup d'œil autour de lui, puis, s'approchant vivement d'Adrienne, qui tendait déjà la main :

— Mademoiselle de Chancel ? fit-il très bas.

— Oui, répondit-elle.

— De la part de mon maître. . . de la part de M. le comte de Rouvière. . . .

Très promptement il glissa la lettre entre les doigts d'Adrienne, et s'éloigna avec la rapidité de l'éclair.

Cette lettre dans sa main, la sœur d'Yvonne demeura un moment tout anxieuse, toute saisie.

— Était-elle bien seule ?

Personne n'avait-il pu voir la scène qui venait de se passer ?

La lettre dans sa poche, elle se retourna, jeta un long regard dans le jardin. . .

Oui, seule !

Alors, allant s'asseoir sous le petit bosquet où, l'avant-veille, elle avait fait ses confidences à Maxime, elle déchira vivement l'enveloppe.

Et une immense émotion s'empara d'elle.

Que lui disait-il ?

Qu'allait-elle apprendre ?

M. de Belleruche était-il à Fontenay-sous-Bois, ou bien, en son absence le jeune homme s'était-il déjà mis en route pour Kernoët ?

Et Maurice, son cher petit Maurice, quelles nouvelles lui en donnait-il ?

Enfin, après s'être assurée encore une fois que nul ne pouvait la surprendre, elle plia la lettre.

Et voici ce qu'elle lut :

*" Fontenay-sous-Bois*

*" Mercredi*

*" Ma bien-aimée Adrienne,*

" Je viens tenir la promesse que je vous ai faite de vous écrire dès que je serais arrivé chez M. le comte de Belleruche.

" Mais quelle surprise et quelle émotion vous allez éprouver à la première nouvelle que j'ai à vous apprendre, au miracle que j'ai à vous annoncer !

" Car c'est bien d'un miracle, en effet, qu'il s'agit, puisque je viens de retrouver vivante celle que vous aviez vue toute froide et toute glacée sur son lit de mort ! . . vivante l'infortunée mère de la petite Suzanne pour laquelle tant de fois vous avez prié ! . . vivante, enfin, celle qui vous était si chère et sur laquelle vous avez versé tant de larmes ! . . . "

La jeune fille venait brusquement de se redresser, toute pâle !

— Vivante ! s'écria-t-elle. Clotilde est vivante ! . . Oh ! . . .

Et c'était l'air presque hagard et toute tremblante, en effet, de la plus immense émotion qu'elle relisait ces quelques lignes, et qu'elle les relisait encore, s'écriant toujours malgré elle :

— Vivante ! . . Clotilde est vivante ! . . .

Et le visage rayonnant de joie, pouvant à peine respirer, tant son cœur battait avec violence, il lui semblait que tout tournait autour d'elle comme si, subitement, elle venait d'être prise de vertige.

— Vivante ! . . vivante ! murmura-t-elle encore. Oh ! oui, quelle joie ! . . Clotilde est vivante ! . . .

Et ses yeux à présent s'emplissaient de larmes. . . de larmes heureuses. . . des larmes les plus douces qu'elle eût versées depuis longtemps. . . .

Puis, toujours toute tremblante, toute frissonnante, elle se remit à lire, ou plutôt à dévorer la lettre de son fiancé, se demandant, pleine de fièvre, comment avait pu s'accomplir un pareil miracle.

" Aussi, ma chère Adrienne, poursuivait le jeune homme, vous jugez de mon saisissement quand tout à coup, je me trouvai en face d'elle. . . quand, tout à coup, je la vis se dresser devant moi !

" Mais c'est dans tous ses détails que je dois vous raconter cette



scène si saisissante, et que je dois vous raconter également tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe à Fontenay-sous-Bois.

— Quand la voiture qui m'avait emmené à Fontenay s'arrêta devant la villa de M. de Belleruche, je fus d'abord tout étonné de n'apercevoir à travers la grille que ce grand parc silencieux, ces longues allées solitaires...

— Il régnait là une paix si profonde que j'osais à peine m'avancer, de peur de la troubler.

— Enfin, comme après avoir fait environ une centaine de pas, je venais de m'arrêter pour jeter encore un coup d'œil autour de moi, je vis tout à coup, débouchant d'un petit sentier, un domestique vêtu d'une livrée de couleur sombre s'avancer vivement à ma rencontre.

— Et comme je lui demandais à parler à M. le comte de Belleruche, il me fit une réponse qui ne m'étonna point et qui ne vous surprendra pas non plus.

— M. le comte était absent depuis quelque temps et il était impossible de préciser l'époque de son retour.

— Je lui demandai alors si je ne pourrais pas parler à M. Maurice de Chancel...

— A M. Maurice?... Oh! si, monsieur, me répondit-il. Suivez-moi...

— Nous fîmes encore côte à côte cent cinquante à deux cents pas, puis il s'arrêta devant l'élégant pavillon que vous connaissez, car c'est celui qu'habite chez M. de Belleruche la mère de la petite Suzanne.

— Le petit Maurice doit être ici, reprit alors le valet, car voilà déjà un grand moment que je ne le vois plus dans le parc.

— Et tout en achevant ces mots, il venait de frapper, puis d'entr'ouvrir aussitôt la porte.

— En effet, monsieur, reprit-il, le voilà... vous pouvez entrer...

— Et aussitôt la porte se referma derrière moi.

— Mais le spectacle que j'avais sous les yeux était si touchant et si triste que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Dans l'embrasure d'une fenêtre, une jeune femme était assise, très pâle, les yeux rouges, le visage encore tout humide de larmes, tandis que, me tournant le dos, un jeune garçon pleurait et sanglotait tout bas, la tête posée sur ses genoux.

— Et ils étaient tous les deux si profondément absorbés dans leur chagrin qu'un assez long moment s'écoula sans qu'ils s'aperçussent de ma présence.

— Enfin, comme je venais de me rapprocher doucement, soudain la jeune femme tressaillit.

— Maurice! fit-elle vivement.

— Et l'enfant, m'ayant alors aperçu à son tour, fut debout d'un bond.

— Monsieur Maurice de Chancel? dis-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il en me regardant avec surprise.

— Je suis M. le comte Maxime de Rouvière, repris-je, et je venais auprès de M. le comte de Belleruche, et auprès de vous aussi, de la part d'une personne que vous aimez beaucoup et qui, de son côté, a pour vous une très grande affection.

— Je venais de la part de Mlle Adrienne de Chancel...

— Et à peine avais-je prononcé votre nom, que leur pâle visage rayonna et qu'ils n'eurent qu'un cri:

— Adrienne!

— Oui, de la part de Mlle Adrienne qui ne vous avait pas oubliés... pas plus qu'elle n'oublie sa pauvre petite sœur Yvonne... pas plus qu'elle n'oublie votre petite sœur Suzanne...

— Suzanne! fit tout bas la jeune femme avec un soupir.

— Mais depuis qu'elle ne vous a vus, Mlle Adrienne a été très souffrante, très malade...

— Très malade!... s'écria le petit Maurice.

— Si malade qu'elle a failli mourir!

— Mourir! s'écria à son tour la jeune femme. Est-ce possible!... Et maintenant, monsieur, comment va-t-elle?... Oh! parlez-nous vite d'elle!... Rassurez-nous!...

— Maintenant, dis-je, tout danger est écarté.

— Est-ce bien sûr?

— Oui, maintenant vous pouvez être sans inquiétude, car Mlle Adrienne est sauvée... complètement sauvée...

— Chère tante!... Chère Adrienne! murmura le petit Maurice tout tremblant d'émotion.

— Mais, repris-je encore, elle a dû quitter Paris et aller demander au beau soleil du Midi un plus prompt rétablissement de sa santé.

— Et quand reviendra-t-elle?... Quand la reverrons-nous, s'écria avec anxiété l'enfant.

— Je l'ignore, répondis-je, et je crois qu'elle-même ne le sait pas plus que moi... Espérons pourtant que ce sera bientôt...

— Mais en attendant, ajoutai-je, je vous apporte de sa part une bonne nouvelle...

— Une bonne nouvelle! s'écrièrent-ils ensemble.

— Une grande joie... un grand bonheur...

— Des nouvelles de ma mère! s'écria le petit Maurice.

— Des nouvelles de ma fille! s'écria la jeune femme.

— Je venais de me redresser tout saisi, et je la regardai...

— De votre fille! m'écriai-je à mon tour. Que voulez-vous dire?... vous seriez donc...

— La mère de Suzanne, dit le petit Maurice.

— Mme Clotilde Didier, ajouta-t-elle.

— La mère de Suzanne!

— Clotilde Didier!

— Vous!... Vous! m'écriai-je si saisi que ce fut à peine si ce cri put s'échapper de ma gorge. Quoi! c'est vous dont Adrienne, hier encore, me parlait les yeux pleins de larmes!... Quoi! c'est vous qu'Adrienne a vue...

— Oui, m'interrompit vivement Clotilde, c'est moi qu'elle a vue ici, dans cette chambre, étendue sur le lit que vous voyez là, immobile, rigide et froide comme si vraiment j'eusse été morte...

— Oui, c'est sur moi qu'elle a fait tomber une pluie de pleurs... c'est pour moi que sa pitié a paré ma couche funèbre...

— Oui, c'est pour moi qu'à cette place-là, elle s'est agenouillée et qu'elle a longtemps prié, les mains jointes et la poitrine toute secouée de sanglots...

— Oui, c'est à moi qu'en s'en allant elle a donné un long baiser d'adieu... le long baiser de l'éternelle séparation...

— Mais ces larmes, je les voyais; ces sanglots, je les entendais, comme j'entendais aussi ceux de ce cher enfant... de ce cher petit Maurice... comme j'entendais aussi tout ce que disaient autour de moi ceux qui me regrettaient, ceux qui me pleuraient... comme j'entendais enfin les cloches de Fontenay-sous-Bois jeter leurs tintements lugubres... leur long glas désolé qui annonçait mes prochaines funérailles!

— Est-ce vrai! ne pus-je m'empêcher de m'écrier tandis qu'un frisson d'épouvante me courait dans les veines. Vous avez connu ce supplice-là

— Oui, fit-elle en frissonnant aussi, ce supplice horrible... ce supplice dont rien ne pourrait donner une idée... ce supplice qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, je l'ai connu, et j'en reste encore toute pleine de terreur et d'angoisse...

— Et tenez, regardez-moi, ajouta-t-elle après avoir jeté un rapide coup d'œil dans une admirable glace de Venise qui se trouvait en face d'elle, oui, regardez-moi!

— Rien qu'à ce souvenir, comme mon visage change!... comme une sueur froide me perle encore au front!...

— Mère!... mère! s'écria le petit Maurice en cherchant à l'interrompre.

— Mais elle venait de lui jeter vivement un de ses bras autour du cou; puis, le serrant étroitement contre elle:

— Oui, mon enfant, oui, je sais bien que tu ne voudrais pas que je me rappelle ce moment-là, dit-elle doucement, ce moment où tu as tant souffert aussi, mon cher petit...

— Mais comment pourrais-je l'oublier?... Comment ne garderais-je pas, malgré moi, ce souvenir plein d'effroi?

— Non, non, c'est impossible, une pareille torture ne s'oublie pas!... On n'oublie pas que, vivant, on a vu coudre son linceul et préparer son cercueil!...

— Car c'est ce que j'ai vu, moi, monsieur... oui, c'est ce que j'ai vu pendant cette crise terrible... pendant ce long sommeil léthargique qui me donnait aux yeux de tous, même aux yeux du savant docteur Laval, toutes les apparences de la mort...

— Et, comme je vous le disais tout à l'heure, je voyais, j'entendais tout!

— Je savais que déjà se préparaient mes obsèques... que déjà, au cimetière de Fontenay, les fossoyeurs creusaient la tombe où bientôt on allait m'enterrer toute vive!

— Et ne pouvoir dire un mot!... jeter un cri!... faire un geste!...

— Oh! non, ce qui m'étonne, c'est qu'une si affreuse torture ne vous tue pas... c'est que l'on puisse en sortir en gardant encore toute sa raison!...

— Mère!... mère! supplia encore le petit Maurice.

— Oui, mon chéri, oui, parlons d'autre chose, dit-elle vivement et d'une voix si pleine de tendresse et de douceur qu'Yvonne elle-même n'aurait pas pu se montrer plus maternelle et plus affectueuse. Parlons de cette bonne nouvelle dont M. le comte de Rouvière a bien voulu se charger pour nous... de cette bonne nouvelle dont nous avons tant besoin pour retrouver un peu d'espoir et de courage.

— Car, monsieur, ajouta-t-elle avec un lourd soupir, en fait de nouvelles, nous venions précisément d'en apprendre une bien grave, une qui va compliquer singulièrement les choses et reculer certainement le moment où M. de Belleruche, qui est allé à leur secours, pourra nous rendre enfin notre pauvre Yvonne et notre pauvre enfant...

— Car, ainsi que vous le savez sans doute, monsieur... ainsi qu'Adrienne, qui a dû vous raconter toute cette épouvantable histoire, a dû vous le dire, la mère du petit Maurice et ma fille, après nous avoir été enlevées, avaient été enfermées dans un vieux château qui s'appelle le château de Morgoff...

— Oui, madame.

—C'est donc là-bas que, sitôt qu'il n'a plus eu d'inquiétude sur la santé du petit Maurice, qui a été dangereusement malade, mais qui maintenant a retrouvé toutes ses forces... et que, sitôt aussi qu'il a été plus rassuré sur moi, qui reste encore bien chancelante, M. le comte de Belleruche s'est empressé de partir...

—Car depuis des semaines et des semaines, il ne vivait plus, et c'était avec une impatience qui grandissait chaque jour et qui, chaque jour, lui donnait plus de fièvre, qu'il attendait le moment où il pourrait faire ce voyage.

—Arracher Yvonne des mains des bandits qui la font mourir à petit feu... leur arracher aussi ma petite Suzanne dont ils ont fait une petite martyre, il n'avait, nuit et jour, point d'autre pensée...

—Aussi quelle joie pour lui, et quelle joie aussi pour le petit Maurice et pour moi quand enfin il nous a quittés pour courir là-bas!

—Nous étions si heureux qu'il nous semblait que nous n'avions jamais souffert... N'est-ce pas, mon enfant?

—Oui, mère, répondit, la voix un peu sourde, le fils d'Yvonne.

—Mais comme les jours passaient... comme le temps s'écoulait, peu à peu notre grande joie s'est changée en inquiétude, en angoisse...

—Nous faisons des calculs et nous tâchions de nous rendre compte du temps qu'il fallait pour aller à Morgoff... Il faut, je crois, deux jours...

—Oui, madame.

—Et deux jours pour en reveir, ce qui faisait quatre... Une semaine nous paraissait donc suffisante... Mais la semaine s'écoula, et rien... Toujours la même attente pleine d'anxiété... Toujours la même atroce incertitude...

—Et tout à l'heure je me sentais le cœur encore plus serré, encore plus angoissé que d'habitude... tout à l'heure je venais d'être reprise par une nouvelle crise de découragement et de désespoir, quand on m'apporta les journaux que M. de Belleruche reçoit chaque jour.

—Comme vous le pensez bien, monsieur, je n'ai guère le cœur à lire et il n'y a plus que le sort de ma pauvre petite qui m'intéresse.

—D'ailleurs, comment pourrait-il en être autre autrement, et comment pourrais-je avoir une autre pensée que la sienne?... Aussi je suis si étrangère au monde, si étrangère à tout, qu'il me semble que je vis dans un rêve...

—Ces journaux restaient donc toujours tels qu'on les avait apportés et sans que l'idée me vint jamais de les parcourir.

—Mais, tout à l'heure, chose étrange! ma main en prit un au hasard...

—Machinalement, et la pensée toujours très loin, toujours perdue, je l'entr'ouvris.

—D'abord, les yeux encore humides de larmes, je ne vis qu'un brouillard... Les lignes se mêlaient, se confondaient, mon esprit ne pouvant se fixer...

—Et, soudain, voilà que je tressaille et que je jette un grand cri!...

*Morgoff!*

—Ce nom vient de m'éblouir et de me sauter aux yeux!

*Morgoff!*

—Un frisson venait de me secouer de la tête aux pieds et je n'osais plus lire, d'autant plus que j'avais déjà compris qu'il s'était passé là-bas... là-bas, dans ce sinistre château où se trouvaient Yvonne et Suzanne, des choses mystérieuses et étranges!...

—Et savez-vous, monsieur, ce que j'apprends?... Savez-vous quel nouveau coup de foudre je reçus?

—Yvonne et Suzanne n'étaient plus au château de Morgoff!

—Yvonne et Suzanne venaient d'être victimes d'un autre enlèvement!

—Yvonne et Suzanne avaient disparu et nul ne pouvait dire ce qu'elles étaient devenues!

—Et, brusquement, laissant tomber sa tête dans ses mains, la pauvre mère éclata en sanglots.

—Mon Dieu, qu'ont-ils fait d'elles! s'écria-t-elle. Qu'ont-ils fait de ma Suzanne!

—Mais je venais déjà de la rassurer.

—Mais je venais déjà de lui rendre toute son énergie et tout son espoir.

—Mais je venais déjà de lui crier:

—Ne pleurez pas... ne vous désolerez pas, pauvre femme si odieusement torturée!...

—Et toi aussi, mon cher enfant, ajoutai-je en m'adressant à Maurice dont les lèvres tremblaient et donc les yeux avaient peine à retenir leurs larmes; et toi aussi, ne te désespère pas, car tous vos chagrins et tous vos maux vont bientôt finir.

—Hélas! soupira-t-elle encore.

—Oui, bientôt, Yvonne et Suzanne vous seront rendues!... Oui, bientôt, malgré tout l'acharnement que l'on a mis à vous séparer d'elles, vous aurez l'immense joie de les revoir, l'immense bonheur de les serrer dans vos bras!... Oui, bientôt, toi, Maurice, tu seras le plus heureux des fils, et vous, madame Clotilde, la plus heureuse des mères!

—La mère de Suzanne venait de joindre les mains et elle me

regardait, déjà complètement transfigurée, déjà toute rayonnante et radieuse.

—Quant au petit Maurice, il venait de s'élaner vers moi, de s'emparer de mes mains, et l'émotion qu'il éprouvait était si vive et si profonde qu'il lui avait été impossible de prononcer une seule parole.

—Oh! soyez béni, puisque vous nous apportez une espérance! s'écria Clotilde. Mais ayez pitié de nous!... Mais tirez-nous vite de cette angoisse qui nous brise le cœur et qui nous tue!...

—Oh! oui, parlez, parlez! ajouta-t-elle de plus en plus nerveuse, de plus en plus fébrile. Ce que je viens de vous dire, vous le saviez déjà?

—Oui! répondis-je.

—Vous saviez déjà qu'Yvonne et Suzanne n'étaient plus au château de Morgoff?

—Oui!

—Mais où donc sont-elles?... Mais où doit-on les chercher?... Mais où faut-il courir pour aller les délivrer?... Oh! dites, le savez-vous?

—Je venais vous le dire!

—Vrai! s'écria-t-elle avec un accent que rien ne saurait rendre. Vrai, vous savez où on les retrouvera et où elles vous attendent?

—A Kernöët.

—A Kernöët?

—Un pays situé à peu de distance de Morgoff... Oui, c'est là qu'elles sont à cette heure.

—Puis, sortant de ma poche la lettre que vous m'aviez remise pour M. de Belleruche, j'ajoutai vivement:

—D'ailleurs, voici une lettre que Mlle Adrienne m'avait chargée de remettre à M. le comte de Belleruche, et dans le cas où, comme elle le croyait, celui-ci serait absent, c'est-à-dire déjà parti pour Morgoff, à son neveu, M. Maurice de Chancel...

—Lis-la donc, mon enfant... Elle t'apprendra peut-être davantage encore que tout ce que je pourrais te dire... tout ce que Mlle Adrienne a pu savoir.

—Et je venais de donner votre lettre au fils d'Yvonne.

—Mais celui-ci voulait la passer à Clotilde.

—Toi, mère, dit-il, lis!

—Non, non, toi, mon enfant... Lis tout haut!...

—Et le petit Maurice lut d'une voix rapide la lettre que vous écriviez à M. de Belleruche, puis celle si étrange et si mystérieuse que vous avez trouvée dans le jardin de votre bastide.

—Mais comme le petit Maurice venait de se taire, comme il venait d'achever la dernière ligne, Clotilde, dont le regard avait d'abord étincelé de joie à la bonne nouvelle que je lui apportais... à la pensée qu'elle venait de retrouver les traces d'Yvonne et de sa fille, Clotilde brusquement s'assombrit.

—Kernöët!... Kernöët! murmura-t-elle, reprise d'une nouvelle angoisse. Mais comment prévenir M. de Belleruche qui peut-être s'égaré et les cherche bien loin de là? — Dieu, comment le prévenir quand lui-même on ne sait où le prendre?

—Et son visage exprimait une si cruelle angoisse que vraiment elle faisait pitié.

—Et moi, madame, lui dis-je alors vivement, moi, ne suis-je pas là?

—Vous, monsieur?

—Oui, moi sur qui vous pouvez compter comme sur un ami... moi dont tout le dévouement vous est acquis... moi qui ai fait à ma fiancée, à Adrienne, le serment de lui rendre sa sœur et de lui rendre Suzanne... c'est-à-dire un serment que rien ne m'empêchera de tenir, vous pouvez le croire...

—Car il faut bien que vous sachiez, ajoutai-je plus vivement encore, que la mission dont a bien voulu m'honorer Mlle de Chancel ne consistait pas seulement à remettre cette lettre, soit à M. de Belleruche, soit au petit Maurice.

—Mais, dans le cas où M. le comte serait parti pour le château de Morgoff et n'en serait pas encore de retour, ce qui semblait très probable à Adrienne... c'est-à-dire dans le cas où il me serait impossible de le mettre au courant du nouvel événement qui venait de se passer, c'était moi qui devais le remplacer, c'était moi qui, sans perdre un instant, devais courir à Kernöët...

—Et, dès ce soir, je partirai!...

—Et je parlais encore, qu'à son tour Clotilde s'était élancée vers moi... qu'à son tour elle venait de s'emparer de mes mains qu'elle inondait de ses larmes.

—Vous feriez cela!... Vous feriez cela! s'écria-t-elle pouvant à peine parler. C'est à vous et à Adrienne que je bénis aussi — oh! oui, que je bénis du fond de l'âme! — que je devrais le salut de mon enfant... que je devrais de retrouver le bonheur de ma vie!...

—Oh! monsieur, la joie me rend folle!... Est-ce vrai que, tout à l'heure, quand je désespérais... que, tout à l'heure, quand je me désolais, reprise de mes pressentiments les plus sombres, est-ce vrai que ce bonheur m'arrivait?... que ce grand bonheur allait bientôt me surprendre?...

“Puis, prenant vivement dans ses bras le petit Maurice, profondément ému aussi :

—Remercie M. le comte de Rouvière, ajouta-t-elle. Remercie ce noble cœur qui vient à notre secours... ce généreux ami que notre chère Adrienne nous envoie...

“Moi, les mots me manquent pour exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens...”

“Mais toi, mon petit Maurice, parle-lui... tâche de lui faire comprendre quel immense bonheur il nous donne, et quelle profonde reconnaissance nous lui garderons éternellement !...”

“Alors s'avancant vivement vers moi la main tendue :

—Monsieur le comte, me dit le fils d'Yvonne, la voix si grave et avec un accent si solennel que je n'aurais plus cru avoir devant moi un enfant de son âge, monsieur le comte, je ne suis encore que le petit Maurice, c'est-à-dire qu'un enfant trop faible encore pour qu'il puisse vous être utile et que vous puissiez compter lui...”

“Mais je grandirai... mais, dans quelques années, à mon tour, je serai un homme, et, je l'espère bien, un homme de cœur comme vous et comme M. le comte de Belleruche...”

“Eh bien, ce jour-là, si vous avez besoin d'un dévouement qui ne recule devant rien... d'un ami qui donnerait, s'il le faut, sa vie pour vous... ce jour-là ne me faites pas l'injure de m'oublier et donnez-moi l'occasion de m'acquitter envers vous... ce jour-là, enfin, souvenez-vous de moi, souvenez-vous de Maurice de Chancel !”

“Et sa petite main serrant énergiquement la mienne, le brave enfant ajouta, toujours avec la même voix et le même accent :

—Vous me le promettez, monsieur le comte ?

—Oui, Maurice... Oui, mon enfant, je te le promets ! répondis-je, touché et remué jusqu'au fond du cœur. Oui, cette minute vient de sceller entre nous une amitié qui ne finira plus... une amitié sur laquelle je compte, comme tu peux y compter aussi...”

“Et comme il voulait encore me remercier, brusquement je l'interrompis :

—Et pour commencer, lui dis-je, je vais te rendre ta mère, je vais te rendre Suzanne !... Et pour commencer, je vais aller à Kernoc't que je fouillerai de fond en comble et dont je remuerai chaque pierre, s'il le faut !...

“Mais je te jure bien que, quelles que soient les précautions qu'aient pu prendre le baron de Chancel et le comte de Guérande...”

—“Les misérables !” s'écria l'enfant les poings serrés, tout frémissant.

“... Que quels que soient les obstacles que leurs complices aient pu amonceler autour de leurs prisonnières, je ne reviendrai de là-bas, je ne reviendrai de Kernoc't que pour les pousser toutes deux dans tes bras !

“Oh ! — je vous crois !... J'ai confiance en vous ! me répondit Clotilde dans un cri d'enthousiasme et de bonheur. Oh ! Dieu vous guidera... Dieu vous aidera, car nous allons bien le prier pour vous... pour elles... pour nous tous, n'est-ce pas, Maurice ?

—“Oui, mère, prie ! dit-il. Mais moi je dois agir ! Mais moi je ne dois pas laisser partir seul à Kernoc't M. le comte de Rouvière !”

“Et comme nous le regardions, pleins de surprise :

—“Ce soir, je m'en irai avec lui, reprit-il énergiquement. Ce soir je courrai vers celle qu'il est de mon devoir de retrouver et de défendre... vers celle qui m'avait donné tout son cœur, toute son âme, toute sa tendresse... vers cette mère bien-aimée qui a tant souffert, qui souffre tant encore, et à qui je dois les seules joies, les seules heures heureuses de ma vie !...”

—Maurice ! murmura Clotilde.

—“Oh ! ne me retenez pas, mère, ne m'arrêtez pas, car c'est avec un profond chagrin que je serais obligé de vous désobéir et de rester sourd à vos prières...”

“Non, non, j'ai assez attendu, je ne veux plus, je ne peux plus attendre !

“Ah ! si je n'avais pas failli mourir, tué, moi aussi, par cet homme, par cet infâme baron de Chancel, comme depuis longtemps déjà je serais loin d'ici !... comme depuis longtemps déjà je me serais enfui de Fontenay-sous-Bois !

“Mais si alors j'étais trop faible pour entreprendre un pareil voyage... si mes forces s'épuisaient si vite rien qu'à faire seulement le tour du parc au bras de Suzanne... aujourd'hui je ne suis plus le même petit moribond, le même petit agonisant qui vous donnait tant d'inquiétudes et pour qui tout le monde tremblait.

“Aujourd'hui je suis redevenu ce que j'étais autrefois... ce que j'étais le jour où j'ai vu Adrienne, toute pâle, monter au bras de son père l'escalier de la mairie... le jour où je me suis jeté entre elle et celui qui, si lâchement, nous abandonnait... qui, si lâchement, nous laissait seuls dans la vie, écrasés et anéantis de désespoir...”

“Et puis, vous suivre, monsieur de Rouvière... partir avec vous pour Kernoc't, ce n'est pas seulement un devoir que j'accomplis, mais c'est aussi sortir de cette angoisse qui, chaque jour, de plus en plus m'opresse... de cette horrible incertitude qui, chaque jour, de plus en plus me tue...”

“Aller là-bas... ne plus rester ici dans une attente toujours

déçue et toujours vaine... c'est comme si déjà je revoyais Suzanne... c'est comme si déjà je revoyais ma mère...”

“Car, vois-tu, ma bonne Clotilde... car voyez-vous, monsieur de Rouvière, ajouta-t-il encore en posant la main sur son cœur, il y a là quelque chose qui m'a toujours dit que c'était moi qui les retrouverais, que c'était moi qui les délivrerais...”

“Et son regard étincelant tout d'un coup d'un éclair :

—“En attendant que je les venge ! ajouta-t-il la voix sombre. En attendant qu'un jour ou l'autre leurs bourreaux et les miens me payent tout ce qu'ils nous ont fait souffrir...”

“Oh ! cette dette-là, j'en ai le pressentiment aussi, il faudra bien que l'on s'en acquitte un jour...”

“Et il y avait dans son attitude quelque chose de si énergique et de si résolu, et l'on sentait si bien qu'il disait toute sa pensée, que déjà sous cet enfant on devinait un homme, que déjà je ne doutais plus qu'un jour ou l'autre le baron de Chancel et le comte de Guérande auraient de terribles comptes à lui rendre.

“Aussi Clotilde et moi n'avions-nous pu nous empêcher d'échanger un regard... un regard qui disait clairement ce que nous pensions tous deux... qui disait clairement :

—“Ce n'est pas le cœur des Guérande qui bat dans sa poitrine... ce n'est pas le sang des Chancel qui coule dans ses veines... mais le cœur noble, généreux et loyal de son aïeul... mais le sang bouillonnant et impétueux des Belleruche !”

“Puis se faisant tout à coup très doux, très câlin, et très caressant :

—“Dis, mère, tu ne m'en veux pas ? reprit-il en saisissant Clotilde dans une nouvelle et plus tendre étreinte.

“Tu comprends bien que j'ai raison et qu'il faut que je parte, et qu'il faut que je m'en aille aussi là-bas... là-bas vers celles que nous attendons toujours et que je ramènerai, j'en suis sûr ?...”

“Embrasse-moi !... Pardonne-moi de te quitter pour quelque temps... Dis, le veux-tu ?... me comprends-tu ?”

“Et, ses deux bras autour du cou de Clotilde, il l'attira à lui, lui couvrant longuement le front de baisers.

“Qu'aurait-elle pu lui répondre ?

“Comment aurait-elle pu résister à un si impérieux désir, à une si ardente volonté ?

“Aussi, le couvrant à son tour de baisers fous, de baisers éperdus :

—“Oui, va !... va donc ! s'écria-t-elle.

—“Oh ! mère !

—“Mon enfant !... .

—“Mère !... Merci, mère !... .

—“Mais il te faut de l'argent, reprit-elle. Attends !

—“J'en ai ! répondit-il

“Et, tandis qu'elle le regardait avec surprise, il lui montrait, en effet, une bourse très lourde qu'il venait de tirer de sa poche.

—“Oh ! je suis riche, reprit-il gaiement, très riche même, grâce à ma bonne tante Adrienne... Car je ne te l'ai pas dit, mère ?... Et bien ! pendant tout le temps de ma maladie, et, plus tard, pendant tout le temps de ma convalescence, jamais petite tante n'est venue une fois à Fontenay, n'est venue une fois me voir sans me glisser quelques louis dans la main.

—“Je la reconnais bien là ! fit Clotilde avec un sourire.

—“D'abord je n'avais pas voulu les prendre et j'avais doucement refusé.

“Non, non, chère tante, lui disais-je, garde ton argent... D'ailleurs qu'en ferais-je ici, chez M. de Belleruche, où non seulement je ne manque de rien, mais où l'on me traite comme un vrai petit prince ?”

“Mais elle avait insisté avec tant d'amitié et j'avais vu dans ses yeux tant de tristesse, que j'avais bien été forcé d'accepter.

“Et voilà, chère mère, ajouta-t-il, l'histoire de ma fortune...”

“Mais Clotilde, qui ne l'écoutait plus, venait d'ouvrir un petit meuble.

“Elle y puisa une grosse poignée de pièces d'or, puis les lui mettant dans sa poche :

—“Et moi je veux t'enrichir aussi !... Prends, mon petit Maurice ! dit-elle gaiement à son tour, tandis que, pendant quelques secondes, un joli sourire rendait à son visage toute sa grâce et toute sa jeunesse.

“Et comme l'enfant lui sautait au cou et l'embrassait de plus belle pour la remercier :

—“Assez !... Assez ! fit-elle en se défendant doucement. Tu me remercieras plus tard... Mais, pour le moment, rappelle-toi que tu as quelques préparatifs à faire et pas de temps à perdre.

“Et maintenant, ma chère Adrienne, il est déjà tard...”

“La nuit a depuis longtemps noyé de son ombre Fontenay-sous-Bois.

“Au-dessous de moi, j'entends le petit Maurice aller et venir rapidement, tout à la joie ou plutôt tout à la fièvre de ce voyage qui doit, il en a de plus en plus le pressentiment, réaliser ses plus chères espérances.

“Et j'entends aussi la voix de Clotilde lui faire ses dernières

recommandations, car, avant une heure, nous aurons quitté la villa de M. de Belleruche.

— Et pendant ce temps, moi, ma chère Adrienne, ma chère fiancée éternellement adorée, je songe à vous... je vis avec votre pensée...

— Et vous, à cette heure, que faites-vous ?

— Pensez-vous aussi à celui qui vous aime tant qu'il lui serait impossible de vivre sans vous ?

— Oui, peut-être !

— Peut-être votre esprit se rapporte-t-il à nos doux entretiens, à ces moments si fugitifs et si radieux où nous avons fait pour l'avenir de si beaux rêves !

— Oh ! n'en doutez pas, ces rêves ne nous tromperont pas, et les brillants espoirs dont nous nous bercions ne seront pas déçus...

— Peut-être quelques obstacles se dresseront-ils entre nous ; et s'il faut vous dire toute ma pensée, je suis bien étonné qu'il en fût autrement d'après ce que vous m'avez dit de intentions de votre père qui met une si étrange tenacité à vouloir vous faire épouser le comte de Guérande...

— Mais comme vous êtes vaillante et fière et que je n'ai nulle faiblesse à redouter de votre part ; comme, de mon côté, je suis sûr de moi, sûr de mon amour, comment pourrait-on donc nous séparer ?.. comment pourrait-on donc nous empêcher d'être l'un à l'autre pour la vie ?

— L'un à l'autre pour la vie !.. L'un à l'autre pour toujours !..



—Et là, comme je restais sans bouger...

N'avoir qu'un cœur, qu'une âme, et ne jeter qu'une ombre dans le même chemin !

— Oh ! à cette pensée-là... à la pensée que cet avenir m'attend, comment vous dire de quelle joie, de quel bonheur tout mon être déborde !

— Jusqu'à présent, ai-je vécu ?

— Il me semble que non.

— Il me semble que je ne me suis jamais senti cette chaleur au cœur ni cette ardeur dans les veines.

— Tous mes souvenirs d'autrefois se sont effacés, et de toute mon existence ancienne, de tout ce qui fut moi jadis, plus rien ne subsiste, plus rien ne reste, et ce n'est seulement que du jour où je vous ai vue, que du jour où je vous ai connue, que j'ai commencé à vivre...

— Ah ! chère, chère Adrienne, de quel amour profond je vous aime !...

— Mais une voix m'appelle.

— C'est Maurice.

— Il est prêt.

— C'est le moment de partir.

— Encore quelques mots cependant :

— J'ai voulu lire le journal qui avait causé à Clotilde une si douloureuse surprise... le journal qui relatait dans tous ses détails la disparition d'Yvonne et de la petite Suzanne du château de Morgoff...

— Et comme si tout dans cette tragique affaire devait être étrange et mystérieux, savez-vous quel profond étonnement, quel profond saisissement j'ai eu à mon tour ?

— Votre sœur et Suzanne n'ont pas seules disparu du château de Morgoff, mais encore ces deux gardiens, l'homme et la femme qui, pour le compte de votre père, s'étaient faits leurs geoliers.

— On les a recherchés partout sans les découvrir nulle part, et je me demande si, dans cet étrange événement que l'on ne parvient pas à s'expliquer et qui fait un bruit énorme, il ne faudrait pas voir peut-être la main vengeresse de M. de Belleruche.

— Or, chose inouïe, chose que je n'ai pu apprendre sans tressaillir, ce vieux gardien du château de Morgoff s'appelait Korrigan, et sa vieille femme Micheline... et j'ai connu autrefois, dans des circonstances trop dramatiques et trop longues pour que je puisse vous les raconter en ce moment, mais précisément en Bretagne, un couple hideux qui s'appelait ainsi, deux êtres qui étaient la terreur de tous ceux qui les approchaient, mais que j'aurais fait ramper jusqu'à terre rien que sur un mot, rien que sur un signe...

— Peut-être aurais-je intérêt à tâcher de savoir si ce Korrigan et cette Micheline étaient bien les mêmes que ceux que j'ai connus...

— Peut-être aussi pourrais-je me procurer, en passant quelques heures à Morgoff, certains renseignements, certains indices qui m'aideraient à retrouver plus facilement à Kernoët Yvonne et Suzanne...

— C'est donc après avoir fait ces réflexions que je crois justes que je viens de me décider à changer mon itinéraire.

— Au lieu de partir directement pour Kernoët, je partirai d'abord pour Morgoff, et j'ai comme le pressentiment que ce ne sera pas du temps perdu.

— Or, deux grands jours pour me rendre à Morgoff... une autre journée pour interroger les gens et essayer d'apprendre ce que je veux savoir, je ne serai donc pas à Kernoët avant quatre jours, c'est-à-dire avant dimanche.

— Si en arrivant là-bas je pouvais trouver quelques lignes de vous à la poste restante... quelques lignes qu'il vous serait facile de me faire parvenir grâce à mon domestique qui, chaque matin, passera devant la bastide des Oliviers, je n'ai pas besoin de vous dire combien vous me rendriez heureux et combien je vous en serais reconnaissant.

— Voulez-vous me permettre d'ajouter que j'y compte ?

— Au revoir... A bientôt !...

— Souvenez-vous que ma pensée est toujours avec vous.

— MAXIME.

— Et moi aussi je t'aime ! murmura Adrienne en portant la lettre de son fiancé à ses lèvres. Et moi aussi je n'aimerai toujours que toi !

Puis, la lettre repliée et cachée sur son cœur, elle se promena lentement à travers le jardin...

Et la tête baissée, toute pensive, elle demeurait toujours sous le coup de l'incroyable nouvelle qu'elle venait d'apprendre... toujours sous le coup de la miraculeuse résurrection de Clotilde...

Quelle chose affreuse, horrible, que ce sommeil léthargique qui avait donné à la mère de Suzanne toutes les apparences, tous les signes de la mort !...

Et la jeune fille ne pouvait s'empêcher de trembler, de frissonner à la pensée de ce qui serait arrivé si Clotilde s'était réveillée seulement quelques heures plus tard !...

En pleine connaissance, mais incapable d'appeler à son secours, incapable même de faire un seul mouvement, elle aurait senti se refermer sur elle, comme si réellement elle n'était plus qu'un cadavre, comme si réellement elle était morte, les quatre planches de son cercueil !

Et de même qu'elle avait entendu le glas dont les sons lugubres remplissaient toute la campagne de Fontenay-sous-Bois, peut-être eût-elle entendu les chants funèbres de l'église... les voix larmoyantes des prêtres chantant sous les hautes voûtes le *Liberate me* et le *De profundis* !

Et peut-être aussi — chose à laquelle il était impossible de songer sans avoir une sueur d'épouvante au front — et peut-être aussi, respirant encore et pouvant encore se rendre compte de ce qui se passait de terrible, eût-elle perçu le grincement sourd des cordes des fossoyeurs, eût-elle senti le froid glacial de la terre qui la prenait, qui l'engloutissait !...

Et alors pourquoi, à ce moment-là, ne se serait-elle pas réveillée soudain, comme tant d'autres ?

Pourquoi, comme tant d'autres, s'usant les ongles et se brisant les dents aux quatre planches qui la retenaient, ne se fût-elle pas débattue pendant quelques secondes dans une agonie qui n'a pas de nom, pour s'échapper, s'évader, s'arracher à cette mort qui la prenait en pleine vie !

Mais un brusque coup de sonnette venait de retentir à l'une des portes du jardin, et Adrienne, s'arrachant alors à cette épouvante, aperçut un des domestiques du baron se diriger vivement de ce côté, puis reparaitre bientôt en tenant à la main une dépêche.

Le domestique disparut rapidement du côté de la maison, et la



jeune fille, encore toute pâle des tragiques pensées dans lesquelles elle était restée si longtemps absorbée, se sentit tout à coup le cœur affreusement serré, affreusement angoissé.

Certes, que le baron de Chancel, qui, par son immense fortune, se trouvait mêlé aux plus importantes affaires, reçût un télégramme, c'était là un fait assez fréquent, assez banal même, pour qu'en toute autre circonstance la jeune sœur d'Yvonne n'en pût éprouver aucune surprise, encore moins aucune émotion.

Mais, cette fois, elle eut tout de suite le pressentiment que cette nouvelle qui arrivait si pressée devait être pour elle une mauvaise nouvelle... une nouvelle pleine de menace pour son repos et son bonheur.

Aussi, dans un cri plein d'amertume, laissa-t-elle échapper le nom qu'elle exécrait, qu'elle maudissait :

— De Guérande !

Oui, cette dépêche que le baron était en ce moment en train de déchiffrer ne pouvait être que de cet homme abominable...

Oui, c'était lui — elle en était de plus en plus convaincue — qui devait annoncer son arrivée encore plus prompte, encore plus prochaine qu'elle ne l'aurait cru...

Oui, c'était lui qu'elle allait encore voir surgir devant elle, et plus audacieux, et plus triomphant que jamais !

Oui, c'était lui qui, appelé par le baron, accourait plus sûr que jamais de sa revanche... plus sûr que jamais de sa victoire !...

Et à la pensée des nouvelles luttes qui l'attendaient... des nouveaux combats qu'il lui faudrait soutenir pour ne pas devenir la proie de cet homme, Adrienne frissonna, non pas seulement d'indignation et de colère, mais aussi de peur et d'appréhension.

Pauvre enfant !... Pauvre jeune fille !...

Depuis qu'elle avait fui Paris pour venir s'enfermer dans cette solitude pleine de lumière et de parfums qui s'appelait la bastide des Oliviers, elle s'était sentie si heureuse que la vie avait recommencé à lui sourire...

Elle avait même parfois oublié cette horrible union, cet infâme mariage auquel on avait voulu la condamner...

Enfin, quoiqu'elle connût bien, ou plutôt quoiqu'elle crût bien connaître son père, elle avait eu encore la candeur, encore la naïveté, en le voyant lui parler avec un accent plus doux et ne jamais faire la moindre allusion au comte de Guérande, de se faire des illusions et de croire qu'il ne la tourmenterait plus, qu'il ne la torturerait plus...

Et c'était lorsque toutes ses espérances qu'elle croyait mortes s'étaient réveillées... c'était lorsque son pauvre cœur si souvent douloureusement blessé s'emplissait d'une joie folle, d'une joie immense, à la pensée qu'elle aimait et qu'elle était aimée... c'était lorsque l'avenir, auquel elle n'avait jamais pu songer sans tristesse et sans inquiétude, lui apparaissait radieux et éblouissant... c'était alors que, soudainement, tout l'affreux passé la reprenait, que toutes ses illusions s'évanouissaient et que, de tous les rêves dont elle s'était bercée, il n'allait plus lui rester qu'un plus horrible, qu'un plus épouvantable désespoir !

Son père avait fini par jeter le masque... son père n'avait rien abdiqué de son despotisme... son père venait encore de lui crier : " Vous épouserez le comte de Guérande ! " c'est-à-dire : " Vous sacrifierez à ma volonté toute votre vie, tout votre avenir, toutes les joies que vous aviez pu vous promettre. "

Et le comte allait venir !... Il allait venir, décidé à tout, pour brusquer un dénouement qui se faisait trop attendre... Et pour se défendre contre ces deux hommes... contre ce père barbare et sans pitié, contre ce prétendant sans scrupules et sans honneur, elle n'aurait qu'elle !... oui, qu'elle seule !...

Mais, tout à coup, Adrienne s'était redressée.

— Moi seule ?... Oh ! non ! murmura-t-elle, très pâle, mais avec une flamme dans le regard. Non, j'aurai pour me soutenir le souvenir de Maxime... le souvenir du serment que je lui ai fait... le souvenir de cet amour auquel je ne pourrais renoncer sans mourir !

Mais si décidée et si résolue qu'elle fût à tout braver et à tout affronter pour défendre son bonheur, à chaque minute la jeune fille ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée que c'était peut-être le moment où le misérable de Guérande allait reparaitre devant elle...

Et la pauvre enfant avait bien raison de trembler, car, en effet, de Guérande n'était pas bien loin d'elle... pas bien loin de la bastide des Oliviers.

Encore une heure... rien qu'une heure... et ils seraient encore face à face, elle toute frémissante de dégoût... lui tout pâle de joie à la pensée que, cette fois, son triomphe était certain...

Encore une heure... rien qu'une heure... et, tandis qu'elle sentirait son cœur bondir d'indignation, tandis qu'elle serait prise d'une folle envie de le souffleter, elle le verrait encore s'incliner devant elle avec son faux sourire éclairant son visage blême, et elle l'entendrait encore lui dire, de sa voix hypocrite et mielleuse, ces mots qu'elle ne pouvait entendre sortir de sa bouche sans frissonner :

" Je vous aime ! "

Et Adrienne, tombée assise sur un banc, voulut chasser l'image odieuse de cet homme pour ne plus penser qu'à Maxime... Mais toujours elle lui revenait... toujours elle la revoyait se dresser, menaçante, entre elle et son amour, entre elle et son fiancé...

— Maxime !... Maxime ! murmura-t-elle encore comme si elle appelait à son secours.

Puis, le visage caché dans ses mains, elle demeura de plus en plus tremblante, s'attendant à chaque seconde que quelqu'un vint lui dire :

— On vous attend... Le comte de Guérande est là !

#### XIV. — DE GUÉRANDE TRIOMPHÉ !

Or, tandis qu'Adrienne épiait, avec l'affreuse anxiété que nous savons, l'arrivée du misérable séducteur d'Yvonne, une voiture qui venait de quitter la station du chemin de fer la plus rapprochée de la bastide des Oliviers se dirigeait au rapide galop de ses deux chevaux du côté de la demeure du baron de Chancel.

Cette voiture ne contenait qu'un seul voyageur, et ce voyageur nous n'aurions pas besoin de le nommer, car on l'a déjà reconnu.

C'était, en effet, le comte de Guérande.

Mais, pourtant, ce n'était plus le même comte de Guérande que nous avons vu pour la dernière fois à Fontenay-sous-Bois chez son ancien ami, ou plutôt chez son ancien complice, le marquis de Prades.

Ce comte de Guérande-là — on ne doit pas l'avoir oublié — avait l'air assez sombre et le visage assez soucieux.

Il venait, il est vrai, de commettre un crime infâme, un crime impardonnable en arrachant la petite Suzanne à sa mère et en jetant la pauvre enfant dans le noir château de Morgoff...

Mais si son front était sombre ainsi et s'il se montrait plus nerveux et plus fébrile que d'habitude, ce n'était point certainement parce que le remords troublait sa conscience.

Oh ! non, certes !... Des êtres pareils et qui sont nés pour le mal n'ont point de conscience et, par conséquent, ne peuvent savoir ce que c'est que le remords, ce que c'est que la honte d'une mauvaise action.

Mais le baron de Chancel avait brusquement, soudainement disparu de Paris sans qu'il pût savoir où le retrouver, sans qu'il pût obtenir le moindre renseignement qui lui aurait permis de découvrir sa retraite...

Et c'était là, pour de Guérande, la cause d'un grave souci, d'une profonde inquiétude.

Car, pour la première fois, il en arrivait à douter de celui qu'il considérait déjà comme son beau-père... à douter du baron qui, cependant, lui avait si souvent et si formellement promis de venir à bout de la résistance d'Adrienne...

Car, pour la première fois, il arrivait à avoir peur que dans ce long et atroce duel qui s'était engagé entre sa fille et le fiancé qu'il avait voulu à toute force lui imposer, ce ne fût du côté de sa fille que, malgré toutes ses promesses et tous ses serments, le baron ne finit par se ranger.

Et alors plus de dot pour se refaire !... Plus de millions pour se recaler !...

Et alors c'était son ancienne existence de bohème... son ancienne vie de décafé... son ancienne misère, enfin, qui la reprenait, qui l'attendait !

Car si sa famille avait consenti à lui revenir et à faire de nouveaux sacrifices pour lui, afin qu'il pût soutenir dignement son rôle de prétendant, c'était, il ne l'ignorait pas, à la condition qu'elle ne perdrait rien et qu'elle serait non seulement intégralement, mais encore largement remboursée sur les quarante millions que la future comtesse de Guérande devait apporter à son mari.

Mais ce brillant mariage manqué... cette merveilleuse opération ratée, sa famille elle-même l'éconduisait... sa famille elle-même ne le connaissait plus.

Et voilà pourquoi, la dernière fois que nous l'avons vu, le comte de Guérande était si sombre et si inquiet — et plus inquiet et plus sombre encore qu'aux yeux mêmes de son plus intime ami, qu'aux yeux mêmes du marquis de Prades, il ne voulait se montrer.

Mais aujourd'hui, comme nous venons de le dire, ce n'était plus le même homme... aujourd'hui c'était un comte de Guérande rajeuni, un comte de Guérande rayonnant et radieux.

Et ce miracle, c'était la lettre du baron de Chancel lui donnant enfin de ses nouvelles... la lettre du baron de Chancel l'invitant à venir à la Bastide des Oliviers, qui l'avait opéré.

Les jambes croisées, mollement renversé sur le coussin de la voiture et un excellent cigare aux lèvres, cette lettre qui lui avait donné tant de joie... cette lettre, qui, pour lui, contenait tant de

promesses, le comte de Guérande une fois de plus voulut la relire.

Et il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la première ligne que son regard s'alluma d'un éclair de triomphe.

Car le père d'Adrienne qui, lorsqu'il lui écrivait, l'appelait toujours "Mon cher comte", l'appelait cette fois, "Mon cher ami".

"Mon cher ami !"

Ces trois mots, de Guérande se les répétait, se les redisait, les épelaient.

"Mon cher ami !"

Comme cette familiarité lui semblait de bon augure !... Comme cette cordialité lui paraissait d'un heureux présage !

"Mon cher ami !"

—Oui, oui, se dit-il, tandis qu'un nouvel éclair de joie illuminait son visage, j'avais tort de douter de lui... tort de croire qu'il pouvait être capable de me lâcher et de revenir sur sa parole....

"C'est un homme d'honneur, que diable ! un vrai gentilhomme comme... voilà ce que j'aurais dû me dire au lieu de me laisser aller à toutes ces idées folles, à toutes ces idées stupides que je n'oserais pas lui avouer...."

"Ah ! ce cher baron, quel plaisir j'aurai aussi à le revoir !"

Puis, très lentement et buvant pour ainsi dire chaque mot, le comte lut :

"Mon cher ami,

"Vous avez dû certainement être très étonné de ne plus me retrouver à Paris, et plus surpris encore du profond mystère dont j'avais entouré ma si brusque disparition...."

—Oui, pour sûr ! murmura de Guérande.

"Pour avoir de mes nouvelles, vous avez dû aller aux renseignements, lire tous les journaux, suivre attentivement la liste des déplacements, et comme vous n'avez rien trouvé, comme dans aucun journal on ne parlait du baron de Chancel, votre surprise à dû tourner à la stupéfaction...."

—A l'ahurissement ! murmura encore de Guérande.

"Je ne sais pas quelles sont les suppositions que vous avez pu faire, mais je vous jure bien que vous auriez eu mille fois tort si vous aviez pensé un seul instant que mes intentions n'étaient plus les mêmes à votre égard...."

—Voilà qui est clair ! s'écria l'ancien mari d'Yvonne de plus en plus radieux. Voilà qui dit carrément : "J'entends toujours que vous soyez mon gendre !" Ah ! le brave homme !... Comme je m'en veux de l'avoir calomnié !..."

"Car mes intentions sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a quelques semaines, ce qu'elles seront toujours. Car, loin d'avoir renoncé à votre union avec Adrienne, mon idée bien arrêtée est de hâter, au contraire, le moment où cette union sera enfin réalisée...."

—Oui, réalisons !... Je ne demande que ça ! ricana le misérable en commettant dans sa pensée ce cynique jeu de mots.

"Mais si j'ai quitté si précipitamment Paris, c'est que depuis votre départ pour le château de Morgoff, la santé d'Adrienne a été très gravement compromise... si gravement même que, pendant quelques heures j'ai pu me demander si je n'allais pas la perdre...."

—Diable ! Mauvaise blague ! ricana encore le bandit.

"J'ai donc été obligé, sur l'ordre exprès de mon médecin, de m'exiler avec elle et de m'isoler complètement afin de lui donner tout le calme et tout le repos dont elle avait absolument besoin.

"Maintenant tout danger a disparu et Adrienne redevient de jour en jour plus belle, de jour en jour plus forte...."

"Sera-t-elle plus sage, plus raisonnable, je l'ignore, mais cependant je l'espère, car depuis que nous vivons seuls et plus près l'un de l'autre, une plus grande sympathie, une plus grande amitié semble la rattacher à moi, et peut-être pourrions-nous compter là-dessus pour qu'elle se montre enfin plus obéissante et plus docile.

"Mais comme l'étrange situation dans laquelle nous nous trouvons a déjà beaucoup trop duré et ne saurait se prolonger davantage, je vous répète donc que je suis fermement résolu à en sortir à tout prix, à en sortir cette fois coûte que coûte...."

"C'est pourquoi je vous prie de venir me rejoindre dans le plus bref délai à la bastide des Oliviers, afin que nous ayons avec ma fille une explication décisive.

"D'ailleurs en admettant même qu'elle essaie encore de se débattre un peu, je crois que si vous savez jouer votre rôle de fiancé comme vous pouvez compter sur moi pour jouer mon rôle de père, nous en arriverons beaucoup plus facilement à bout qu'il y a quelques mois.

"Dans tous les cas, je vous le redis encore, c'est plus que jamais, ma volonté que ce mariage se fasse et se fasse le plus promptement possible.

"Aussi suis-je convaincu que vous ne quitterez pas la bastide des Oliviers avant que l'époque n'en soit définitivement fixée.

"Arrivez vite, et croyez-moi toujours.

"Votre bien dévoué,

"BARON DE CHANCEL."

"P.-S. — Tout le monde, à Toulon, vous indiquera la bastide des Oliviers."

—Ah ! le précieux papier !... un papier qui vaut une fortune ! se dit de Guérande en frappant sur la lettre avant de la serrer dans sa poche.

"Car si le baron me dérange et me fait venir exprès auprès de lui, c'est que cette fois c'est la bonne !... c'est que cette fois ça y est !... c'est que cette fois nous allons mater Mlle Adrienne !... c'est que cette fois je puis déjà considérer comme m'appartenant cette dot merveilleuse et fantastique qui maintenant ne m'échappera plus !"

Le misérable venait de se croiser les bras et sur ses lèvres courait un nouveau sourire triomphant.

—Quarante millions !... Quarante millions ! murmura-t-il lentement, tout saisi. Quand je prononce ces mots-là, je crois faire un rêve des *Mille et une Nuits*..., les oreilles me tintent et il me passe des éblouissements....

"Quarante millions ! ajouta-t-il en hochant la tête, tandis qu'il devenait de plus en plus fiévreux.

"Je me souviens, alors que notre mariage, annoncé et publié, occupait tout Paris, de l'effet que produisait, dans les salons où l'on nous regardait comme deux bêtes curieuses, le chiffre ronflant, le chiffre énorme de cette dot colossale !"

"Je me rappelle aussi que je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant quels regards pleins d'envie, quels regards féroces et furibonds me lançaient tous les vieux et jeunes décaqués que je couvoyais... tous les beaux fils de famille sans le sou en quête comme moi d'une riche héritière !"

"Et les mères, donc, les mères qui avaient de grandes filles sans dot à caser, comme sous les gracieux sourires dont elles accablaient Adrienne on sentait les dents qui auraient bien voulu mordre !"

"Et les journaux !... quelles louanges !... quelles fanfares !... Avec quel enthousiasme, avec quel délire ils me découvraient des qualités et des mérites que je ne me suis jamais connus !"

"Quarante millions !... quarante millions ! répéta-t-il en pâlisant de plus en plus.

"Dire que moi, de Guérande... moi qui avais mangé jusqu'à mon dernier écu... moi qui, lorsque j'ai connu ce crampon d'Yvonne, ne pouvais plus mettre les pieds dans la rue faute d'une paire de bottes, moi qui ai été obligé de vivre des années dans ce vieil hôtel de la rue Montmartre faute d'avoir un lit... dire que je vais être bientôt à la tête de quarante millions !"

Et il partit d'un si bruyant éclat de rire que le cocher qui le conduisait se retourna brusquement.

Mais de Guérande ne s'en aperçut même pas.

Maintenant, tout pensif, il s'absorbait dans les plus beaux rêves qu'il eût jamais faits.

Il arrangeait sa vie, il cherchait déjà l'emploi de cette immense, de cette inépuisable fortune.

D'abord, le jeu où il avait laissé la plus grande partie de son ancien patrimoine, le jeu lui devait une revanche, et il la prendrait.

Ensuite, il y a trop longtemps que sa place restait vide dans le monde où l'on s'amuse, et cette place il la reprendrait aussi... et il la reprendrait de belle façon qu'il ferait pâlir de jalousie, pâlir de colère, pâlir de rage, tous les bons camarades qui autrefois l'avaient raillé de sa misère.

Oh ! il ne s'embêterait pas !

Comme il allait se rattraper, et se rattraper largement, de ses longues années de vache enragée, de toutes ses blessures d'amour-propre, de toutes les humiliations qu'il avait dû supporter quand il vivait comme un pauvre diable aux crochets d'Yvonne !

Mais, brusquement, le gremlin venait de froncer les sourcils, car ce qui gâtait un peu sa joie, c'étaient toutes les tranches qu'il avait éprouvées, après son retour du château de Morgoff, après sa dernière entrevue avec le marquis de Prades, et dont il lui était impossible de perdre entièrement le souvenir, impossible de ne pas garder encore la profonde amertume.

Ah ! oui, ce moment-là avait été encore un fichu moment dans son existence !

Le baron de Chancel disparu de Paris sans qu'il pût savoir où le retrouver... Adrienne s'entêtant de plus en plus à le repousser avec les plus insolents refus, il sentait de plus en plus le terrain lui manquer sous les pieds, et pour échapper à la misère, qui le guettait encore une fois, il n'avait plus qu'un espoir, l'espoir d'être grassement récompensé de la mauvaise action ou plutôt du crime qu'il venait de commettre en séquestrant la petite Suzanne au château de Morgoff....

Et à peine était-il de retour à Fontenay-sous-Bois... à peine avait-il revu son complice, le marquis de Prades, que, d'un mot, celui-ci le tuait, que, d'un mot, celui-ci le foudroyait !

L'imbécile, il avait maintenant des remords !

L'imbécile, il avait maintenant des sentiments généraux !

L'imbécile, il renonçait maintenant à la fortune de Clotilde.... à cette grosse fortune dont il lui était si facile de s'emparer !

Et ni ses railleries, ni ses menaces n'avaient pu fléchir le marquis lequel, à présent, jouait à l'honnête homme !



Ah ! comme il l'avait quitté furieux et plein de rancune !... Comme il s'était bien promis, si l'occasion s'en présentait un jour, de se venger du mauvais tour qu'il venait de lui jouer !

Et le front du comte de plus en plus s'assombrissait quand il se rappelait dans quelle mortelle incertitude, dans quelle ardente fièvre, dans quelle terrible angoisse de chaque instant il avait vécu pendant les quelques semaines qui avaient suivi...

Chaque matin, au risque d'être ridicule, il courait à l'hôtel du baron de Chancel.

— M. le baron est-il de retour ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous de ses nouvelles ?

— Non, monsieur.

— Des nouvelles de Mlle Adrienne ?

— Pas davantage.

Et alors, pendant toute une journée il battait le pavé, allant, en effet, aux renseignements, tâchant, dans l'espoir d'apprendre quelque chose, de rencontrer des gens qui connaissaient le baron, passant des heures à lire tous les journaux qui ont l'habitude de signaler les déplacements des personnages en vue.

Et rien !

Personne ne savait rien !

Les journaux ne disaient rien !

De plus en plus l'étrange mystère qui entourait le brusque départ de M. de Chancel et de sa fille devenait impossible à pénétrer...

Aussi la grande confiance qu'il avait eue jusqu'alors dans la parole du baron diminuait-elle de plus en plus chaque jour ; aussi chaque jour sentait-il de plus en plus sa rage grandir quand il se disait qu'il lui fallait faire son deuil de ce magnifique mariage ; aussi chaque jour éprouvait-il une angoisse plus atroce en songeant au sombre avenir qui l'attendait, quand, un matin, comme l'œil très noir et l'air très menaçant sa pensée venait de se reporter sur son fils, sur ce petit Maurice qui avait ruiné tous ses espoirs et dont il cherchait déjà le moyen de se venger, son valet de chambre entra, apportant une lettre...

Et, cette lettre, de Guérande n'en avait pas plutôt lu la suscription qu'il bondissait de joie.

— De lui !... Du baron !... Sauvé peut-être ! s'était-il écrié.

Et, en effet, après avoir dévoré cette lettre, qui était celle qu'il venait de relire tout à l'heure, il avait pu se croire sauvé, assuré du triomphe, comme en ce moment où, son visage redevenant radieux et épanoui, il croyait encore l'être avec une conviction plus profonde, plus inébranlable que jamais.

Et pendant qu'il réfléchissait ainsi, la voiture qui l'emportait vers la bastide du baron roulait, roulait toujours, au galop rapide de ses deux chevaux.

Après avoir suivi de longs sentiers bordés d'oliviers, elle courait à présent le long de la mer...

La mer était splendide sous un ciel de feu, mais le comte de Guérande n'était pas un rêveur et un poète comme Maxime de Rouvière, et son regard ne s'arrêta pas même une seconde sur le magnifique et grandiose horizon qui se déroulait sous ses yeux.

Mais, debout dans la voiture et les deux mains cramponnées au siège, il cherchait déjà s'il n'apercevrait pas la bastide des Oliviers.

— C'est là-bas, monsieur, lui dit le cocher en indiquant une maison du bout de son fouet.

— Oh ! je connais bien la bastide des Oliviers. C'est une des plus belles et des plus riches des environs de Toulon... Rien que le jardin est une véritable merveille... Regardez, monsieur. On l'aperçoit déjà.

Mais quand la voiture s'arrêta enfin devant la bastide, le jardin était vide.

Rentré depuis un moment dans sa chambre, Adrienne y demeurait toujours toute tremblante, toujours toute frissonnante, dans l'appréhension de l'arrivée prochaine de ce fiancé qu'elle exécrait, qu'elle abhorrait.

Mais pleine de mépris, pleine de dégoût, comme toujours, elle se jurait bien, encore une fois, de tenir tête à l'orage ; elle se jurait bien, encore une fois, de ne pas céder.

Et comme si elle voulait se donner plus de courage et plus de force encore, elle relut une fois de plus la lettre de Maxime... le passage où le jeune homme lui parlait de son amour avec tant d'éloquence et de tendresse.

Mais, soudain, elle tressaillit, toute pâle.

La porte venait de s'ouvrir, et sur le seuil un valet s'était dressé.

— Mademoiselle, dit-il, M. le baron vous prie de vouloir bien le rejoindre... M. le comte de Guérande vient d'arriver...

— Bien ! fit-elle, la voix étranglée.

Puis, plus pâle encore, la tête haute et le regard plein de fierté :

— Allons ! s'écria-t-elle. A nous deux, M. de Guérande !

Et elle sortit.

De plus en plus pâle, elle se dirigea vers le grand salon, où elle savait trouver son père... et l'autre.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas au-devant des deux hom-

mes... à peine eut-elle entrevu l'être infâme qui venait encore la torturer, qu'elle fut obligée de se raidir pour ne pas chanceler, tandis qu'un nuage lui passait devant les yeux.

Et, soudain, elle frémit.

A son tour, de Guérande venait de s'avancer vers elle, puis, lui prenant la main, de la porter longuement à ses lèvres.

— Chère Adrienne ! osa-t-il dire de sa voix hypocrite et fausse. Que je suis donc heureux de vous revoir... heureux de vous revoir surtout complètement rétablie, et plus adorablement, plus divinement belle que jamais !

Un silence glacial, un silence chargé du plus profond mépris fut la seule réponse de la jeune fille.

— Diable ! pensa le misérable, tout saisi, elle n'a pas l'air plus facile qu'autrefois !

Quant au baron de Chancel, une violente colère venait de le faire tressaillir, puis pâlir.

Allait-il éclater déjà ?

Pendant quelques secondes, on aurait pu le croire.

— Ah ! tu veux donc lutter encore... me résister encore ! se dit-il, les dents serrées. Nous verrons !

Mais il réussit pourtant à se dominer, puis, comme s'il ne s'était aperçu de rien :

— Voyons, comte, reprit-il en affectant un air très dégagé, le déjeuner nous attend... Offrez donc votre bras à Mlle de Chancel.

Et Adrienne dut accepter le bras de cet homme dont la vue seule la faisait frissonner !

Mais le vrai supplice, ce fut d'avoir à subir pendant plus d'une heure les compliments et les prévenances de ce misérable... ce fut aussi d'être obligée de l'écouter et de lui répondre.

Et cependant, quelle que fût la torture qu'elle endurât, ce n'était pas sans la plus vive appréhension, sans la plus poignante anxiété que la sœur d'Yvonne voyait s'approcher le moment où on se lèverait de table... le moment où, sous le prétexte de descendre au jardin y prendre le café, on arriverait enfin à la douloureuse, à la terrible explication.

Et la pauvre enfant, toujours bien décidée à ne pas se rendre, ne pouvait s'empêcher de trembler comme une feuille, quand, tout à coup, elle pâlit horriblement.

La porte venait de s'ouvrir et un valet annonçait que le café était servi...

Et déjà de Guérande était debout... déjà il s'approchait d'Adrienne, le bras arrondi, le sourire aux lèvres.

Mais elle était si pâle, ou plutôt si blanche, mais elle marchait à ses côtés si froide, ou plutôt si hostile, que, brusquement, son visage se rembrunit.

— Oh ! ce sera dur !... Mais le père est là... Je compte sur lui, se dit le lâche.

Et son regard, qui venait de rencontrer celui du baron, exprimait si clairement son inquiétude, que celui-ci eut un mince sourire... un sourire qui semblait le rassurer et lui dire :

— Soyez tranquille !... Cette fois, je vous réponds d'elle !... Cette fois, elle ne vous échappera plus !

## XV. — LA REVANCHE D'ADRIENNE

La véranda sous laquelle le baron avait donné l'ordre qu'on servît le café s'élevait dans l'un des endroits les plus délicieux du magnifique jardin de la bastide.

Autour d'elle, ce n'étaient que buissons de roses aux couleurs éclatantes, qu'immenses bosquets des fleurs les plus rares et les plus odorantes, que palmiers géants étendant le large rideau de leur feuillage.

A cette heure, la plus radieuse de la journée, tout était gaieté, lumière, ivresse et bonheur autour d'Adrienne.

Pourquoi donc fallait-il que cette heure si rayonnante pour tous fût pour elle si sombre ?

Pourquoi donc fallait-il, quand tout respirait la joie de vivre, qu'elle eût l'âme si triste et le cœur si lourd ?

(A suivre)

## LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## PAILLE-AU-NEZ

Sous la douce clarté d'un soleil de mai, les jeunes cadets de l'école de Brienne prenaient leurs ébats dans le grand préau du collège. C'était l'heure de la récréation et on s'activait à une émouvante partie de paume, à laquelle un des surveillants, M. Pichegru, un grand gaillard haut en couleurs, solide et agile, ne dédaignait pas de se mêler.

Soudain un cri retentit : "Un nouveau ? un nouveau !" Un petit garçon tout pâle, tout craintif, venait d'apparaître entre les portiques de la cour et s'arrêtait effaré devant toute cette joie. Les jeux cessèrent ; les jeunes étourneaux vinrent devisager le nouveau venu, et les réflexions d'aller leur train.

— Oh ! le bizarre personnage ! — Comme il est pâle ! comme il est maigre ! — Voyez donc ses habit râpés ! il ne doit guère être riche ! un bourgeois sans doute !

Puis un chuchotement courut : "Il paraît que c'est un Corse ! Un Corse, qu'est-ce cela ? Il n'est pas Français ! — Si fait, vous savez bien, la Corse, cette grande île qui s'est donnée à la France."

— Il a l'air d'un sauvage !

Le fait est que le pauvre enfant avec son air grave, son visage olivâtre encadré de longs cheveux noirs tout raides, ses effets de voyage élimés et poussiéreux, faisait un singulier contraste avec tous ces écoliers réjouis, au teint rosé, bien sanglés dans leur joli uniforme bleu à parements rouges, et coquettement coiffés de leur petit tricorne. On l'aurait dit malade, n'étaient de grands yeux de flamme qui donnaient à sa physionomie un air d'ardente énergie.

Oh ! ces yeux ! comme ils regardaient ces impertinents qui ricanaient tout autour ! Personne n'allait à lui. Devant cet accueil glacial, le petit Corse prenait un air dépité et farouche et, pour ne pas perdre contenance, il examinait les sombres murailles du collège entre lesquelles apparaissait tout en haut, bien haut, un grand carré de ciel gris.

Le supérieur vint faire cesser cette situation embarrassante. Il prit l'enfant par la main et s'avancant avec lui vers le cercle des élèves : — Messieurs, dit-il, je vous présente un nouveau camarade, monsieur de Buonaparte.

Les chuchotements reprirent : "De Buonaparte ? Ah ! quel singulier nom ! — Est-ce de bonne noblesse ?"

Puis un des cadets alla vers le petit Corse : — Monsieur de Buonaparte, dit-il, votre nom est bien long. Nous avons coutume ici de nous appeler par notre prénom. Dites-nous, de grâce, le vôtre.

— *Napolléoné*, répondit le nouveau qui prononçait son nom de Napoléon à l'Italienne.

— Comment ?

— *Napolléoné*, vous dis-je.

Une fusée de rire s'envola. "Ah ! le drôle de prénom ! — On n'a pas idée de s'appeler ainsi !" Et un louestic de la bande s'écria : "Alors vous vous appelez *Paille au-Nez* ?"

Le surnom eut un succès. "Bonjour *Paille au-Nez* ! Vive *Paille au-Nez* !"

Du coup le nouveau se fâcha : ses lèvres minces se pincèrent ; sous leurs longs sourcils noirs ses yeux s'allumèrent ; il frappa du pied avec colère, ferma les poings. Il allait fondre sur les mauvais plaisants quand heureusement M. Pichegru intervint.

— Allons, messieurs, dit-il, laissez votre camarade tranquille. Et vous, monsieur de Buonaparte, il faut savoir au collège supporter les taquineries."

Mais l'enfant trépigna.

— Je ne veux pas, s'écria-t-il, qu'on se moque de moi. Je ne le veux pas !

— Allons du calme ! On va vous conduire au vestiaire ; on vous essaiera un bel uniforme neuf, et, dès que vous serez habillé, vous viendrez à l'étude.

Quand le nouveau, cambrant sa petite taille dans le coquet costume de l'École, arriva dans la salle d'étude, on lui indiqua une table près des enfants de huitième. Il s'assit et se jeta avidement sur les livres qu'on y avait placés. Tout à coup il les empoigna tous l'un après l'autre et se mit à en déchirer les premières pages avec rage. On y avait écrit : "Ce livre appartient à *Paille au-Nez* !". Puis, le coude sur la table, le menton dans la main, le regard fixe et perdu au loin, il se mit à réfléchir. A quoi pensait-il, le pauvre enfant ? A des choses bien tristes sans doute. Car une grosse larme tremblota au coin de son œil, hésita un moment, puis se mit à glisser le long de son visage.

Il songeait à ses parents, qu'il avait laissés là-bas dans l'île ; à son père, qui se débattait contre la ruine et la misère ; à sa mère qui se saignait aux quatre membres pour arriver à élever ses nombreux enfants ; à son frère Joseph, son aîné d'un an, qui l'avait accompagné sur le continent et dont il venait de se séparer. Il était maintenant isolé, presque abandonné sur cette terre de France, au milieu de tous ces enfants riches et taquins qui n'avaient même pas pour lui la pitié qu'on doit à la pauvreté et au malheur. De la pitié ? Mais il n'en veut pas ! Il saura se faire respecter malgré son nom ridicule de *Napolléoné*. Il travaillera, travaillera tellement qu'il arrivera coûte que coûte. Car avec son esprit de dix ans élevé à la rude école de l'adversité, il a déjà l'expérience d'un petit homme et il sait que dans la vie il n'a à compter que sur lui-même.

Et se raidissant en un sursaut de fierté, il essuya furtivement la larme qu'il avait laissée échapper, puis prenant sa tête à deux mains, il se plongea dans la lecture de son cours d'histoire, sans plus s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Il n'entendit même pas la cloche qui sonnait le repos. Il fallut que le

surveillant l'obligeât à sortir dans la cour. Il emporta son livre, alla s'asseoir sur un banc et continua sa lecture.

Tout à coup il sentit la pression d'une main sur son épaule : un jeune garçonnet à peu près de son âge, à la physionomie douce et souriante, était près de lui :

— Monsieur de Buonaparte, lui dit-il, ils vous font du chagrin. Voulez-vous me permettre d'être votre ami ? Je m'appelle l'auvelet de Bourrienne.

Napoléon fixa sur son interlocuteur son long regard profond, comme afin de bien pénétrer la sincérité de ces paroles nouvelles pour lui, puis il lui tendit la main en disant :

— On peut donc trouver des amis ici ?

Alors les deux enfants échangèrent leurs confidences. Bourrienne dit qu'il voulait être officier dans la Maison du roi.

— Et moi, répondit Bonaparte, je veux être officier dans la marine ! Et il lui confessa ses rêves : naviguer ! naviguer sur la vaste mer où l'on est libre et où chaque jour est marqué par une lutte contre les éléments.

— Eh, bonjour, *Paille au-Nez* !

C'était une bande de garnements qui s'était approchée derrière lui à pas de loup et venait ainsi interrompre ses confidences et ses rêveries, Napoléon haussa les épaules et ne répondit pas.

Ce dédain rendit les autres furieux.

Les cris continuèrent.

— *Paille au-Nez* ! *Paille au-Nez* ! Oh ! le vilain Corse ! On voit bien que tu es de ce pays du diable ! Tu n'es pas brave !

Du coup, l'enfant bondit, comme sous la détente d'un ressort ; repoussant Bourrienne qui essayait de le retenir, il fonça tête baissée sur ses adversaires, et, les lèvres pincées, sans dire un mot, sans jeter un cri, il se mit à frapper dans le tas à tour de bras, sans s'inquiéter du nombre. Bientôt il resta seul maître de la place, tenant au collet un gros garçon joufflu, que ses camarades, épouvantés par cette violente attaque, avaient abandonné. — "Au secours ! au secours !" criait le malheureux qui n'arrivait pas à se dégager de la petite main nerveuse qui l'étranglait. Il fallut que les surveillants vinsent le délivrer.

Et ce fut là la première bataille de celui qui devait en livrer tant d'autres dans la suite.

A dater de ce moment on ne se risqua plus à taquiner de trop près le terrible *Paille au-Nez*. Celui-ci put donc se livrer en paix à sa passion de travail.

Avec sa vive intelligence et ses goûts studieux, il ne tarda pas à prendre la tête de sa classe. Cinq ans après son admission à l'École de Brienne, où il était entré sachant à peine s'exprimer couramment en français, il passait brillamment ses examens d'élève officier de marine.

Mais, hélas ! pour entrer dans ce corps privilégié, les succès d'examen ne suffisaient pas. Il fallait encore de puissantes protections. Et c'est ce qui lui manquait. Que faire ?

Un jour, un régiment d'artillerie fit étape près de Brienne. Un grand diable de sous-officier vint rendre visite au supérieur du collège : c'était M. Pichegru, l'ancien répétiteur de mathématiques, qui, quelques années auparavant, avait abandonné la carrière de l'enseignement pour celle des armes. Napoléon s'entretint avec son ancien maître. Celui-ci lui vanta le métier de l'artillerie, la distinction du corps de ses officiers : c'était là que les aptitudes scientifiques étaient le mieux appréciées.

— Ah ! dit-il, monsieur de Buonaparte, si j'avais comme vous quelque titre de noblesse, je pourrais aller loin ! Malheureusement, un simple roturier...

Le jeune Corse opta pour l'artillerie.

Par une maussade journée d'octobre, il prit congé de ses maîtres pour se rendre à l'École militaire de Paris.

— Bon courage, lui dit le supérieur, le Père Berton ; vous ferez, j'en suis sûr, un excellent artilleur."

Et le jeune homme, secouant tristement sa tête fière et pâle, répondit :

— Je l'espère. Mais j'aurais fait un si bon marin !"

Tous les professeurs du collège, rangés sur le porron, assistèrent au départ de leur élève ; et en regardant s'éloigner la grosse diligence jaune dans le tourbillon des feuilles mortes que le vent d'automne faisait voltiger, l'un murmura :

— Ce pauvre *Paille au-Nez* ! C'est un brave garçon qui est plein de mérites. Mais je crains bien qu'il ne réussisse pas.

— Et pourquoi ? demanda le Père Berton.

— Parce qu'il a une figure de malchanceux !

— Bah ! répondit le supérieur, est-ce qu'on sait jamais ?

J. D'A.

## ILS NE S'ÉTAIENT PAS COMPRIS

Deux amoureux se promenaient un soir à la campagne et causaient entre eux comme causent généralement les amoureux.

*Le jeune homme*. — Oh ! Marie, combien je vous aime !

*La jeune fille*. — Dito, cher ami.

Le jeune homme ignorait la signification du mot "dito", mais il ne dit rien jusqu'à ce qu'il fut rendu chez lui ; alors il demanda à son père ce que voulait dire ce mot et le père lui répondit :

— Mon garçon, tu vois ces deux choux rouges dans le jardin ?

— Oui, père.

— Eh bien, l'un est le dito de l'autre.

Le lendemain, comme les amoureux se promenaient encore, le jeune homme dit : "Oh, chère Marie, combien je vous aime."

— Dito, mon cher, répliqua la jeune fille.

Alors l'amoureux, très excité :

— Tu sais, Marie, si tu m'appelles encore "choux rouge" je te laisse là et m'en vais !

# CONCOURS DE BÉBÉS

## \$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS : 1ère Prime, \$50 ; 2ème Prime, \$25 ; 3ème Prime, \$15 ; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain ; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés. Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal ont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal ; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote : le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 ; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet ; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription : "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

### GRAPHOLOGIE

#### Réponses aux Correspondants

**AVIS.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abandon des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Zecette.**—Véhémence et inflammable nature. Manque de persévérance. Caractère autoritaire, capricieux. Spontanéité d'affection.

**Mugloire le Manchot.**—Energie, courage, activité et ténacité. Nature calme, méthodique et discrète. Prudence et fermeté.

**Chien enragé.**—Indécision et versatilité. Disposition à l'amitié plutôt qu'à l'amour. Caractère timide et facilement contrôlable.

**Maria-Anne d'Autriche.**—Tempérament placide, peu curieux et peu ambitieux. Sensualité et paresse. Inconstance en amour.

**Trois oiseaux de nuit.**—Sens littéraire. Bonnes dispositions amoureuses. Caractère enjoué et hardi. Aptitudes pour la musique.

**Pelle Poutre.**—Faiblesse de volonté et manque d'initiative. Manque aussi de prudence et de persévérance. Nature sensible et tendre.

**Enf de Paques.**—Esprit de contradiction. Nature vive, portée à la colère et tout à fait incontrôlable. Activité et amour du travail.

**Aqua Pendanta.**—Intelligence mercantile. Audace, activité et esprit d'entreprise. Amour de l'ordre. Caractère assez jovial.

**Gédéon.**—Délicatesse de goût. Amour du théâtre, de la littérature, de la musique et de tous les plaisirs de l'esprit en général.

**Brin de paille.**—Sens littéraire. Caractère assez aimant, peu expansif toutefois. Discrétion et réserve. Bon talent pour la musique.

**A. P. B. R. C.**—Nature impressionnable et poétique. Élévation de sentiments. Nature spontanéité et générosité dans l'affection.

**Sabine de Massidan.**—Esprit d'initiative, caractère calme et réservé. Assez bonnes dispositions à l'amour et constance.

**H. L.**—Imagination ardente et tendances artistiques. Un peu d'originalité, beaucoup d'audace et de courage. Franchise.

**Sincérité.**—Manque de persévérance. Nature impressionnable assez, mais légèrement versatile. Imagination active et un peu exaltée. Bon fond de sensibilité.

**Aquila et Bertha.**—Economie domestique, amour du travail, activité et habileté. Bonnes dispositions amoureuses et sincérité.

**Saturday.**—Ambition, énergie et activité. Bonne entente des affaires et sens pratique. Volonté forte et absolument persévérante.

**Mimis.**—Nature impétueuse et ardente. Volonté de fer, brisera tous les obstacles par sa ténacité et sa puissance.

**Maria-Louise.**—Nature très conciliante. Esprit d'ordre, timidité, faiblesse de caractère. Volonté molle. Imagination un peu romanesque.

**Quiatchouanish.**—Sens littéraire. Ambition, orgueil et esprit d'entreprise. Caractère déterminé et un peu enclin à la colère.

**Petit oiseau noir.**—Caractère irrégulier, changeant, versatile. Imagination active, un peu capricieuse. Égoïsme et sensualité. Inconstance en amour.

**O non ange.**—Tempérament calme, pondéré, discret et peu expansif. Esprit assez observateur et jugement droit.

**Pornic.**—Détermination, ténacité, force de caractère. Esprit aventureux. Audace extrême. Esprit d'entreprise et de progrès.

**Une jeune fille valant \$50,000,00.**—Sens pratique, orgueil et ambition. Peu de dispositions à l'amour. Caractère froid et peu sensible.

**Honey.**—Energie, activité, audace et ambition. Amour de l'ordre et du travail. Intelligence mercantile et esprit d'entreprise.

**Lucie M.**—Froidure, orgueil et dissimulation. Caractère concentré, peu sensible et tout à fait stégmatique.

**Italiq.**—Caractère assez bien disposé généralement, très optimiste, jovial et quelque peu sarcastique. Bonnes dispositions amoureuses.

**Petit Loup.**—Nature assez superficielle et coquette. Amour des plaisirs bruyants, des fêtes, de la toilette, etc. Imagination très active.

**Rosanne.**—Tendances artistiques. Goût délicat quoique simple. Intelligence assez heureuse. Bon talent pour la musique.

**Pellous.**—Nature assez superficielle et peu discrète. Un penchant à la jalousie. Imagination passablement capricieuse.

**Acétylène.**—Esprit judicieux. Bon pouvoir de persuasion. Volonté tenace et très personnelle. Tempérament nerveux et excitable.

**Aurica.**—Nature vive, enjouée, primesautière. Imagination active. Volonté presque nulle. Caractère très sympathique et spontanéité d'affection. Une seule consultation pour un seul coupon, c'est la règle établie.

**Mutton Pic.**—Intelligence mercantile. Esprit subtil, observateur et quelque peu paradoxal. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

**J. J. M. de F. R.**—Activité, énergie, courage et persévérance. Jugement droit. Caractère ferme, sérieux et peu impressionnable. Franchise et probité.

**Bienlôt 21 ans.**—Nature indécise, tendre et très impressionnable. Manque de persévérance dans les circonstances ordinaires de la vie, cependant bonne constance dans l'affection. L'appréciation graphologique de votre caractère est la seule chose que je puisse vous donner dans ces colonnes.

**Jos Nolin.**—Sens pratique. Pensée très active. Imagination ardente. Goût pour les voyages et les aventures extraordinaires.

**Perte des Provençales.**—Tempérament vif, excitable et enclin à la colère. Volonté très persévérante. Énergie, courage et force morale. C'est la première lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous et je ne me rappelle pas non plus en avoir jamais reçu d'Aginaldo.

**Brunette aux yeux noirs M.**—Caractère sérieux, calme et réfléchi. Grand fond de sensibilité. Franchise et désintéressement.

**A. M'aine A. L.**—Originalité, ambition, audace et activité. Esprit d'entreprise. Volonté très puissante mais peu persévérante.

**Je n'aime personne.**—Nature fine, délicate, intuitive. Jugement droit. Un peu de défiance et beaucoup de discrétion. Aptitudes musicales.

**Alma Mater.**—Sens littéraire. Imagination très ardente, quelque peu romanesque. Bonne sensibilité. Nature un peu irrésolue.

**Il est beau.**—Vous êtes extrêmement imprudente, ma chère enfant, coquettement changeante dans vos affections. Votre imagination très romanesque et exaltée.

**La belle chatte bleue.**—Nature fine, intuitive, primesautière. Indépendance de caractère. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

**Prima Vera.**—Tempérament très impressionnable. Beaucoup d'imagination. Esprit vif, subtil. Caractère entreprenant et actif.

**Louisa.**—Enthousiasme, exaltation et audace. Esprit de contradiction, un peu excentrique et paradoxal. Dispositions à l'amour.

**Tige déformée.**—Energie, courage, activité et force de volonté. Caractère peu communicatif quoique tendre. Bon pouvoir de persuasion.

**Rose de France.**—Votre écriture montre un tempérament calme, pacifique, conciliant, peu curieux et peu ambitieux. Bonne sensibilité.

**Pauline.**—Sens littéraire, imagination active, caractère assez entreprenant quoique un peu irrégulier. Bonté, douceur, sensibilité et bienveillance.

**Pas de blague.**—Vous êtes d'un caractère un peu changeant et souvent pessimiste. Défiance, susceptibilité et jalousie.

**Romanesque.**—Je ne puis répondre à la question que vous m'adressez. Votre nature est vive, enthousiaste, ardente et très passionnée.

**Mon cher Albert.**—Volonté tenace et puissante. Caractère très tendre mais timide et peu expansif. Imagination quelque peu romanesque.

**White soon.**—Nature très ardente et impétueuse, travaillée de rêves d'ambition. Volonté extrêmement tenace et audacieuse. Bon courage physique et persévérance.

**Bébé de 23 ans.**—Vous rimez à merveille. Mes compliments. Votre caractère le voici : Originalité, esprit de liberté et d'indépendance ; ambition, audace et activité de pensée.

**Nap.**—J'ai reçu votre lettre, je suis content que vous soyez content, et je vous souhaite de l'être toujours. J'avoue que j'aurais dû dire "très grandes," et même "incommensurables" au lieu de "passables".

**Ti-George.**—Amour de l'ordre et du travail. Bon jugement, réflexion, prudence et sobriété. Bon talent musical.

**Fils d'Adam.**—Entente des affaires. Nature joviale, insouciant, primesautière, assez réfléchi dans les grandes occasions, cependant.

**Amilda Z. no 2.**—Economie domestique, activité, amour de l'ordre et habileté aux travaux manuels. Bonnes dispositions amoureuses et constance.

**Brunette.**—Tendances artistiques. Nature délicate, tendre, impressionnable et poétique. Très grande sensibilité. Nature sympathique.

**Musicien.**—Vous me simplifiez beaucoup ma tâche en me donnant ainsi un aperçu de vos goûts. Votre nature est franche, loyale, généreuse et sympathique en dépit de tout. Corrigez-vous vite des deux vices et persévérez dans les deux vertus dont vous reconnaissez être doué.

**Rosalinda.**—Caractère très aimable, bienveillant, cordial, un peu obstiné, ou plutôt très ferme. Persévérance, énergie et activité.

**L'ami d'Irène.**—Je vous félicite d'être l'ami de cette Irène que je connais particulièrement, vous ne vous en doutez pas, n'est-ce pas vrai ? Votre nature est vive, ardente, enthousiaste. Caractère très entreprenant et grande constance dans l'affection.

**A. to J. M.**—Nature droite, franche, généreuse. Spontanéité d'affection. Sentiments poétiques. Sens littéraire et tendances artistiques.

**Andante con Amor.**—Nature très impressionnable, délicate, fière et un peu romanesque. Imagination promptement à l'enthousiasme.

**Georgette.**—Caractère un peu exalté et sentimental. Bonnes dispositions à l'amour. Volonté facilement contrôlable. Constance dans l'affection.

**La fille de sa mère.**—Imagination romanesque. Caractère changeant et capricieux. Esprit vif et primesautier. Spontanéité des sentiments.

**Jacques Cassepele.**—Intelligence mercantile, activité et esprit d'entreprise. Caractère peu sensible et peu communicatif. Amour de l'argent.

**Seule.**—Caractère extrêmement irrégulier, quelquefois morose et agressif. Bonne sensibilité, pourtant. Volonté faible et persévérante.

**Illusion.**—Exaltation, enthousiasme et impressionnabilité. Bonnes dispositions à l'amour mais inconstance extrême. Délicatesse de goût et de sentiments.

**No One to Love.**—Fermeté, prudence et discrétion. Caractère plutôt froid et concentré. Volonté tenace et bon pouvoir de persuasion.

**Didier le tramp.**—Originalité, ambition, audace et activité. Bonnes dispositions amoureuses. Esprit aventureux. Bon courage physique.

**J'aime mon Jos.**—Nature très sentimentale. Un peu d'égoïsme et beaucoup d'amour propre. Quelques talents pour la musique.

**La eantinière.**—Amour de l'étude, curiosité, activité et esprit d'entreprise. Nature véhémente, impulsive, prompt à la colère et pourtant très sensible.

**Antifer.**—Générosité, franchise et loyauté. Nature tout-à-fait sympathique. Imagination ardente et un peu exaltée.

**L. R. Nanelle.**—Votre nature est changeante et indécise. Beaucoup d'imagination, une tendance à la mélancolie et de bonnes aptitudes pour la musique.

**A toi tout, toujours.**—Sens littéraire, délicatesse de goût et de sentiments. Nature fine, intuitive et tout-à-fait sympathique.

**Blanco 5.**—Talent musical et tendances artistiques. Esprit subtil et quelque peu malicieux. Caractère autoritaire et volonté très tenace. Persévérance.

**Ça arrache les larmes!!! Ruth.**—Sens artistique très développé. Grande délicatesse d'intuition. Amour des jouissances intellectuelles. Très grande constance dans l'affection.

**Sabine R.**—Votre nature est sérieuse, réfléchie et pondérée. Esprit très observateur, jugement droit et grande rectitude d'appréciation.

**Mon Vieux.**—Entente des affaires, caractère entreprenant, ambition et audace. Bonnes dispositions à l'amour. Sensibilité peu apparente.

**Beatrice.**—Nature très impressionnable, tendre et parfois mélancolique. Manque absolu de persévérance en toute chose. A Germaine, la même réponse, puisque c'est absolument la même écriture.

**Gaston D.**—L'écriture du petit Gaston me révèle qu'il est bien studieux, bien docile et bien affectueux. Elle ne dit pas qu'il est bien sage, mais j'espère qu'il l'est cependant.

(Suite à la page 30)

C'EST UN RISQUE

C'est risquer sa vie sans profit que de négliger un rhume dont le traitement avec le Baume Rhumal n'exige aucun régime spécial tout en étant très agréable. 52

## LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$4.00 par an  
Hors Montreal, \$3.00 "

A Montreal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

## LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

## LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format


Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal



LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$4.00 par an  
Hors Montreal, \$3.00 "

A Montreal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

Petite Folle — (Suite)

Musical score for piano accompaniment, consisting of six systems of staves. The notation includes various dynamics such as *p*, *marcato*, *cresc.*, and *dim*. The piece features intricate rhythmic patterns and melodic lines across the treble and bass clefs.

*p* *rit.*  
 -ser S'en al-lait se po-ser Sur les li-vres d'une au-tre!

Musical notation for the first system of the vocal line, including a piano (*p*) and ritardando (*rit.*) marking. The melody is written on a single staff.

*1<sup>o</sup> tempo*  
 Mais, je suis con-so-lé; Ce bai-ser en-vo-lé Vous re-vez de le

Musical notation for the second system of the vocal line, marked *1<sup>o</sup> tempo*. The melody continues with various note values and rests.

pre-né, Et mon cœur a com-pris Que vous me l'a-vez

Musical notation for the third system of the vocal line, featuring a forte (*f*) dynamic marking. The melody is supported by a piano accompaniment.

*rit.*  
 pris Pour pouvoir me le ren-dre! —  
 p  
 suivez

Musical notation for the fourth system of the vocal line, marked *rit.* and *p*. The piece concludes with a piano accompaniment.

A Monsieur Ernie Engel.

# MADRIGAL MODERNE

Poesie de  
CHARLES QUINEL

Musique de  
ESTÉBAN MARTI

CHANT

All<sup>to</sup> animato

PIANO

All<sup>to</sup> animato

Hier, en songeant a

vous, - Lorsque des moistrés doux Chantaient en phrases mié vres,

Es - pé - rant se cri - ser, Un tout petit bai - ser Best eau - ve de mès

*mf*

*pp un peu retenu*

A tempo

le - si - vres... Ji - gno - re quel che - mié Prit le jme - cham - ra.

*dim.*

*mf cresc.*

*allarg.*

- min, Quel - le ri - an - te, rou - a - te? Et je suis, de - so - ras

rit.

ié De le croire en - vo - le, Vous - même, aus - si, sans dou

*p*

suivez

A tempo sans retentir

*mf*

- te? Sup - po - sez seu - le - ment Quel se - rait mon tour.

*dim.*

A tempo

*cresc. accel.*

: mené (Peut - être un peu le vô - a - tre?) Si ce fré - le ba.



LE LION ET L'ALLEMAND



I  
Von Tarteifle Teguetsechtel était en promenade dans le désert africain quand il vit accourir vers lui un lion furieux...

II  
...Que faire? Heureusement il y avait tout près un tronc de palmier après lequel Von Tarteifle Teguetsechtel se cramponna vigoureusement...

aux Etats-Unis où elle perd de plus en plus de son cachet et de sa dignité.

Une mère de famille qui veille sur la conduite de sa jeune fille, qu'elle veut bien élever, lui dira de ne pas promener au loin, seule, le soir, avec des messieurs; cependant, assise sur sa bicyclette, tout lui semble permis, elle ira faire de longues courses, prétextant quelque excursion, *ça va si vite*, surtout en amour! et en amour léger!

S'il ne s'agissait que de la route, passe, mais cela est trop long il faut faire des poses çà et là, prendre des forces et des rafraîchissements, s'asseoir sur une pierre ou un gazon qui invite, auprès d'un bosquet duquel émane des parfums qui reposent et enivrent; en un mot tout est enchanteur lorsque les petits oiseaux, en recouvrant leurs nids, vous disent tout bas, pour ne pas vous interrompre: "vive la liberté".

Vous passez sur la rue, qu'un monsieur, que vous n'avez jamais rencontré ou connu vienne

vous adresser la parole, vous en serez justement froissée, n'est-ce pas? Sur votre bicyclette, un pédaleur vous suit, s'approche, vient à vos côtés, vous anime dans la course, vous dit un mot, deux, vous parle, converse, etc, cela est arrivé et arrivera encore. Je vous le dis, tout est permis sur les roues!

Dans un salon, votre grande préoccupation est de voir si votre robe tombe bien, avec soin, vous lui faites toucher la cheville du pied, tandis que sur votre bicyclette, au gros temps, le drapeau vole au vent, qu'importe, vous ne vous en souciez guère, tant que votre jupe ne s'embarrasse pas dans les roues, vous avez votre affaire.

Que de faits et de circonstances je pourrais citer, si j'étais le moindre indiscipliné, pour condamner la bicyclette chez la femme et appuyer mes avancés. Non, il s'agit seulement de pédaler soi-même quelque temps, pour voir que la femme n'est plus la même, sur sa machine, et qu'elle perd de son élégance, de sa grâce, qu'elle oublie souvent son état, pour laisser faiblir ses principes et donner libre cours à cet exercice masculin.

La mouche perd ses ailes, trop près du feu!...

Mars 99.

JOE.

ENFANTS TERRIBLES

La maman de Freddy avait une visiteuse qui, déjà plusieurs fois, et sans jamais bouger de son siège, avait dit: "Maintenant je vais m'en aller."

Sur un nouvelle répétition de la phrase, Freddy dit solennellement:—"Maman, ne la crois pas tant qu'elle ne sera pas partie."

ÇA SE PAYAIT EN PLUS

*Le nouveau locataire.*—Le soleil n'entre jamais dans cette chambre.

*L'ingénieuse propriétaire.*—Cela sera cinquante sous de plus par semaine que vous me devrez, car vous pouvez en tout temps vous asseoir à la fenêtre sans courir le risque d'avoir des taches de rousseur.

CURIEUX CAS D'HYPNOTISME

*Le petit garçon.*—Je voudrais bien, maman, que tu trouves celui qui m'a hypnotisé et que tu le punisses sévèrement.

*La maman.*—Que dis tu, mon chéri?

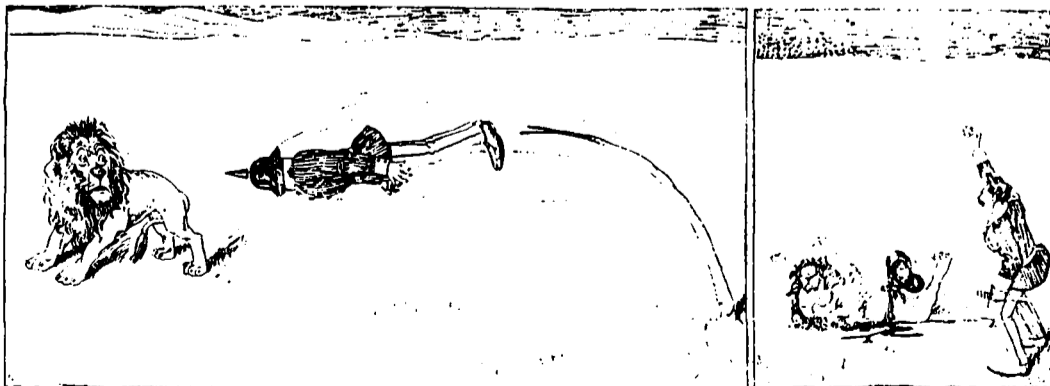
*Le petit garçon.*—Pendant que tu étais sortie, j'ai été poussé vers le buffet et forcé de manger une grande quantité de ces confitures auxquelles tu m'avais défendu de toucher.

DEUX RAISONS

*Premier avocat.*—Je croyais que vous étiez retenu pour défendre Lallasse, l'assassin de sa femme.

*Second avocat.*—J'ai été demandé, mais ma conscience s'y est refusé. C'était un crime si brutal. Et, de plus, il n'avait pas d'argent.

LE LION ET L'ALLEMAND — (Suite et fin)



III  
...Aussi, quand le lion ne fut plus qu'à quelques pas, Von Tarteifle Teguetsechtel, partant comme une catapulte, abandonna l'arbre et vint, de son casque à pointe, transpercer l'abdomen de messire Lion.

IV  
Ca, c'est Von Tarteifle Teguetsechtel qui pousse trois bochs vigoureux pour célébrer sa victoire.

SONNETS GASTRONOMIQUES

LA CHOUCROUTE

Et pourquoi pas? bien micérés  
Avec des grains de poivre rouls,  
Pour mainte poitrine altérée  
Elle est un solide éperon.

Au terme d'une longue route,  
Heureux qui trouve la choucroute  
Aux douces pâleurs d'albino,

Durant tout un mois préparée  
Par le genièvre fanfaron,  
Mince et discrètement dorée,  
Telle elle plaît au biberon.

Fumante, et parfumant l'auberge,  
Et se serrant, comme une vierge,  
Contre son compère le moos!

CHARLES MONSELET.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

LA FEMME ET LA BICYCLETTE

Voici le printemps; peu à peu l'hiver retire ses derniers glaçons et détruit ses fragiles neiges; le pavé se dépouille de son manteau et les pédaleurs s'élancent de nouveau.

Le bicycle est une merveilleuse invention qui est connue aujourd'hui de tout le monde civilisé; aussi, tous voudraient en avoir un, c'est général; ce genre de sport germe dans toutes les têtes, sans distinction de nationalité, d'âge ou de sexe.

Un chroniqueur moderne a écrit sur ce sujet: "La vélocipédie tourne les sentiments aussi bien que les cervelles". Je n'ai pas de difficulté à croire que pour certains, la cervelle tourne aussi bien que les roues de leur machines.

La bicyclette entre dans la catégorie de tout ce qui est à l'usage de l'homme, "s'en servir et ne pas en abuser"; elle a été faite pour l'homme, dans le vrai sens du mot, et non pour la femme, c'est mon opinion, fondée sur des principes d'hygiène et de convenances.

L'homme a besoin d'exercice actif, spontané, mouvement qu'il se donne lui-même par sa propre puissance musculaire, en vue d'augmenter cette dernière; ce n'est pas inutilement qu'on l'appelle "sexe fort".

Si l'exercice est systématique, il contribuera non seulement à faire se développer son corps, mais encore à le rendre sain, robuste et vigoureux; au contraire s'il est trop violent, il détournera complètement ses bienfaits et sera la ruine de ses forces vitales.

Dans la nature tout doit être proportionné: s'il faut une pluie abondante pour abreuver le chêne, la rosée animera la délicate violette qui se tend sur sa tige pour avoir la nourriture qui lui est propre.

La bicyclette est contraire au physique de la femme laquelle, grosse ou grande, ne possède pas, comme femme, cette force musculaire de l'homme; si par l'entraînement elle devient virile, elle se fait homme et sort de son sexe, ni plus ni moins.

Si délicate, faible et pâle, elle cherche des forces par l'usage de la bicyclette, elle perd son temps et son reste; la seule partie du corps qui pourrait bénéficier en quelque sorte, ce sont les jambes, mais la poitrine en souffre, et plus qu'on ne le pense en réalité.

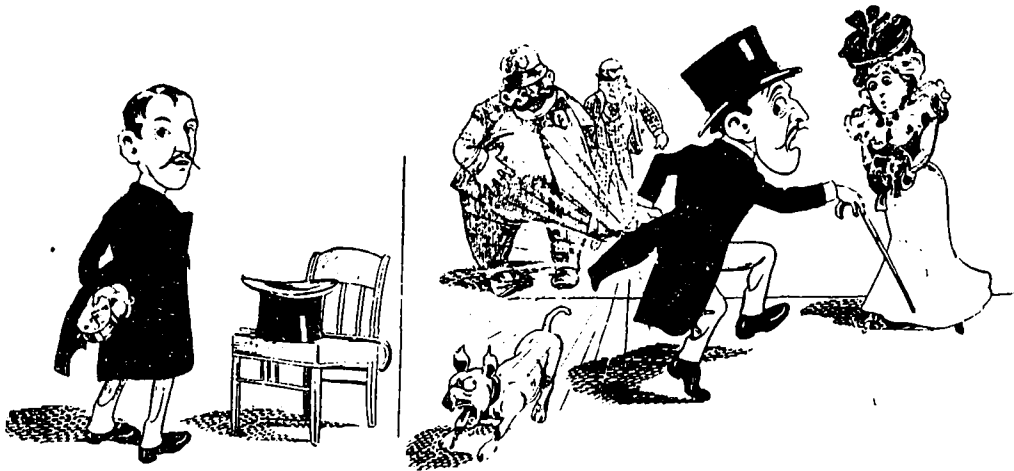
Il est évident que pour cet exercice toute force se trouve concentrée dans la partie inférieure du corps, et si l'autre n'en a pas à céder elle en perdra malgré elle; aussi la volonté étant d'ordinaire plus forte que le jugement chez la femme, elle fera des efforts sur cette machine entraînante, et cela malgré elle. L'homme y résiste difficilement, comment la femme pourrait-elle ne pas succomber?

Ce genre d'exercice est trop violent et irrégulier pour la fillette, trop pour la jeune fille, et beaucoup trop pour la femme mariée, vu les conditions particulières qu'il m'est inutile de détailler.

Elle est contraire à la décence, car la femme s'habille en homme ni plus ni moins, surtout



## UN RÉVEIL QUI NE SONNAIT JAMAIS



I  
—Un réveil qui ne sonne jamais ! Je vais  
le porter chez Grothé pour le faire réparer.

II  
Cinq minutes après. —Il aurait bien voulu l'avoir laissé  
à la maison.

## CAUSERIE PARISIENNE

Mes rares cheveux s'étaient dressés sur ma tête...

Il y avait de quoi !... Pauvres petits !... J'en frémis encore !...

Un de nos plus sérieux confrères vient de consacrer un article aux ours... Quelques rares spécimens de ces plantigrades existaient encore dans les Alpes françaises, non loin du lac d'Annecy. C'est là qu'on en tua un en 1893 ; il pesait 160 kilos.

Jusqu'ici rien qui soit de nature à faire dresser ces quelques cheveux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre dévoué chroniqueur.

Mais notre confrère ne s'avise-t-il pas de dire que, cette année, au même endroit, "on a vu errer un ours avec d-ux petits enfants."

A cette lecture terrifiante, si mes cheveux se dressèrent, ainsi que je viens de le dire, par contre les bras m'en tombèrent et le journal avec...

Quel drame !... quel sombre drame !... Deux pauvres petits enfants, deux faibles et innocentes créatures enlevées de leur berceau — 6 mères, veillez ! — par une bête féroce qui les emporte, afin de les dévorer, dans sa tanière...

J'en avais vraiment les larmes aux yeux... En reprenant un peu mes sens, je m'avisai que cet ours savoyard mettait les bouchées doubles... et le doute pénétra dans mon âme.

J'ai lu force histoires de bêtes emportant un enfant dans leur gueule sanglante, mais deux enfants, jamais.

Je rélas... on avait vu l'ours errer avec deux enfants... Ça ne voulait pas dire que les enfants étaient emportés par l'ours. Non ! ils erraient avec la bête !... Etranges errements !... Mon idée fut d'adresser un blâme aux parents qui présaient un ours pour bonne d'enfants, et envoyaient le plantigrade conduire les *gosses* à la promenade.

Toute réflexion faite, ce ne pouvait être ça !...

Alors, c'était l'ours qui, par machinations et artifices coupables, avait décidé les enfants à venir se promener avec lui... pour mieux les manger.

Mais ça ressemble trop au Petit Chaperon rouge... et les ours d'ailleurs ne sont point bêtes artificieuses.

Cependant, toutes ces pensées avaient, à la longue, calmé mon émotion, et une étude plus approfondie de l'article en question me fit comprendre qu'il s'agissait de deux petits enfants d'ours.

J'aime mieux ça !... Si jamais ils viennent au Jardin des Plantes, j'irai leur porter des petits pains de seigle !

\* \* \*

Réunion du congrès anti-alcoolique... On va dresser le lamentable tableau des victimes de l'alcool... indiquer des remèdes purement moraux pour la plupart, et par conséquent inefficaces.

Il est difficile de combattre les passions humaines, et l'ivresse en est une...

Pour annihiler l'effet, il faudrait supprimer la cause, en vertu de l'adage bien connu : *sublatâ causâ*...

On se livre à la boisson pour oublier ses chagrins, pour chercher une excitation factice dont on a besoin quelquefois, afin de pouvoir travailler... Il y a d'autres excitants, j'en ne conteste pas, mais sont-ils moins nuisibles que l'alcool ? On peut en douter.

Tout le monde ne peut pas chercher l'oubli des douleurs et des peines dans les régions seraines de la philosophie, des belles-lettres, de l'étude.

Et puis il y a des cerveaux pour lesquels la métaphysique est aussi nuisible que l'eau-de-vie... Elle les conduit tout aussi bien à Charenton !

Du reste, la science a varié en ce qui concerne l'effet des boissons alcooliques.

Elle affirmait naguère que c'étaient les essences ajoutées à l'alcool qui faisaient tout le mal... Aujourd'hui, elle donne tous les torts à l'alcool seul... Demain la doctrine changera peut-être !

Si la légende de Saint-Ursanne était vraie, il y aurait un remède doublement précieux, car il annihilerait les funestes effets de l'alcoolisme tout en faisant plaisir aux buveurs.

Près d'Outremont, en Suisse, il existe une fontaine appelée la source

de Saint-Ursanne dont l'eau a la réputation de guérir les ivrognes.

Prise avec l'absinthe, notamment, elle produit des résultats merveilleux... on n'est jamais ivre !

Entre nous je me méfie un peu de cette prétendue légende. Ce n'est, peut-être, qu'une réclame déguisée pour quelque nouvel apéritif...

\* \* \*

Le jury de la Seine vient d'acquitter un homme convaincu de bigamie, ce dont je le loue véhétement.

C'est, bien entendu, le jury que je loue... et, ma foi, pourquoi pas le bigame, pendant que j'y suis ?...

Je n'ai jamais compris que la bigamie pût être regardée comme un cas pendable, ou presque.

En effet, le moraliste de même, que le législateur, s'accordent à dire que le mariage est un acte très méritoire...

Et l'on condamnerait un homme pour avoir commis deux fois (ou plus) une action qui, commise une seule fois, est digne d'éloges !...

C'est là un manque de logique, ou je ne m'y connais pas ! Ce qui a contribué à faire acquitter notre excellent bigame, c'est qu'il avait épousé sa seconde femme à Liverpool en la prévenant loyalement qu'il était déjà marié à Paris.

Ajoutons que cette information ne lui avait aucunement nu dans l'esprit de la jeune Anglaise qui lui donnait sa main en secondes justes noces.

"Le cœur a ses raisons que la Raison ne comprend pas !"

Aussi devrait-on toujours acquitter les bigames.

JULIEN MAUVRAU.

## C'ÉTAIT ASSEZ

Mme Laigrelet — Songez-vous bien, mon cher ami, que vous n'avez jamais rien fait pour soulager les malheurs d'autrui ?

M. Laigrelet. — Ne vous ai-je donc pas épousée ?

## TROMPERIE SUR LA QUALITÉ

La petite Lucie. — Maman, est-ce qu'on peut mettre en prison les personnes qui trompent un petit bébé ?

La maman. — Pourquoi me fais-tu cette question, Lucie ?

La petite Lucie. — J'ai vu la voisine mettre de l'eau dans la bouteille de lait de son bébé. C'est mal ça, n'est-ce pas, maman ?

## AMES SYMPATHIQUES



Elle (doucement). — C'est ici que repose mon premier mari. Si les Zouaves ne l'avaient pas tué pendant cette affreuse guerre, vous ne seriez pas mon époux, aujourd'hui.

Lui (avec force). — Ah ! guerre malheureuse !

## THEATRE ELDORADO



LES PRINCIPAUX ARTISTES.

## Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

La troisième semaine d'opéra français au Théâtre de Sa Majesté a vu se dérouler tout un répertoire exceptionnel. Lundi c'était, à la demande générale du public, la reprise de "La Reine de Saba", avec la même distribution qu'à la première. Mesdames Fierens et Pouget, MM. Gauthier et Bouxman, dans les premiers rôles, ont été parfaits. C'est tout ce qu'on peut dire de pareille interprétation où rien ne laisse prise à la critique.

Mardi, "La Favorite", de Donizetti, est venu charmer les "harmonistes" qui, par ce temps de musique wagnérienne comptent pourtant encore. L'interprétation comprenait : Mme Marochetti, contralto, dans le rôle de Léonor, MM. Gibert (Fernand), Gaidan (le Roi), Bouxman (Le supérieur).

Quelques personnes s'attendaient à entendre Mme Fierens dans ce superbe rôle de Léonor, mais elles n'avaient sans doute pas réfléchi que, malgré la création qui en fut faite par un soprano, Mme Galli-Marié, ce sont toujours des contralto qui le chantent. Mme Marochetti, sans avoir beaucoup d'ampleur de voix a, néanmoins, bravement fait sa part, surtout dans la superbe cavatine du 4e acte.

Mercredi, pour la représentation de "Carmen", les étudiants en médecine de l'Université Laval s'étaient rendu en corps, bannière flottante, à la salle de la rue Guy. Cela veut dire que cadeaux et bouquets sont descendus du cintre rencontrer les excellents interprètes de l'opéra-comique de Bizet dans lequel Mesdames Savine et Pouget, MM. Gauthier et Godefroy remplissaient les principaux rôles.

Les voix, pourtant bien timbrées de Mesdames Savine, Pouget et Godefroy étaient légèrement effacées par le timbre puissant de don José (Gauthier), mais les personnages ont été fort bien rendus.

Jeudi, reprise de "Mignon", qu'il suffit de donner à Montréal pour avoir tout un public amoureux de la suave musique d'Ambroise Thomas.

Le rôle de Mignon a été rempli par Mme Savine, celui de Philine, par Mme Berges; Wilhelm Mester, Lothario, Laerte, ce sont MM. Burthe, Bouxman et Bellet. Tous bien en place et formant un très bon ensemble.

Au premier acte, le divertissement, comprenant la gracieuse Mlle Bartolotti et le corps de ballet, a été fort applaudi.

Vendredi, ce sera "Faust"; samedi en matinée, "La Fille du Tambour Major"; samedi soir, les "Huguenots", où paraîtront tous les chefs d'emploi.

## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le superbe drame : *Les Deux Orphelines*, que donnera cette semaine le Théâtre des Variétés, sera interprété par MM. Palmieri, de Lunay, Labelle, Terdié, de Lestac et Cartal, et par Mesdames B. de la Sablonnière, Nozière et Béragère. Il y aura de beaux décors et de superbes costumes.

Comme la troupe permanente était insuffisante, en tant que nombre, pour interpréter ce drame, la direction du théâtre a fait venir du grand théâtre de l'Ambigu de Paris, Mlle B. de Noirville, dont on dit merveille.

La semaine qui suivra ce sera le drame "La Bonne Aventure", signé d'Ennery et Paul Foucher que l'on nous donnera.

Décidément le joli théâtre des Variétés nous gâte, il doit être encouragé.

## ELDORADO

La semaine dernière peut compter comme l'une des meilleures que

l'Eldorado nous ait données : le programme était véritablement magnifique.

Saint-Martin, le nouveau comique de la troupe, est une excellente acquisition pour le concert ; son genre, tout différent de celui d'Harmant est cependant fort goûté de la majorité du public. Angèle d'Arcy et Jeanne Blonck, cette dernière dans un travesti charmant, ont exécuté un très gentil duo qui fut le *great attraction* du programme.

L'opérette, "Un Jupon par la Fenêtre", de l'avis unanime, a été supérieurement jouée ; Marcello Ducas s'y est révélée très fine comédienne, pleine de brio et de grâce. Harmant a créé un type de reporter fin de siècle vraiment inimitable. Les frères Delville ont été, comme toujours, à hauteur de leur réputation.

Jeudi dernier, en matinée, la représentation était offerte aux étudiants de l'Université Laval qui ont fait de chaleureuses ovations à leurs artistes favoris.

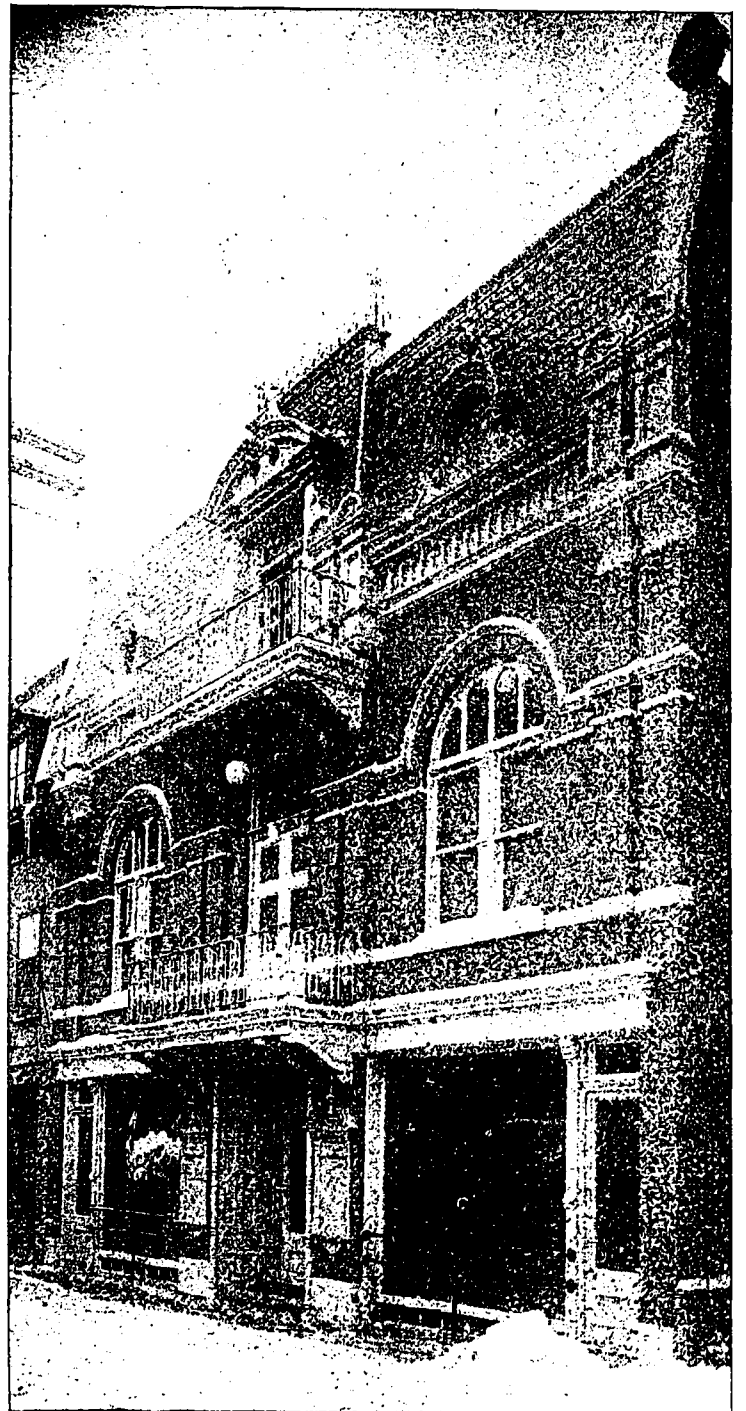
Cette semaine, le programme indique : "Le Champagne de ma Tante", un bijou d'opérette, dans laquelle Angèle d'Arcy et Harmant déploient, l'une sa voix fraîche et pure, l'autre son talent scénique. Le vaudeville a pour titre : "Un beau-père embarrassé" ; il est désopilant.

Les directeurs de l'Eldorado procèdent maintenant à l'installation d'un système de ventilation puissant, destiné à assurer à leur salle une aération parfaite.

PALLADIO.

Il n'y a pas de grandes et de petites libertés, il y a la liberté.—PAUL DE CASSAGNAC.

## THEATRE ELDORADO



VUE EXTÉRIEURE.

# FEMMES SOUFFRANTES



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe?

Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir?

Si OUI, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

MAIS si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, CROYEZ-MOI, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement est écrit lorsque les autres MANQUENT.

... Livre Gratis ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

## GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

**Toujours fidèle à son serment, L. T.**—Imagination ardente. Nature passionnée et sentimentale. Bonnes dispositions amoureuses et grande constance.

**Cœur Pleuré.**—Haine, défiance et jalousie. Caractère très actif et entreprenant. Nature ardente sur laquelle toute impression laisse une profonde empreinte.

**Rouge de Sarcine.**—Energie et persévérance. Nature tendre et sympathique, peu expansive, cependant. Bon talent pour la musique.

**Château.**—Caractère enjoué, un peu excentrique et très audacieux. Ambition et activité. Nature tout-à-fait tendre et délicate. Volonté assez tenace.

**J'ai hâte au 2, Liliane.** Nature un peu superficielle. Manque de prudence et de discrétion. Économie domestique et amour de l'ordre.

**Bluette.**—Franchise, désintéressement et bienveillance. Délicatesse de sentiments. Caractère peu communicatif. Grande prudence.

**Louise Biquet.** Amour du travail. Caractère méthodique et rangé. Économie, activité et sens pratique. Bonnes dispositions amoureuses.

**L'Espérance.**—Imagination un peu romantique, caractère vif, ardent, spontané. Tendances à l'exagération de ses propres sentiments.

**Primavera.** Talent pour la musique. Tempérament nerveux, excitable, enthousiaste. Bonnes dispositions à l'amour. Tendances artistiques.

**L'amour m'est contraire.**—Caractère impétueux, vif, passionné. Amour du théâtre, de la musique et de la littérature. Défiance et dissimulation.

**Homme hypocrite.** Nature impressionnable. Constance extrême dans le ressentiment comme dans l'affection. Esprit subtil et primesautier. Amour de la flatterie.

**Enf de Paques.** Orgueil, ambition et amour propre. Nature un peu irrégulière, très active pourtant. Bon talent pour la musique.

**Lady Jane Grey.**—Générosité, loyauté, affabilité. Nature franche et tout-à-fait conciliante. Imagination romantique et passionnée.

**Petit Chaperon Rouge.**—Tendances artistiques. Délicatesse de sentiments. Nature plutôt froide et hautaine. Assez bonne sensibilité.

**Deux petits Demons.**—Caractère très passionné. Nature primesautière. Spontanéité d'affection. Imagination très active et enthousiaste.

**Laura.**—Amour de l'étude, caractère timide et faible. Volonté presque nulle. Bonnes dispositions amoureuses et constance dans l'affection.

**Felida.** Nature poétique et romantique. Caractère très irrégulier, indécision et manque de persévérance. Aptitude pour la musique.

**Joyeux printemps.**—Délicate et intuitive nature. Amour des jouissances de l'esprit. Imagination très ardente. Tendances artistiques.

**Plus je te vois, plus je t'aime.**—Nature conciliante et paisible. Ambition modérée. Économie domestique. Constance dans l'affection et sincérité.

**Sicilienne.**—Sens littéraire. Esprit délicat, subtil et un peu malicieux. Caractère hautain, un peu sensible et très orgueilleux. Élévation de pensées.

**Je suis pas longue.**—Douceur, bonté, insouciance et sensibilité. Volonté assez ferme. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

**Petits yeux Sport.**—Coquetterie, caprice et audace. Caractère enjoué, original et ambitieux. Goût pour les voyages et les amusements bruyants.

**Senora Della.**—Vous êtes méthodique, laborieuse et sérieuse. Sensibilité assez développée,

bienveillance et générosité. Manque de prudence.

**Chicot.**—Nature très aimante, et constante dans l'affection, peu sensible pourtant. Caractère ambitieux, un peu présomptueux et très entreprenant. Esprit observateur et jugement assez éclairé. Sens pratique.

**Pol pourri.**—Sens artistique très développé. Caractère froid et hautain. Amour de l'ordre. Nature ferme, tenace et énergique.

**Elzille reine de Castille.**—Esprit observateur. Imagination quelque peu romantique. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant.

**Parise.**—Caractère ferme, discret, prudent et sévère. Sens littéraire. Très grande rectitude d'appréciation. Bon talent musical.

**Pomponnet de Pomponne.**—Très bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance, malheureusement. Ambition, courage et activité.

**Amis d'enfance.**—Imagination très romantique. Caractère entreprenant et audacieux. Inégalité d'humeur. Peu de constance en amour.

**Jean Sanscœur.**—Intelligence mercantile. Caractère bien disposé à l'amour. Volonté peu persévérante. Ambition très modérée.

**Diane Lapide.**—Coquetterie. Imagination active et capricieuse. Manque de discrétion. Volonté nulle. Assez bonne sensibilité.

**A. E. E. M.**—Nature méticuleuse, méthodique et ponctuelle, peu ambitieuse, peu curieuse et peu entreprenante. Timidité, faiblesse.

**Charlemagne.**—Ambition, activité, amour de l'étude. Caractère enjoué, audacieux et absolument ferme. Esprit observateur.

**Domithilde.**—Caractère peu communicatif et dédaigneux à l'égard. Amour du travail, entente des affaires et activité.

**A. G. R. C. E. Z.**—Générosité, insouciance, paresse, gourmandise, originalité et franchise. Bonnes dispositions amoureuses avec tout cela.

**Blonde Marguerite.**—Timidité, douceur et confiance. Bonté d'âme et générosité. Manque de fermeté, d'énergie et de persévérance. Sens musical.

**Louissette M. No 2.**—Délicate et poétique nature. Imagination active. Caractère assez entreprenant. Sensibilité peu apparente.

**Une amie sincère!!!**—Ambition, énergie et courage. Imagination vive. Bonnes dispositions générales. Je vous souhaite du succès dans vos examens.

**Rose de Mai.**—Nature superficielle et légère. Imagination extrêmement romantique. Assez bonne constance dans l'affection.

**Jules.**—Très impressionnable et sentimentale

nature. Délicatesse et élévation de sentiments. Tendance à la mélancolie.

**A. O. T.**—Originalité, ambition, énergie. Esprit sarcastique et très subtil. Jugement droit. Nature quelque peu agressive.

**Cœur amoureux.**—Désintéressement et jovialité. Orgueil et présomption. Bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance.

**Roméo.**—Ce spécimen d'écriture révèle une nature un peu sensuelle et paresseuse. Beaucoup d'orgueil et d'amour propre. Caractère assez entreprenant.

**Fumuse de cigarettes.**—Nature délicate et intuitive. Tempérament vif, enjoué, primesautier. Nature tout-à-fait changeante.

**Finesse.**—Vous êtes original, hardi et entreprenant. Goût pour les voyages, les aventures et les sports violents. Inconstance en amour.

**Espérance J. A. D.**—Esprit observateur, ingénieux, actif, entreprenant et persévérant. Orgueil, présomption et égoïsme. Sensibilité non apparente.

(A Suivre.)

## ENTRE AMIS

Pourquoi cette popularité du Baume Rhumal? Parce que toutes les personnes qui s'en sont servies dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchite, ont été guéries et ont raconté la chose à leurs amis. 54

## HORACE PEPIN

### Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

## GANTS Premiere Communion

2 Boutons, Kid blanc, d'enfants, 30c. la paire.  
4 Boutons, Kid blanc, d'enfants, 30c. la paire.  
1 Bouton, Kid blanc, d'enfants, 50c. la paire.  
2 Boutons, Kid noir, d'enfants, 75c. la paire.  
4 Boutons, Kid noir, d'enfants, 81c. la paire.

### GANTS DE KID

Vert, Bleu, Pomme, Blanc, Creme, etc.,  
Brides, blanc ou noir.  
Deux Fermoirs en Nacre de Perle, Prix: \$1.45

Gants: Kid, 11 boutons, couleur ou noir  
50 cents la paire

Gants Réparés à Peu de Frais

## ELDORADO

Tél. Bell, Est 1621

### Café - Concert Français

GENRE PARISIEN

Coin des Rues Cadieux et Ste-Catherine

SEMAINE COMMENCANT LE 24 AVRIL

### LE CHAMPAGNE DE MA TANTE

Opérette en un acte

### Un Beau-Père Embarrassé

Vaudeville en un acte

Prochainement: débuts de Rita de Sautillane, artiste des grands concerts de Paris.

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures  
Soirée... à 8 heures

Entrée: 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entiere, \$1.00

Consommateurs de choix. Orchestre de premier ordre

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,  
F. X. BILODEAU.

Régisseur: S. DURANTELL

Au restaurant:

—Garçon, pourquoi m'offrez-vous toujours du bœuf?

—Mais, monsieur, parce qu'il est à la mode!

## Pour Chapelets des RR. PP.

Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

**Poudre à Gants de Kid.** Cette poudre à Gants ASSÈCHE VOS MAINS, empêche les gants de se déchirer et les maintient de respirer. En l'employant, les gants durent le double de temps. Avec une paire de gants de 90c, on vous donne une bouteille au prix de 10c.

## CORSETS, Courts, Moyens et Longs

Route Confort Rose et Bleu Col, avec dentelle

Prix: 95c. et plus

J. B. A. LANCTOT,

152 rue St-Laurent

Spécialité des meilleures marques de Corsets de 50c. en montant. Tous les articles sont faits, ce qui empêche de perdre l'étoffe et qui ne se trouve pas ailleurs.

MAIS 3187 TELEPHONE, le page du nouveau livre.

## J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

## CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.  
Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

## Concours de Bébés du Samedi

### COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

## COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

## PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

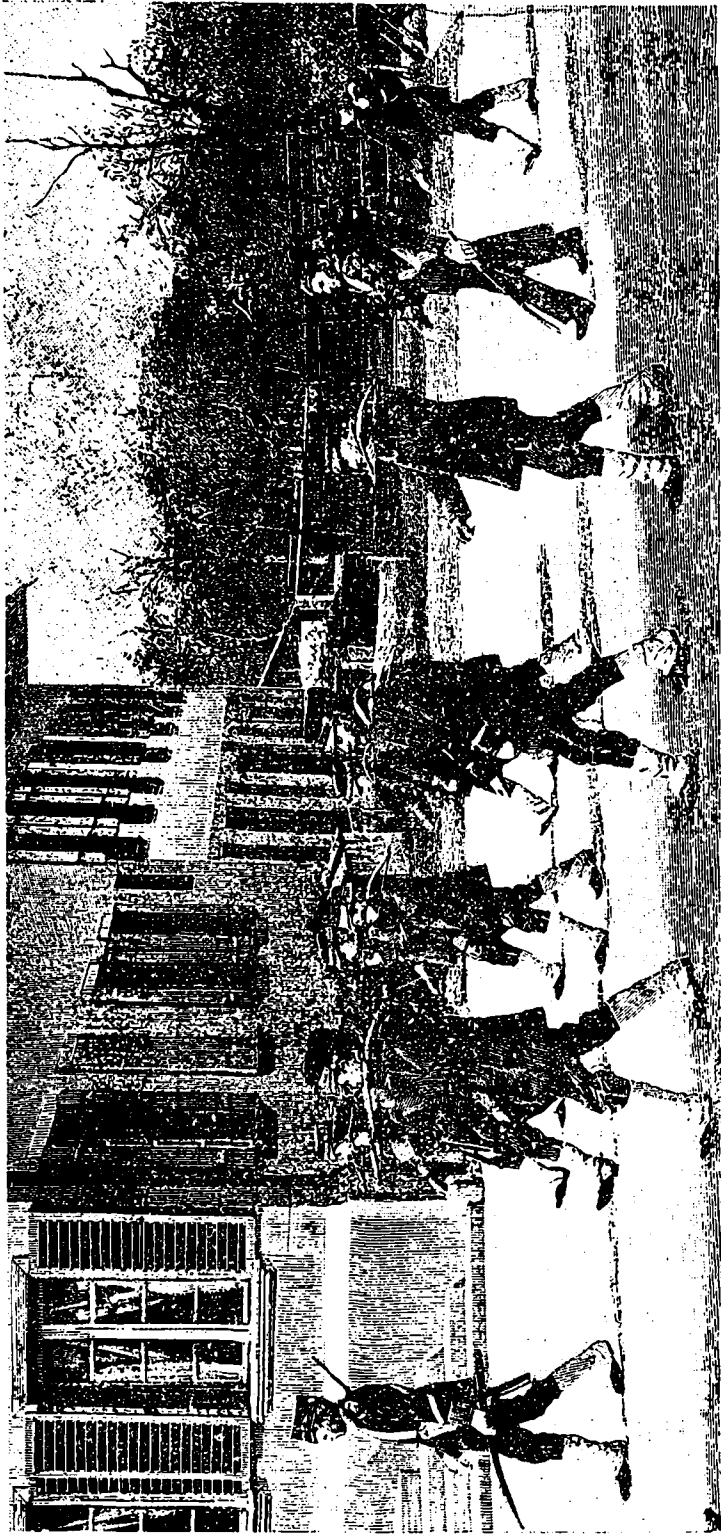
### Coupon No 48

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 178



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Leclaire, A Morrisette, J P Richard, Québec; Mlle P Roid, Rigaud; Mlle E Perron, Roberval; Mlle Bonoit, Roxton East; Mlle G Thibodeau, A Garand, Sherbrooke; Mmo A Paulet, A Boucher, J Brunette, L Dauphinais, B Ladebauche, MM E X Cournoyer, P Duhamel, F X Hamelin, H Melanson, E Robitaille, E Salors, A R Sheyn, Sorel; Mlle A Guérin, Ste Anne de Belle vue; A Barbeau, Ste Anne de la Pérade; J A Lacerte, Ste Anne Yamachiche; A Buel, St Antoine Bienville; Mlle M Labrecque, St Augustin; Mlle Sérocal, R Desautels, St Césaire; Mlle C Drouin, St Charles de Limoillon; Mlle L Sautoire, St Chrysostome; Mme E Pilon, Mlles C Charbonneau, V Emond, C Guérin, MM E Mathieu, E Montpetit, Ste Cunégonde; Mlle L Lagnoux, St Evariste Station; MM U Beaupré, N Demers, E Pilon, St Henri Montréal; R St Jacques, St Hugues; Mlle A Mongeau, MM L A Cadorette, J A M Côté, G Desautels, A Fiset, U Fournier, M J A Morin, D Rainville, C C Routhier, St Hyacinthe; Mlle Alphéa Raymond, M Larivière, H Thibodeau, St Jean; Mmo J Lavoie, St Jean Baptiste; Mlle M Thomassin, St Joachim; E Nolet, St Joseph; Mlle M A Lebeau, J A Demers, J E Picard, J Pinet, St Laurent; Mlle L Guérette, St Louis Kamouraska; M Brousseau, P Cantin St Malo, Québec; E Gosselin, St Odilon; Mme F E Maranda, Mlles Marchessault, A Bélanger, St Ours; Mlle P Pepin, Ste Pie; Mlle A Lalonde, St Polycarpe; Mlle L Benoit, A Gosselin, J Roy, St Raymond; Mlle B Laporte, F Bisson, St Rémi; Mlle A Beauchemin, St Rémi de Tingwich; Mmes V T Tanguay, J Turgeon, Mlle R A Julien, M Poubiot, E Rouleau, L Trépanier, MM A Dallaire, L Gaboury, L Giroux, A Huard, A Langlois, E Guimet, A Tremblay, E Vézina, St Roch Québec; P Lafleche, G Paquette, St Roch de Richelieu; Mlle E Bourque, St Romuald; Mmes J Caouette, P Clautier, M Moroney, L Rochette, Mlle A Vézina, W de Varennes, St Sauveur Québec; Mme E Bergeron, St Sébastien; Mme C Robillard, T Leclair, Ste Thérèse; Mlle L Laurent, St Vincent de Paul; A Lebrun, St Venuesla; E Poirier, Torrebbonne; Mme A Spenard, Mlles M Fressynet, C Lassonde, A Neveu, C Nebert, MM C Auger, H Barley, J Bellefeuille, J R Houle, Trois-Rivières; A X Labrosse, A Matte, Yanklehill, Ont; Mlle M Lalonde, P Monette, Valleyfield; Mmes C Lussier, J B Pelletier, Mlle M Tétrault, V Bousquet, Varennes; A Béliveau, J D Descaeteaux, Victoriaville; Mme J B Forté, J D Lapensée, Village l'arcot, Montréal; Mlle A Daoust, Ville St Paul; J C Tanguay, Windsor Station; Mme R Jourdenais, C Poudrette, West Farnham; J A Roy, Windsor Mills; Mmo P Héroux, Mlle E Héroux, L Descaeteaux, Yamachiche; Mmo D Rousseau, J A Rousseau, Adams, Mass; L Leblanc, Annesbury, Mass; J Plante, Arctie Centre, R F; Mlle C Lapointe, J Leblanc, Auburn, Maine; Mme A Bélaïr, Baltic, Conn; O Lavoie, Bank Village, N H; M Houle, Barrington, R t; C Guimond, Berlin, N H; Mme D Fortier, Berlin Falls, N H; Mlles N Dubois, F E Spéard, MM A Aubert, T Cantara, E Martin, Biddeford, Maine; Mme A Deslauriers, Mlles M A Cloutier, J Thibault, A Couette, O Thérberge, Brunswick, Maine; Mlle Brisebois, Cambridgeport, Mass; Mlle M L Savoie, B Forcier, Central Falls, R I; Mlle R Lebeau, Chicago, Ill; A Lajoie, Chicopee, Mass; Mlles E Albert, R Dubois, M Lunarcho, R Major, E J Boisvert, A Mercier, MM A D Bourbonnière, M D Bussière, M Garant, A Gendron, H A Lanoue, W A Lefourneau, C Miller, A E Renaud, J Roberge, T Sirois, J D Thibault, Fall River, Mass; M Bertrand, Georgiaville, R I; Mlle R Auger, Globe Village, Mass; Mlle A Bourque, T Blanchot, Grosvendate, Conn; A Couture, H Hamelin, Haverhill, Mass; M G Bray, Hallowell, Maine; Mme F Larose, Mlles Z Aubin, V Beauchamp, Charlotte, D Granger, F Labelle, MM B Baril, A Couture, J Goulet, J Hébert, J Legaré, F Ménard, J M Roy, Holyoke, Mass; Mlles M A Bérubé, R Camerry, MM A Beauhieu, Bolduc, A Calorette, H Chamberland, Y Fortier, A Fréchette, H Shields, A St Laurent, E Verville, Lawrence, Mass; Mlle M Gagné, H Michaud, L Moreau, A Moreau, A Paquette, M St Hilaire, Mr A Fournier, Lewiston, Maine; Mmes C H Boisvert, A Bolduc, D Dubé, J Grégoire, R Paquin, P Singler, Melles E Caron, A Dionne, R Filiatrault, D Frenette, A Laliberté, D Lacroix, D Palardy, E Paquin, C Picard, G Primeau, MM E Bordeleau, C Cormier, J Forget, V Lacroix, F Mercier, G Marchand, J Stur, Lowell, Mass; L P Bédard, Lynn, Mass; Mlle P Bourgand, Manchester, Mass; Mme E Gélinas, Z Goulet, A Normand, Reginald, Mlles A Ayoite, J B Gamelin, J Grasson, L M Lambert, MM N Boisvert, M Côté, D Demeulle, E Dionne, M L Drouin, M Lemorise, A Paris, G Thibault, L Tremblay, G E Trudel, Manchester, N H; P Boucher, Milford, N H; Mmo A Boucher, Mlles I A Dussault, N Lovesque, A Latone, A Pinaut, E Sirois, Nashua, N H; Mlles L M Lafrance, G Lebel, Mlles M Berthelot, A Côté, Z Spirel, C Turcotte, MM E Cloutier, J B Cloutier, P Laplante, New Bedford, Mass; Mlle C Lobel, A Moreau, New Market, N H; Mmes A L Rubino, S Vignes, J Wangler, Mlle S Puyau, E Figallo, R Landumiez, New Orleans, La; Mlles E Béliveau, D Serre, North Adams, Mass; Mme E Bernier, Northbridge, Mass; A Lamontagne North Westport, Mass; E Denkmeljian, Philadelphia; N Gagnon, G N Ouellette, Salem, Mass; Mlle H Bernier, Taftville, Conn; Mlles V Dugas, M L Paquette, MM D Bertrand, A Gervais, Three Rivers, Mass; E Fournier, Torrington, Conn; Mme W F Sharpe, Troy, N Y; Mme E Bellemare, Turners Falls; Mlles C Gau'hier, H Lather, MM N Champagne, O Duval, F A Fontaine, E Lacerte, West Manchester, N H; Mme J Coiteux, Wilkinscott, Mass; Mmes A Bombardier, D Marcell, E Maurice, C Sylvestre, Mlle M Pelletier, J Durocher, H E Sylvestre, Wonssocket, R I; Mlle M E Pelletier, Worcester, Mass; Mlles H Boissieu, M A Dussault, Mr G Lescaubeau, Montréal; V Provost, Côte des Neiges, Montréal; Mlle C Houllard, Boston, Mass; R H Parenteau, Fall River, Mass; L F Perrin, Northside, Mme J C Dupuis, St Thomas, Montmagny; Mlle A Roulet, Place inconnue; Inconnu; A Rodier, Ste-Cécile-de-Milton; Mlles P Allard, E Lyonnaise, MM H Bouvier, J Jeannotte, J A Turcotte, Montréal; Mlle Corinne Gadois, Nicolet; Mlle R A Renault, Ste Cunégonde; Mmes U Bernier, J Dubé, Bruns-

wick; T Dionne, Chicopee; E Brodeur, Fall River; J Fortier, Lowell; E Pepin, Lynn; Mmo L Garceau, Mlle M St Onge, Manchester; E Fraser, Nashua; Mmo J Picard, Three Rivers; Mlle P Pautoux, Place inconnue; C Rousseau, Montréal; Josephine DePatie, N Cambridge, Mass; Mme A Clere, Nouvelle-Orléans, La; R LeSage, St Jacques de l'Abéigon.

Le tirage sort a fait sortir les noms de Mlle A Vanier, S Amherst, Mr M J L Bourgeois, 801 St Dominique, Mr A Gagnon, 25 Emery (Montréal); Mr A Choquette (Beauharnais, Q); Mr J Pinet (St Laurent, Q).

Les cinq personnes dont les noms précédents ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

VIN St Leon Naturel Tonique Stimulant En vente dans les meilleures pharmacies. LAPORTE, MARTIN & CIE Souls Agents pour le Canada. Image of a bottle of St Leon wine.

La demande croissante pour le Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un SOULAGEMENT IMMÉDIAT de Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Boutelles, bonne mesure, 25c. CIE DE MEDECINE HARVEY 484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

NAGE... Pas de meilleure accommodation, pas de meilleure eau dans tout l'univers, juste la température convenable pour une nage, un plongeon rafraîchissants. Douche et Nage, 25 cts. Enfants, 15 cts. Essuie-mains et Costumes Gratuits. JOURS DES DAMES. Le lundi matin et le mercredi après midi. BAINS LAURENTIENS Angle des rues Craig et Beaudry W. G. Townsend, Gérant.

Ont trouvé la solution juste: Mmes B Archambault, A Beauchamp, L A Boisseau, Dahil, W Desjardins, T Desroches, T Fortin, C Fournier, Z Tournival, R D Gagnon, E Gaudet, H Gravel, F Lamontagne, A Langlois, L Lavallée, A Lawler, E Picard, A Renaud, C Roy, E St Germain, J Smith, O Wilson; Mlles A Aubertin, A Barbeau, B Barbeau, A Beauchemin, E Bérubé, M Blanchard, A Boisseau, J Bolduc, E Bouchard, E Caron, J Chénard, J Chénier, A De Grandpré, G Desrochers, R Desjardins, A Dubé, C Fortin, A Guéron, K I, E Hébert, M Imbleau, G Labelle, M Labrie, V Lajoie, M L Lacroix, I Janin, V Lapierre, E Lassalle, E Lobeuf, A Lecours, B Poirier, P Proulx, A Ratia, A Raymond, M L Roch, A Rochon, J Savarin, M Schwartz, A Seguin, A Tessier, E Thomas, Q Tremblay, M L Trépanier, M Turcot, A Vanier; MM A Asselin, J Asselin, J Barck, G Beaudry, A Beausséjour, I Bélanger, R Bissonnette, R A Boisvert, E Boucher, M J R Bourgeois, L Brousseau, W Brunelle, P Brunet, H Cardin, E Carmel, J W Carrière, J Chalifoux, A Cornéliier, A Conillard, A Courtois, J Dandelin, M Degrise, P Del Vecchio, H Demers, E Desmarais, A Despatis, E Duclos, O Dulude, A Dumais, A Durand, R Emond, O Fontaine, A Gadoua, A Gagnon, E Germain, A Groulx, W Granger, M A Gosselin, L Hurubise, Inconnu, J C Joneas, J Laframboise, F G Lajoie, O Larose, A Laurin, E Lavoie, O L'Écuyer, E Lecomte, D M Lefebvre, J Livernois, B Loranger, J T Martel, J Mercier, E Monette, A Pagueau, A Paquette, A Patenaude, J E Payette, G Payement, J E Picard, V O Poirier, J O Provost, P O Richard, M J Richer, A Robillard, E Rozon, L Saugnier, E Schetagne, A Sénécal, A Siueneux, J St Onge, T Terroux, R Tremblay, J A Vaillant, J A Vallée, E Verrier, O Warnault, Montréal;

Mlle M Lalonde, Alexandria, Ont; Mlle E Bernier, Arthabaskaville, Mr A Choquette, Beauharnais, Mlle L Dubois, Beauport; Mlle E Meunier, Chambly Bassin; J E Clarea, Chicoutimi; A Desrosiers, D Lafrenière, B Lamoureux, Clarence Creek, Ont; Mlle M J Bélisle, L Fournier, Coaticook; Mlle A Roux, Danville; Mme E Ouellette, Edmondston, N B; Mlle E Landry, Etchemin; E Rioux, Fraserville; J Saucier, Granby; Mlle Grenon, Henryville; Mmes W Beaudry, T Deslauriers, D Michaud; Mlles R Durocher, D Leduc, F Méthot, D Normand, E Savard; MM B Hoult, M de Repentigny, Hull; G Damais, Joliette; Mme W Legaré, Labelle; Mlle A Piché, L'Abord à Prouffe; Mlle B Naud, Lachevrotière; Mlle J Deslauriers, Lachine; Mlle R Delisle, Lachine Locks; A Beigneul, Lac Mégantic; Mlle E Faribault, L'Assomption; Mmo G Barron, Mlles L Paquette, F St Aubin, Mr L J Roberge, Lévis, A Vigier, Longue Pointe; Mlle D Lemaire, MM F E Audet, C Contant, Magog; Mlles E Bureau, J Gascon, A Noël, Maniwaki; E Tétrault, Marie Ville; Mlle C Gélinas, Mlle C Lemay, E Juteau, Mlle End; O Poissant, Miranda; J O Giroux, Nicolet; A Poitras, Notre Dame Lévis; Mlle L Guindon, V Lacroix, Oka; Mmes A Alberty, J S J Routhier, Mlles D Blais, B Blais, B Dunn, L Gagnon, D Godin, E Hudon, A W, MM E Boulay, L Boulet, A Dechamplain, F Dubé, R Roy, A Simard, Ottawa; J Roy, Outoo Lake; Mlle M J Huard, V Lavoie, Pessisville; Mmo J Cloutier, Pointe Lévis; Mlle G Lemieux, Pont Etchemin; Mlle E Dufresne, Pont Maskinongé; Mmes E Dorval, A Lacombe, V Poliquin, Mlles L Bédard, E Comblome, L Gagneau, A Giguère, A Kerstins, B Laperrière, M Savard, A Matte, L Rochette, MM L Brousseau, W Bruloite, A Delage, W Deschamps, J P Dubeau, J Gaudin, N Hudon, C



# Poêle à Gazoline "Insurance"

DE

DAYTON, OHIO

Perfectionné, et tout récemment breveté aux Etats-Unis

Pas de fixures dispendieuses, pas de tuyaux mal propres. Muni d'une valve de sûreté et d'une fermeture automatique et d'un Séparateur "White", il est

**ABSOLUMENT SANS DANGER...**

et brûle 30 à 40% moins de Gazoline que n'importe quel autre poêle.

La belle saison est proche, la chaleur nous arrivera bientôt et il vous faudra un poêle à Gazoline. N'en achetez pas avant d'avoir comparé notre poêle "Insurance" aux autres. Vous constaterez, à première vue, sa grande supériorité. Il est fort et très durable et, en même temps, léger et élégant.

Nous en avons pour tous les goûts, dans tous les styles, de \$5.50 à \$30 50.

BRANCHE CANADIENNE

**HOGUE & AMESSE, Agents Généraux**

No 1818 Rue Ste-Catherine

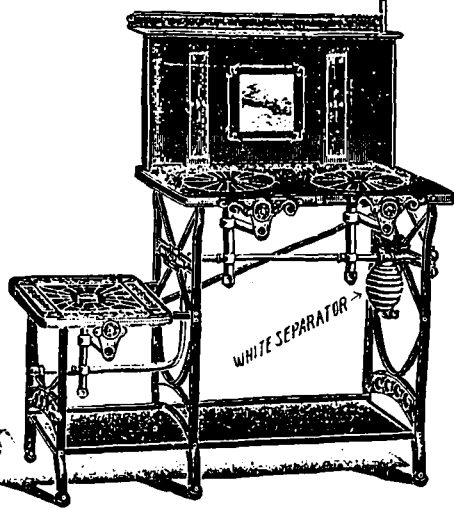
Tel. Bell, Est 1535

MONTREAL

N.B.—Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement.

— Nous sommes prêts à faire des arrangements avec des personnes responsables pour nous représenter dans toutes les principales villes de la Province.

Demandez nos Catalogues Illustrés



## Aux ACHETEURS DE MEUBLES

Nous sommes en état de meubler votre maison avec les Meubles les plus nouveaux et de première qualité, de 10% à 25% meilleur marché qu'aucune autre maison à Montréal.

Veuillez nous rendre une visite et vous convaincre en comparant nos prix.

Ouvret tous les soirs jusqu'à 10 heures.

**Frédéric Lapointe**

1551 Rue Ste-Catherine

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sûreté "Star" Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX Prix, \$2.50 à \$4.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**

6 RUE ST-LAURENT

Tel. Main 1914.

## MALADIES DE LA PEAU

Riile, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infallible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité de l'efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Riile de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

La dans un roman :

"Le gros François vit bien que son adversaire cherchait une querelle sérieuse. Il regarda autour de lui comme pour chercher un appui, les joueurs de billard se rapprochèrent, tenant leur queue de billard à la main pour mieux entendre."

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 180



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: JEAN LE MATELOT ET SA BLONDE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 3 mai, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du Journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.